

Domfront
146
v.1
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Franck Mildmay.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

FRANCK MILDMAY

OU

L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

I



P. 187.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/franckmildmayoul01marr

CHAPITRE PREMIER.

FRANK MILDMAY,

OU

L'OFFICIER DE MARINE.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père jouissait d'une fortune considérable. J'étais faible et délicat pendant mon enfance, et mes parens désespéraient de m'élever. Cependant ma santé devint plus robuste avec le

temps, et je me fis remarquer par ma vivacité, par mes reparties et par mon impudence, qualités qui ne me manquèrent jamais par la suite. J'étais le favori de mes parens, qui me préféraient à mes frères et sœurs parce qu'ils avaient reconnu que la force de mon esprit était supérieure à celle de mon corps.

Je me rappelle que j'étais en même temps lâche et fanfaron; mais j'ai souvent remarqué que ce qu'on appelle lâcheté dans un enfant, prouve seulement qu'il sent mieux le danger, et par conséquent qu'il a un degré supérieur d'intelligence. Naturellement nous sommes tous lâches. L'éducation et la réflexion nous apprennent à distinguer le danger réel de celui qui n'est qu'apparent; l'orgueil nous enseigne à cacher la crainte, et l'habitude nous rend indifférens aux périls dont nous nous sommes déjà tirés. On dit que le grand Frédéric se comporta fort mal dans la première action à laquelle il assista, et il est certain qu'un novice ne peut pas plus faire usage de toutes ses ressources dans une telle occasion, qu'il n'est possible à un apprenti cordonnier de faire une paire de souliers le premier jour de son apprentissage. Il faut apprendre son métier, soit qu'il s'agisse de

tenir ferme devant une batterie de canons, soit qu'il soit question de coudre une botte : la pratique seule peut faire un Wellington ou un Hoby (1).

Mes excellens parens avaient jeté avec soin les fondemens de mon instruction morale et religieuse; mais, hélas! depuis l'instant où je quittai le toit paternel, pas une pierre ne fut ajoutée à l'édifice, et les vestiges de ce qui existait furent même presque détruits par le déluge des vices qui menacèrent bientôt de m'engloutir. A la vérité je fis quelquefois de faibles et vains efforts pour lutter contre le torrent, mais le plus souvent je souffrais que sa rapidité m'entraînât. J'étais franc, généreux, vif et malicieux, et je dois avouer qu'il y avait en moi beaucoup de ce que les marins appellent « diablerie. » Ma passion dominante, même pendant les années de mon enfance, était l'orgueil. Lucifer lui-même, s'il eût jamais sept ans, ne pouvait en avoir davantage. Si je me suis fait quelque réputation au service, si j'ai conduit les autres au lieu de les avoir suivis, c'est à cette passion dominante qu'il faut l'attribuer. Le monde a souvent prêté des

(1) Fameux bottier de Londres. — *Note du Trad.*

motifs plus honorables à mes actions, mais j'ai pris la plume pour dire la vérité, et je ne veux rien cacher.

Je fus mis en pension pour apprendre le latin et le grec, et il y a plusieurs méthodes pour enseigner ces langues. Quelques maîtres essaient le *suaviter in modo*, le mien préférait le *fortiter in re*. Comme le disait le contre-maître du premier vaisseau à bord duquel j'ai servi, c'était par « l'instigation » d'un gros bâton noueux qu'il nous faisait entrer les connaissances dans la tête, comme un calfat fait entrer les étoupes entre les planches d'un navire. Sous un pareil système, je fis des progrès étonnans, et quoique j'eusse pu acquérir en même temps des connaissances moins désirables, mon père n'eut pas à se plaindre du résultat de mes études classiques. Ayant plus de capacité que la plupart de mes compagnons, je prenais rarement la peine d'apprendre ma leçon avant le moment d'entrer en classe. « La bénédiction du maître, » comme nous l'appelions, me tombait quelquefois sur les épaules, mais c'était une bagatelle : j'avais trop d'orgueil pour vouloir rester en arrière de mes compagnons, mais trop de paresse pour prendre beaucoup d'avance sur eux.

Si mon maître d'école eût été célibataire, ses soins prolongés auraient pu m'être utiles; mais, malheureusement pour lui et pour moi, il était marié, et sa femme avait aussi des passions dominantes : la méfiance et l'avarice, dont ses yeux perçans et son nez long et pointu offraient des preuves écrites en gros caractères. Elle ne croyait jamais que nous pussions dire la vérité, et par conséquent nous nous dispensions de pratiquer une vertu qui nous était inutile, à moins que nous n'y trouvassions plus de profit qu'à mentir. Mistress Higginbottom ne nous croyant jamais, nous nous habituâmes plus facilement au mensonge; et comme nous n'étions qu'à demi nourris, grace à son avarice, nous ne nous faisions aucun scrupule de dérober tout ce qui pouvait satisfaire notre appétit. Elle nous donnait donc ainsi des leçons de mensonge et de vol, comme son mari nous en donnait de grec et de latin.

Un grand verger, un jardin et une basse-cour étaient attachés à l'établissement; et mistress Higginbottom qui en était la reine absolue, prenait ordinairement un des enfans pour son premier ministre. Cet enfant, pour l'éducation duquel ses parens payaient quatre-vingt livres

sterling, passait son temps à ramasser les fruits tombés, à nourrir la volaille, à dénicher les œufs, à surveiller les couvées, *et hoc genus omne;* en un mot, à remplir les fonctions d'une fille de basse-cour. Comme nous préférions le travail de corps à l'occupation d'esprit, c'était un poste généralement envié, et aucune place à la disposition d'un gouvernement ne fut jamais recherchée avec tant de sollicitude et d'intrigues.

J'eus la bonne fortune d'obtenir cette place, et le malheur de la perdre bientôt après, grace à l'envie et à l'astuce de mes compagnons, et aux soupçons de ma maîtresse. En entrant en fonctions, j'avais formé les plus belles intentions de me conduire avec honneur et fidélité; mais à quoi servent les meilleures résolutions, quand on est d'une part découragé par les soupçons injustes, et de l'autre assailli par des demandes impérieuses de la faim? Quand j'apportais à mistress Higginbottom les noix et les pommes que j'avais ramassées dans le jardin, ses yeux perçans avaient toujours l'air de croire que j'en avais dérobé une partie. Soupçonné quand j'étais innocent, je devins coupable par esprit de vengeance. Un de mes compagnons, qui m'avait vu manger une pomme, me dé-

nonça; ma destitution fut prononcée sur-le-champ, et mon dénonciateur me succéda. Je ne songeai plus alors qu'à le supplanter à mon tour.

J'adoptai un axiome de mathématiques que je n'avais pas trouvé dans Euclide, c'était que partout où la tête pouvait passer, le corps pouvait la suivre. Pour le mettre en pratique, je passai la tête par le trou fait à la porte du poulailler pour y laisser entrer les poules, mon corps l'y suivit; je pris les œufs qui avaient été pondus, je les enfermai dans ma caisse, et quand le nouveau pourvoyeur arriva, il ne trouva que des nids vides. Il alla ensuite faire sa ronde dans le verger et dans le jardin, mais ce fut sans plus de succès, car je l'y avais précédé. La même chose se répéta plusieurs jours de suite. Je confisquais les fruits à mon profit, mais je gardais soigneusement les œufs, et quand j'en eus une vingtaine, je les portai dans mon chapeau à mistress Higginbottom, en lui disant que je les avais trouvés dans un nid fait par les poules dans le jardin. Elle fut très-courroucée de la négligence de mon successeur, et pensant qu'elle n'avait rien gagné au change, elle le destitua à son tour, et me rétablit dans mes anciennes fonctions de chancelier du poulailler et de gou-

verneur du verger, avec des pouvoirs plus étendus que ceux que j'avais avant ma disgrace. Si ma maîtresse m'avait regardé en face avec autant d'attention qu'elle en mit à compter les œufs contenus dans mon chapeau, ma rougeur lui aurait fait soupçonner le dessous des cartes; car à cette époque je rougissais encore, défaut dont je ne tardai pas à me corriger.

Pour conserver ma réputation et ma place, j'aidai alors la nature dans ses opérations, et je secouai les branches des arbres pour me procurer assez de fruits pour satisfaire l'avarice de ma maîtresse, et pour m'en réserver une ample provision. Mais je ne conservai pas long-temps ce poste honorable et lucratif. Un de ces êtres misérables qu'on appelle sous-maîtres, s'avisa un jour d'ouvrir ma caisse, et y trouvant une trentaine de pommes, il me dénonça sur-le-champ aux autorités supérieures pour se faire un mérite de cette découverte. Les preuves du délit étaient trop claires et trop nombreuses pour admettre aucune excuse, et en moins d'une demi-heure je fus accusé, mis en jugement, condamné et fustigé. Pour comble d'ignominie, je fus déclaré incapable de remplir aucun emploi se rattachant à la basse-cour, au

verger ou au jardin, et je fus placé le dernier sur la liste générale des écoliers, comme étant le plus mauvais sujet de tous.

Sous plusieurs points de vue, cela n'était que trop vrai ; il y avait pourtant un de mes compagnons qui pouvait me disputer cette distinction, — Tom Crawford, qui devint à cette époque mon ami le plus intime. Il avait un caractère ardent, ne reculait devant rien, et aimait à faire des espiégleries, quoiqu'il ne fût pas méchant. Il était toujours prêt à me soutenir en toute occasion, et je ne le laissais pas manquer d'occupation. Je jetai le masque, je me déclarai contre les demi-mesures, et je pillai effrontément, non seulement le poulailler et le verger, mais, quand l'occasion s'en présentait, le garde-manger et la cuisine. Tom en fit autant de son côté, et il en résulta que s'il se trouvait du mécompte dans les pommes, dans les œufs, ou dans toute autre espèce de provisions, — si un carreau de vitre était cassé, — si l'on jetait de la boue sur du linge nouvellement blanchi et étendu sur des cordes, — c'était nous qu'on accusait, « la bénédiction du maître » tombait sur nous, et nous finîmes par nous endurcir aux coups, et par devenir insensibles à la honte.

Ce fut ainsi que l'avarice de cette femme, qui était la jument grise (1) et la folie du maître, qui, sauf le grec et le latin, n'était qu'un âne, finirent presque par déraciner le peu de bons principes qui se trouvaient en moi, et y introduisirent des germes qui produisirent bientôt une abondante récolte.

Il y avait dans cette pension un jeune homme récemment importé des Indes Orientales, et nous lui avions donné le sobriquet de Johnny Pagoda. Il n'était remarquable que par son ignorance, son insolence, sa force de corps et comme nous le pensions, sa résolution. Il avait alors environ dix-neuf ans. Un jour il encourut le déplaisir du maître, qui, furieux de son manque d'attention, lui donna sur la tête un coup de son bâton noueux. Ce coup, quoique tombé sur la partie la plus dure de son corps, tira l'indolent Asiatique de sa torpeur ordinaire; il arracha le bâton des mains du pédagogue étonné de cette rébellion, et l'en menaça à son tour. Je battis des mains en criant : « Bravo ! » Mais les sous-maîtres accoururent à l'aide de leur chef, et l'Indien, au lieu de se défendre brave-

(1) C'est-à-dire qui était la maîtresse au logis, — qui portait les culottes. — *Note du Trad.*

ment, mit bas les armes sur-le-champ, se rendit à discrétion, et fut renvoyé le lendemain de la pension.

La hardiesse, quoique mal soutenue, du jeune Indien, fut la cause première de la célébrité que j'acquis ensuite. J'avais toujours détesté la pension, et l'émancipation de Johnny Pagoda me fit espérer que je pourrais me faire congédier de même. La traînée était prête et une étincelle y mit le feu. Cette étincelle fut fournie par la folie et la vanité d'un gros maître à danser français. Mistress Higginbottom m'avait dénoncé à M. Aristide Maugrebleu, comme le plus mauvais sujet de la pension; et comme il était son protégé, il trouvait toujours que j'exécutais mal ce qu'il m'enseignait, quoique je dansasse alors mieux que lui. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années, et il avait plus d'expérience que d'agilité, car le rosbif et la bierre d'Angleterre avaient considérablement augmenté son embonpoint. Furieux un jour de voir que je l'avais battu avec ses propres armes, il voulut faire un entrechat qu'il me serait impossible d'exécuter, et dans ce glorieux effort, il se rompit le tendon d'Achille, et tomba pour jamais hors de combat comme maître à

danser. On nous emporta tous deux : lui, pour lui donner des soins, et moi, pour me fustiger.

Cette punition me parut si injuste, que je m'enfuis de la pension. Tom Crawford m'aida à escalader la muraille, et quand il crut que j'étais assez loin pour n'avoir plus à craindre de poursuite, il donna avis de ma fuite, pour ne pas être soupçonné de l'avoir favorisée. Après avoir couru un mille, je mis en panne, pour me servir d'une expression nautique; et m'étant assis sur une barrière, je me mis à réfléchir sur ce que je dirais à mon père pour justifier mon brusque départ de la pension, et mon apparition inattendue. Je fus interrompu dans mes méditations par le détestable sous-maître, qui avait découvert les pommes cachées dans ma caisse. Il était accompagné d'une demi-douzaine des plus âgés de mes compagnons, et s'approchant sans bruit par derrière, il me saisit par le collet, et ordonnant à Crawford de me tenir de l'autre côté, il me fit retourner sur mes pas, quoique un peu moins vite que je n'étais venu. Crawford ne m'épargnait pas les invectives, et il me faisait les plus sanglans reproches sur l'ingratitude que j'avais montrée en m'enfuyant ainsi de la maison du meilleur des maîtres, et de la plus affec-

tueuse, la plus tendre et la plus libérale des maîtresses d'école. — Mais je savais ce que je devais en penser.

Comme nous passions le long d'un grand étang que je connaissais parfaitement, sachant jusqu'aux endroits où l'eau était plus ou moins profonde, car je m'y étais baigné bien souvent, je sentis que la main du sous-maître, probablement fatiguée, ne me tenait plus si ferme. Je fis un clin-d'œil à Tom, qui me lâcha, et donnant une forte secousse au bras du sous-maître, qui ne s'y attendait pas, je m'élançai dans l'étang. Lorsque je fus au milieu je me retournai très-froidement, — car c'était en novembre, — et je regardai mon escorte, qui s'était arrêtée au bord de l'eau, ne sachant que dire ni que faire, et le sous-maître, ne pouvant me mordre, fit le chien couchant. Il me pria et me conjura de venir le rejoindre, me dit de songer à la douleur que ma conduite causerait à mes parens quand ils en seraient instruits, et m'engagea à ne pas m'attirer une punition plus sévère par mon obstination.

Ses argumens, ses prières et ses menaces n'ayant produit aucun effet, et personne dans toute son escorte n'étant disposé à se mettre à

l'eau pour m'en faire sortir, le pauvre sous-maître se vit obligé d'entreprendre cette tâche, quoique fort à contre-cœur. Il ôta ses souliers et ses bas, retroussa son pantalon par dessus ses genoux, et descendit dans l'étang en frissonnant. Je savais qu'il faudrait finir par me rendre, et que dans tous les cas je ne pouvais manquer d'être fustigé; je résolus donc de me venger et de m'amuser à ses dépens. Je reculai à mesure qu'il avançait et je l'attirai ainsi dans un creux où il disparut. Comme je savais nager comme un poisson, je l'y suivis, et quand je le vis reparaître sur l'eau je lui fis faire le plongeon une seconde fois.

Enfin, je le laissai sortir de l'eau, et j'en sortis moi-même, car le froid commençait à m'engourdir les membres. Je me rendis à mes ennemis, de qui j'attendais la même merci qu'un Russe obtient d'un Turc. Dès que je fus arrivé chez M. Higginbottom, le frisson occasionné par le bain glacial que je venais de prendre fut combattu par une fustigation la plus rude que j'eusse jamais reçue, mais qui produisit sur moi un effet très-salutaire en rétablissant la circulation du sang. C'est un remède que mon expérience m'engage à recom-

mander à tous les jeunes gens des deux sexes, qui, par suite d'un désappointement en amour, ou de quelqu'autre bagatelle semblable, se jettent à l'eau, et en sont retirés assez à temps pour y avoir recours. Si l'on eût employé le même traitement à l'égard du pauvre sous-maître, il aurait probablement évité une fièvre dangereuse, dont il ne guérit qu'au bout de six semaines.

Quelque temps après, Johnny Pagoda, qui avait servi sur mer pendant deux ans, vint à la pension pour voir son frère et ses anciens camarades. Je voulus savoir ce qu'il pensait de son métier, et je dois lui rendre la justice de dire qu'il ne me trompa en rien. Il connaissait assez la vie qu'on mène à bord d'un bâtiment du roi, pour savoir qu'une cabine de midshipman n'est pas un paradis, et il répondit à toutes mes questions avec franchise et clarté. De tout ce qu'il me dit, deux choses surtout me frappèrent : — la première, qu'il n'y avait pas de maître d'école sur un navire ; — la seconde qu'un midshipman avait une pinte de vin par jour. C'en fut assez pour moi ; je résolus d'entrer dans la marine, et j'écrivis à mon père pour lui faire part de ma détermination.

Dès que j'eus pris fermement cette résolution, je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour me faire renvoyer de l'école. J'excitais des mutineries, j'étais l'ame de tous les complots, je n'obéissais plus à aucun ordre, je négligeais tous mes devoirs, et cependant les vacances arrivèrent sans que mon congé m'eût été signifié. En arrivant dans la maison paternelle je répétai verbalement à mes parens ce que je leur avais écrit, et leur dis que j'étais bien décidé à entrer dans la marine. Ma mère pleura; mon père me fit quelques remontrances, car il me destinait au barreau; mais je ne voulus rien écouter, le sort en était jeté; la mer était mon élément. Je remportai la victoire, et j'eus la satisfaction de recevoir l'assurance que je ne retournerais plus dans la pension où j'avais passé plusieurs années. J'avais un bon cœur en y entrant, et j'étais presque un sauvage en en sortant. Tout ce que j'en rapportais, c'était un peu de latin et de grec, et une teinture des mathématiques et de l'algèbre.

Mon père m'obtint un brevet de midshipman à bord d'une belle frégate qui était à l'ancre à Plymouth, et l'intervalle qui s'écoula depuis ce temps jusqu'au moment où je devais m'embarquer, fut employé à préparer mon équipement.

L'heure du départ arriva enfin. Ma caisse avait été envoyée à Plymouth par un roulier, et un fiacre arriva à la porte pour me conduire à la diligence. Ma mère perdit en ce moment le peu de courage qui lui restait, et elle me jeta les bras autour du cou dans une frénésie de douleur. Je vis son émotion sans la partager, et tandis qu'elle me couvrait de tendres baisers et qu'elle arrosait mes joues de ses larmes, je me demandais ce que tout cela signifiait, et j'attendais avec impatience la fin de cette scène.

Mon père l'abrégea en me tirant par le bras, et en me faisant sortir de l'appartement. Ma mère tomba sur le sofa et se couvrit le visage de son mouchoir. Je marchai vers la porte aussi lentement que les convenances l'exigeaient. Mon père me regarda fixement comme s'il eût voulu voir si j'avais réellement quelques sentimens humains. Son regard me parut un reproche, et je parvins à verser une ou deux larmes en le quittant.

Que de fois ce manque de sensibilité pour la plus tendre des mères s'est représenté à ma mémoire, et que j'en ai été sévèrement puni! C'est ce que les événemens de ma vie vagabonde ne tarderont pas à prouver au lecteur.

CHAPITRE II.

Il y a certains événemens dans notre vie que Moore décrit poétiquement comme « des tapis de verdure dans les déserts de la mémoire ». De ce genre est l'émotion qu'on éprouve quand on

obtient, après de longs efforts, l'objet de son amour ou de son ambition; et quand bien même la possession ou des circonstances subséquentes nous auraient prouvé que nous nous étions exagéré le plaisir de la jouissance, quand même l'expérience nous aurait démontré que « tout est vanité », notre cœur n'en palpite pas moins quand notre souvenir se reporte sur le temps où nous jouissions du présent, et où ce bel âge de la jeunesse l'embellissait de vives et brillantes couleurs. Mais c'est ce que la jeunesse seule peut sentir; la vieillesse regarde l'avenir avec doute et méfiance, et le passé avec chagrin et regret.

Un de ces jours marqués en lettres d'or sur le calendrier de ma vie fut celui où je mis pour la première fois l'uniforme de midshipman. Je ne pourrais peindre de quelle joie, de quelle extase j'étais transporté. J'avais quitté l'école et le costume d'écolier, j'étais sorti de ma torpeur, et comme la chrysalide, j'étais devenu papillon. Je faisais l'essai de mes ailes; je me sentais libre de parcourir les vastes domaines de la nature, sans avoir à craindre ni parens, ni maîtres d'école, et mon cœur bondissait d'allégresse en songeant que j'étais désormais mon maître. Cette attente devait être déçue comme le sont la plu-

part de nos espérances. Il est vrai que dans ma jeunesse j'ai eu des instans de bonheur, si l'on peut leur donner ce nom, mais je les ai payés bien cher ensuite. Même la faible portion de félicité qui me tomba en partage, dans cette soirée mémorable, fut de bien courte durée, et fut bientôt suivie de grands chagrins.

J'avais mis mon bel uniforme, mon poignard était passé dans ma ceinture; un chapeau à cornes, d'une grandeur énorme, était enfoncé sur ma tête, et je fus très-satisfait de ma personne, quand je jetai un coup d'œil sur un miroir. Je sonnai la chambrière, sous prétexte de lui dire de faire ma chambre, mais, dans le fait, pour lui fournir l'occasion de m'admirer et de me complimenter. Elle fut assez sage pour le faire, et je fus assez fou pour lui donner une demi-couronne et pour l'embrasser, car je me sentais tout à coup devenu homme. Le garçon, à qui la chambrière avait sans doute raconté ce qui venait de se passer, trouva bientôt un motif pour arriver aussi dans ma chambre, me fit les mêmes complimens, et en fut récompensé de la même manière, à l'exception du baiser. J'écoutais leurs beaux discours comme s'ils eussent été des articles de foi. J'étais un goujon, et j'avais

affaire à des requins ; j'aurais sans doute été assailli par d'autres, car je les entendis appeler la cuisinière et le garçon d'écurie, bien certainement pour qu'ils vinssent à leur tour rendre ma bourse plus légère.

Mais je ne les attendis pas, j'étais trop pressé d'aller rendre visite à mon capitaine et de voir mon vaisseau. Je descendis rapidement l'escalier, et en un clin d'œil j'étais en chemin pour Stonehouse. Ma vanité y reçut un autre tribut : un recrue de marine porta la main à son front en passant devant moi. Je lui ôtai mon chapeau, et je continuai mon chemin d'un air d'importance. J'avoue qu'une réflexion me mortifia. — Les *naturels* du pays ne semblaient pas m'admirer à beaucoup près autant que je m'admirais moi-même. Il ne me vint pas alors à l'esprit que les midshipmen étaient en aussi grand nombre à Plymouth que les négrillons à Port-Royal dans la Jamaïque, quoique les premiers ne soient peut-être pas d'un aussi grand prix que les seconds aux yeux de leurs maîtres. Je ne blesserai pas la délicatesse de mes belles lectrices en rapportant les propos dont je fus assailli par les dames de North-Corner et de Fore-Street, quand je défilai devant elles.

Quelque peu instruit que je fusse sur bien des points, et certainement sur celui-là, elles me parurent extrêmement mal élevées.

J'échappai à ces syrènes sans être lié à un mât comme Ulysse; mais, comme lui, je fus sur le point d'être victime d'un Polyphême moderne. Ce n'est pas qu'il n'eût qu'un seul œil au milieu du front; mais les rayons partant de ses deux yeux, et se réunissant au bout de son long nez, lui en donnaient l'air. L'ignorance, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, fut la cause de mon désastre. Plusieurs officiers, en grand uniforme, venaient de tenir une cour martiale. Oh, oh! pensai-je, voici des personnes de ma profession. Je voulus imiter leurs manières. J'enfonçai davantage mon chapeau sur ma tête; j'appuyai la main gauche sur mon poignard, comme je voyais qu'ils tenaient leur épée, et je passai la droite dans mon gilet, comme quelques-uns d'entre eux le faisaient. Enfin, levant le nez en l'air, je passai devant eux sans m'arrêter, croyant qu'ils m'admiraient autant que je m'admirais moi-même. Je n'en étais qu'à quelques pas, quand une voix qui s'était évidemment cassée au service de Sa Majesté, me cria :

« Holà, jeune homme, revenez ici! »

Je me hâtai d'approcher d'eux, car je supposais que j'allais recevoir des complimens sur la coupe de mon habit, sur la manière élégante dont mon chapeau était placé sur ma tête, etc. Je me figurais même que j'allais les entendre se disputer à qui aurait sur son bord un si parfait modèle à proposer à ses midshipmen. Quelles furent ma surprise et ma mortification, quand le plus âgé d'entre eux me demanda d'un ton courroucé :

— A quel vaisseau appartenez-vous, monsieur?

— Au *Redoutable*, monsieur.

— Eh bien, monsieur, reprit le vétéran d'un air d'autorité, vous aurez la bonté de prendre une barque sur-le-champ et de retourner à bord. Dites au premier lieutenant que mon ordre est qu'il ne vous accorde plus aucune permission de venir à terre tant que la frégate sera dans le port; et je ne manquerai pas de dire à votre capitaine qu'il doit mieux apprendre à ses officiers le savoir-vivre, pour qu'ils ne passent pas devant l'amiral du port, sans porter la main à leur chapeau.

Tandis qu'il prononçait cette harangue, je

me trouvais dans un cercle dont j'étais le centre, et dont l'amiral et les capitaines qui l'accompagnaient formaient la circonférence.

— Vous m'avez entendu, monsieur; — vous pouvez vous retirer, continua l'amiral.

— Oui, je vous entends; mais comment diable m'en aller? pensai-je; car les capitaines étaient serrés autour de moi, comme des écoliers attroupés autour d'un rat pris dans une trappe. Cependant le blocus qu'ils formaient sans doute pour s'amuser à mes dépens me tira d'embarras. Il me donna le temps de reprendre ma présence d'esprit, et je répondis avec un air de simplicité réelle, que j'avais mis ce matin mon uniforme pour la première fois, et que je n'avais pas encore vu mon capitaine, et que de ma vie je n'avais mis le pied à bord d'un navire. Cette explication fit sourire l'amiral, qui dans le fond avait un bon cœur, quoiqu'il fût un peu bizarre, et tous les capitaines partirent d'un grand éclat de rire.

— Allons, jeune homme, dit l'amiral, puisque vous n'avez jamais été en mer, cela peut vous servir d'excuse pour ne pas connaître les bonnes manières. Vous pouvez vous dispenser de faire part de mon message au premier lieu-

tenant, mais vous ferez bien de vous rendre à bord le plus tôt possible.

Les capitaines m'ouvrirent un passage; je partis un peu mortifié, et pendant tout le reste du chemin, je ne rencontrai pas un midshipman, un sergent ni même un caporal de soldats de marine, sans me découvrir. Enfin, une jeune femme fort bien mise, qui connaissait mieux que moi les usages du service, me demanda si j'avais dessein de représenter la ville dans le parlement.

— Non, lui répondis-je, sans trop savoir ce qu'elle voulait dire.

— Je le croyais, en vous voyant si poli avec tout le monde, dit-elle en continuant son chemin.

Sans cet avis charitable, je crois que j'aurais porté la main à mon chapeau en passant devant un tambour.

J'arrivai enfin à l'auberge où logeait mon capitaine, et je lui remis la lettre de mon père. Il m'examina de la tête aux pieds, et m'invita à dîner avec lui à six heures. — Et comme il n'est que onze heures, ajouta-t-il, rendez-vous à bord et présentez-vous à mon premier lieutenant, M. Handstone; il fera inscrire votre

nom sur le rôle de l'équipage, et vous permettra de venir ici pour l'heure du dîner.

Je le saluai et je me retirai. En me rendant à Multon-Cove, un salut fut tiré en mon honneur par les langues d'une foule de femmes qui m'appelaient un *reefer* (1) un croqueur de biscuit, et me disaient mille autres choses que je ne comprenais pas et dont je ne m'inquiétais guère.

J'arrivai enfin à Multon-Cove, et deux femmes me voyant arrêté sur le rivage, avec un uniforme neuf, et ayant l'air de chercher quelque chose des yeux, accoururent à moi, et me demandèrent à quel vaisseau elles me conduiraient. Je leur dis que je désirais aller à bord du *Redoutable*.

— Il est sous l'Obélisque, me dit la plus âgée, qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, et nous y conduirons Votre Honneur pour un shilling.

J'avais déjà une sorte de penchant naturel pour le beau sexe, et je descendis dans leur

(1) Sobriquet qu'on donne aux midshipmen, et qui signifie un *preneur de ris*, c'est-à-dire un homme qui exécute l'ordre donné de raccourcir les voiles. — *Note du Trad.*

barque. La plus âgée était passée maîtresse dans son métier, et elle maniait la rame avec beaucoup de dextérité. La plus jeune, qui était sa fille, n'en était encore qu'à son noviciat. Elle était jolie, proprement vêtue, avait des bas blancs et son jupon court laissait voir un petit pied et une jambe fine.

— Prenez garde, Sally, lui dit sa mère, vous attraperez un crabe.

— Ne craignez rien, ma mère, répondit Sally, en donnant un grand coup de rame avec confiance; mais la rame n'ayant pas touché l'eau, ne trouva aucune résistance, et Sally fut renversée, la tête au fond de la barque, et les pieds en l'air.

— Je vous l'avais bien dit, Sally, s'écria sa mère, je voyais que vous alliez attraper un crabe.

Sally se releva en rougissant un peu, et se remit à ramer.

— Voilà ce que nous appelons attraper un crabe, me dit la mère. J'engageai Sally à essayer d'en attraper un autre, mais elle me dit que c'était assez d'un pour un jour, et quelques instans après nous arrivâmes à la frégate.

Ayant payé mes naïades, je saisis une corde

qu'elles me montrèrent, et dont je me servis pour monter sur le plat-bord. J'y fus accosté par un midshipman en jaquette et en pantalons, ayant une chemise qui ne brillait pas par la blancheur, et une cravate de soie noire qui lui entourait le cou sans le serrer.

— Qui demandez-vous, monsieur? me dit-il.

— Je désire parler à M. Handstone, le premier lieutenant, répondis-je. Il m'informa que le premier lieutenant était occupé dans sa cabine, et que dès qu'il monterait sur le pont, il l'avertirait que je l'attendais.

Après ce court dialogue, il me laissa à mes réflexions, sur le gaillard d'arrière à babord. On radoubait la frégate, et tout était en confusion sur le pont, qui était couvert de poix qu'on venait de verser dans les entre-deux du plancher, et les calfats attendaient l'expiration de l'heure qui leur est accordée pour dîner, avant de se remettre à l'ouvrage. Plusieurs midshipmen étaient en face de moi à tribord, ils me toisaient des yeux, et se demandaient si j'étais un nouveau compagnon qui leur arrivait, et quelle sorte de compagnon je serais. Leurs doutes furent bientôt éclaircis.

Le premier lieutenant étant arrivé sur le

pont, le midshipman de quart me présenta à lui. Je lui dis mon nom, et je lui fis part du message du capitaine.

— Fort bien, monsieur, répondit M. Handstone. — M. Flyblech, conduisez monsieur au poste des midshipmen, et montrez-lui où il peut suspendre son hamac.

Je suivis mon conducteur, et chemin faisant, nous rencontrâmes une femme qui vendait aux matelots du pain, du beurre, des harengs, des cerises et du lait caillé. Elle avait aussi un petit baril de bierre, qui lui attirait beaucoup de pratiques. Nous descendîmes dans l'entrepont et nous entrâmes dans la grande chambre, où nous trouvâmes à babord, et à côté du grand mât, ce qu'on appelait le poste des midhsipmen, qui me parut un véritable trou, car il n'avait guère que dix pieds de long sur six de large, et environ cinq pieds et demi de hauteur. Une petite ouverture d'environ neuf pouces sur six y admettait une faible partie de ce qui est le plus nécessaire : — l'air et le jour. Une table de bois blanc occupait une plus grande partie de la chambre. On y voyait un chandelier de cuivre dans lequel était une chandelle, dont la mèche ressemblait à un œillet épanoui. La

nappe était mise, et les taches de graisse et de vin de Porto dont elle était couverte, annonçaient que le dimanche approchait. Un domestique nègre faisait les préparatifs pour le dîner, et il me montra la place que je devais occuper. — Juste ciel! pensai-je, en me glissant entre la table et les planches qui formaient un côté de la frégate, est-il possible que ce soit là ma résidence future!

Quand je me fus assis, j'appelai à mon secours tout ce que je possédais de philosophie, et je ne pus m'empêcher de sourire, en me rappelant la réflexion de Gil-Blas quand il se trouva dans la caverne des voleurs: « Voilà donc le digne neveu de mon oncle Perez, pris comme un rat dans une ratière. »

Tout l'entrepont était encombré de sacs, de caisses, de tonneaux et de hamacs, et j'étais étourdi par le bruit que faisaient sur le pont les calfats, qui s'étaient remis à l'ouvrage. L'odeur de l'eau croupie qui était dans la cale, celle du tabac, du gin, de la bierre, des harengs et des oignons qu'on préparait dans la cuisine, — car le vaisseau ayant la poupe au vent, la fumée de la cuisine était rejetée sur l'arrière, — tout conspirait pour me décourager, et pour me rendre

l'être le plus misérable du monde. Je m'étais abandonné à la résignation du désespoir, quand je me rappelai l'invitation du capitaine, et j'en parlai à Flybleck. — Vous faites bien de m'en parler, me dit-il, Murphy a reçu une invitation pareille, et vous pourrez y aller ensemble. J'ose dire qu'il sera charmé d'avoir votre compagnie.

Un capitaine n'attend guères des midshipmen, et nous eûmes soin de ne pas le mettre dans le cas d'attendre. Le capitaine parla beaucoup, le lieutenant fort peu, les midshipmen point du tout; mais le jeu des couteaux, des fourchettes et des verres, fut précisément en raison inverse. La compagnie se composait du capitaine et de deux de ses frères d'armes, du premier lieutenant, de Murphy et de moi.

Quand on eut ôté la nappe, le capitaine me versa un verre de vin, me dit de le boire et d'aller voir ensuite d'où venait le vent. Je pris cet ordre à la lettre, et je me hâtai de boire pour aller l'exécuter. Malheureusement je n'avais qu'une connaissance fort imparfaite des différens points du compas, et j'étais fort embarrassé pour savoir d'où venait le vent, quand j'aperçus une girouette sur le haut du clocher.

Il y avait en dessous quatre morceaux de fer marqués chacun d'une lettre, et je vis qu'elles indiquaient les quatre points cardinaux. La tête de la girouette se trouvait précisément au-dessus de la lettre O, et j'en conclus sur-le-champ que le vent venait de l'Ouest. Je rentrai bien vite dans l'auberge, n'étant pas peu fier d'avoir obtenu si promptement l'information que désirait le capitaine, et je lui fis mon rapport. A ma grande surprise les trois capitaines se regardèrent en souriant, et le premier lieutenant secoua la tête en disant : — Il est encore novice. Mon capitaine me versa un autre verre de vin, et me dit : — Buvez cela, jeune homme, et Murphy vous expliquera ce que je voulais vous dire.

Murphy vida son verre en me regardant de travers, et se levant de table, il salua la compagnie et me dit de le suivre.

Dès que nous entrâmes dans le vestibule : — Pourquoi diable êtes-vous revenu, s'écria-t-il, blanc-bec que vous êtes? Ne pouviez-vous entendre le capitaine à demi mot? il voulait vous dire de le débarrasser de votre compagnie. Ainsi il faut que je perde mon vin pour un maudit morveux comme vous! mais vous me paierez cela avant huit jours, je vous le promets.

J'écoutai ce discours élégant avec quelque impatience et encore plus d'indignation. — Le capitaine m'avait ordonné d'aller voir d'où venait le vent, répondis-je, et je suis revenu pour l'en informer.

— Allez au diable! répliqua Murphy, croyez-vous que le capitaine ne savait pas d'où venait le vent! Et s'il avait eu besoin de le savoir, il aurait donné ses ordres à un marin comme moi, et non à un veau de terre tel que vous.

— Je ne sais ce que le capitaine pouvait vouloir dire, m'écriai-je; et j'ai fait ce qu'il m'a dit. Mais je désirerais savoir ce que vous voulez dire en m'appelant un veau? je ne suis pas plus veau que vous.

— Ah, vous le prenez sur ce ton! Tenez, voilà un à-compte, en attendant le paiement final, dit Murphy en me tirant l'oreille comme s'il eût voulu l'arracher.

Je n'avais que treize ans, il en avait dix-sept; il était très-fort pour son âge, et je n'aurais certainement pas été tenté de lui chercher querelle. Mais il m'avait insulté, attaqué le premier, il y allait de mon honneur, et je suis surpris que je n'aie pas tiré mon poignard pour l'en frapper. Heureusement la rage dont j'étais trans-

porté me fit oublier que j'en avais un à mon côté, et j'eus recours à la seule arme dont j'eusse encore appris à me servir: — mon poing. Je lui en portai un coup sur l'œil gauche avec une force et une précision que Crib (1) lui-même aurait admirées. Il chancela, recula de quelques pas, et je me flattai un instant qu'il trouverait qu'il en avait assez.

Mais c'était pour moi une journée de désappointemens. Il n'avait reculé que pour mieux s'élancer sur moi. Il s'avança comme les gardes d'élite à Waterloo, et la charge fut irrésistible. Il me renversa, et quand je fus à terre, il employa tour à tour les poings et les pieds pour me battre, et je crois qu'il m'aurait tué si le garçon de l'auberge et la chambrière ne fussent venus à mon secours. La langue de celle-ci se montra particulièrement active en ma faveur, mais c'était sa seule arme; sans quoi Murphy s'en serait mal trouvé.

— Fi! s'écria-t-elle, grand gibier de potence! battre ainsi un pauvre enfant; et quand il est par terre! Que dirait sa maman si elle le voyait ainsi?

(1) Fameux boxeur. — *Note du Trad.*

— Au diable sa maman, et vous aussi ! s'écria Murphy. Voyez comme il m'a arrangé l'œil !

— Je voudrais qu'il en eût fait autant à l'autre, répliqua-t-elle, et vous n'auriez que ce que vous méritez. L'enfant a plus de courage dans son petit doigt que vous n'en avez dans tout votre grand corps mal bâti. Il n'y a qu'un lâche qui puisse battre un enfant.

Pendant cette conversation, je m'étais relevé, et j'avais pris une attitude défensive. Je n'avais fait entendre ni un cri, ni une plainte, et ma fermeté m'avait gagné la bienveillance de tous les spectateurs que le bruit avait attirés. Mon capitaine arriva en ce moment avec ses amis. Le sang me sortait par le nez, et mon visage portait des preuves de la force supérieure de mon adversaire, qui était un excellent boxeur pour son âge, et qui aurait su parer le coup que je lui avais porté, s'il m'eût supposé assez de présomption pour l'attaquer. Le capitaine nous demanda une explication. Murphy lui conta l'histoire à sa manière, c'est-à-dire sans un seul mot de vérité. Je rapportai ensuite mot pour mot et franchement tout ce qui s'était passé, et je vis que si j'avais été vaincu sur le champ de bataille, j'étais vainqueur dans le cabinet. Le

capitaine réprimanda Murphy très-sévèrement, lui ordonna de retourner à bord sur-le-champ, et lui défendit de paraître sur le pont avant que son œil fût complétement guéri.

Quand il fut parti, je reçus à mon tour une mercuriale, mais d'un ton beaucoup plus doux.

— Vous êtes comme un jeune ourson, me dit le capitaine, et vous vous préparez des chagrins. Si vous donnez un coup pour chaque sobriquet que vous recevrez, on peut prédire quel sera votre sort dans notre service. Si vous êtes le plus faible, vous serez battu tous les jours; si vous êtes le plus fort, vous serez détesté. A quelque rang que vous puissiez atteindre, un caractère querelleur vous fera haïr. Vous serez surveillé avec un œil jaloux, car chacun sait que l'esprit d'arrogance que montre un midshipman dans la cabine où il est avec ses compagnons, le suit partout et monte avec lui sur le gaillard d'arrière. Je vous donne cet avis pour votre bien, car je n'interviens que le moins possible dans ces sortes de querelles, attendu que chacun, comme chaque chose, trouve son niveau à bord d'un vaisseau de guerre. Sachez tirer une ligne de démarcation entre la résistance à l'oppression que j'admire et que je res-

pecte, et cette humeur susceptible qui se gendarme pour un rien. — A présent, allez vous laver le visage, et retournez à bord. Cherchez à vous concilier l'affection de vos autres compagnons, car la première impression fait tout.

L'avis était fort bon, mais il avait le malheur de venir un quart d'heure trop tard. La cause de tout ce fracas était la manière détournée dont le capitaine m'avait dit de quitter la table; et c'était une suite des us et coutumes adoptés dans la marine au commencement du dix-neuvième siècle. Aux tables des grands dignitaires de service, quand la nappe avait été enlevée, la conversation prenait une tournure si libre, à moins qu'il ne s'y trouvât des dames, qu'on n'aurait pu se la permettre devant des jeunes gens qui, quoique sortis de l'enfance, n'étaient pas encore hommes. Ce fut donc à cause de mon âge que l'ordre de quitter la table m'avait été donné; mais, soit dit avec tout le respect possible pour mon capitaine, qui vit encore, il aurait mieux fait de me le signifier d'une manière claire et précise, que de me le transmettre par une espèce d'énigme que je ne comprenais ni ne pouvais comprendre.

Je retournai à bord vers huit heures du soir.

Murphy m'y avait précédé, et avait prévenu les esprits contre moi. Me voyant reçu plus que froidement dans la cabine des midshipmen, je remontai sur le pont, et je me promenai sur le gaillard d'arrière. Me sentant fatigué, je m'arrêtai, et m'appuyai sur un canon; mais tout à coup une voix de tonnerre s'écria : — Ne vous appuyez pas sur ce canon ! Je tressaillis, portai la main à mon chapeau, et je recommençai ma promenade, en jetant de temps en temps un coup d'œil sur le second lieutenant, qui m'avait si brusquement apostrophé. J'éprouvais un accablement complet, un sentiment intime d'isolement et de misère que je ne saurais décrire. Je ne me reprochais aucun tort, et cependant j'étais traité comme si j'eusse commis un crime. Mes pensées se dirigèrent vers la maison paternelle. Je me rappelai ma pauvre mère, tombant sur le sofa dans une agonie de chagrin, l'insensibilité avec laquelle je l'avais quittée, et je sentis qu'un cœur affligé avait besoin de consolation. J'aurais pleuré, si j'avais su où aller, car je n'aurais pas voulu qu'on vît couler mes larmes. J'aurais donné toutes les plus belles perspectives d'avancement dans ma profession, pour me retrouver tranquillement assis chez mon père.

Le premier lieutenant revint à bord quelque temps après, et je l'entendis raconter mon aventure au second lieutenant. Le vent changea alors, et il me devint favorable. Je fus invité à descendre dans la cabine des officiers, et ayant répondu d'une manière satisfaisante à toutes les questions qui me furent faites, on fit venir Flybleck, et l'on me mit une seconde fois sous sa protection. Avec celle du premier lieutenant, je me flattais qu'on observerait du moins à mon égard les règles d'une civilité ordinaire.

De retour dans la cabine des midshipmen, j'eus alors plus de loisir pour examiner ma résidence et mes compagnons qui y étaient tous assemblés pour souper, assis des deux côtés de la table sur leurs caisses, qui servaient de siéges ou de bancs : mais pour pouvoir s'y asseoir, il fallait, ou passer sur les épaules des autres pour gagner le haut bout, ou prendre les dernières places et se résoudre à servir de marchepied à ceux qui arrivaient plus tard. Un si proche contact n'est jamais désirable même avec nos meilleurs amis, mais par un temps chaud, et dans une chambre où l'air peut à peine pénétrer, il devient insupportable. La population qui s'y trouvait excédait les limites ordinaire-

ment accordées à des créatures humaines, dans quelque situation qu'elles se trouvent, si ce n'est à bord d'un bâtiment négrier. Elle se composait de douze midshipmen, dont huit étaient des jeunes gens de dix-sept ans et au-dessus, et dont les autres n'avaient guère que mon âge. La plupart venaient de travailler au chantier; ils n'avaient ni jaquettes ni gilets, et les manches de leur chemise étaient retroussées au-dessus du coude, soit pour ne pas les salir en travaillant, soit pour qu'elles pussent ensuite cacher leurs bras sales, et leur éviter ainsi la peine de les laver. Le souper consistait en une grande cruche de petite bierre, et un panier rempli de biscuit. Pour compenser ce repas frugal, la table était couverte d'un drap vert avec une bordure jaune, et où l'on distinguait une agréable variété de taches de toute espèce, causées par le vinaigre, le thé, le vin, le gin et autres liquides qui avaient été répandus. Dans un coin de la cabine était un sac de pommes de terre, et tout à l'entour, à deux pouces au-dessus de nos têtes, régnait une planche sur laquelle on voyait dans une admirable confusion, des plats, des assiettes et des verres, des couteaux et des fourchettes, du linge sale, des ins-

trumens de mathématiques, un violon et une flûte, des brosses à dents, à habits et à souliers, et une foule d'autres choses qu'il serait trop long de décrire. Une seule chandelle servait à rendre l'obscurité visible, et l'odeur qu'on y respirait, m'était insupportable.

L'accueil que je reçus n'était pas fait pour modifier mes premières impressions. Un nègre qui n'avait pour tout vêtement qu'une chemise sale de toile à carreaux et des pantalons, et qui ne sentait pas l'ambre, était devant la porte pour obéir à tous les ordres que chacun pouvait lui donner. La serviette sale qu'il tenait en main pour essuyer les assiettes et les verres, mit le comble à mon dégoût. Je m'assis pourtant, et je me hasardai à jeter les yeux autour de moi. Le premier visage qu'ils rencontrèrent fut celui de mon antagoniste. Il avait l'œil gauche couvert de papier brun, et bandé avec un mouchoir de poche de soie sale; son œil droit était fixé sur moi, et il me fit, en jurant à haute voix, des menaces et des promesses de vengeance.

Je ne répéterai pas les élégantes philippiques dont je fus assailli de toutes parts; je me bornerai à dire que je trouvai les huit plus âgés déclarés contre moi, et que les plus jeunes gardèrent la

neutralité. Bientôt le midshipman qui remplissait les fonctions de pourvoyeur de la table, et qui en occupait le haut bout, ordonna à ceux-ci de se retirer, et se tournant vers moi, il ajouta : — Quant à vous, M. Coup-de-poing, vous pouvez détaler avec les autres, nous n'avons pas besoin de vous ici.

Les jeunes gens obéirent en silence, et n'étant pas fâché de quitter la compagnie des autres, je me levai pour les suivre. — Ainsi donc, vous savez obéir, continua le pourvoyeur ; tant mieux pour vous, car j'avais préparé un biscuit pour vous le jeter à la tête. Après tout ce que j'avais souffert, il me fallut empocher le nouvel affront, mais je ne pouvais concevoir pourquoi l'amiral du port m'avait dit qu'il fallait avoir été en mer pour apprendre les bonnes manière.

Je fis très-promptement connaissance avec les plus jeunes de mes compagnons, et nous nous retirâmes sur le gaillard d'avant, seule partie du vaisseau qui fût convenable pour la conversation que nous désirions avoir. Après une heure de délibération, et quoique ce fût la première soirée que j'eusse passée à bord du navire, je fus unanimement élu chef de cette petite

troupe. Je devins le Guillaume Tell du parti, comme ayant été le premier à résister à la tyrannie des plus âgés, et notamment du despote Murphy. Je fus initié dans tous les mystères de la cabine, et j'appris, entre autre choses, que, quoique nous fussions obligés de contribuer aux dépenses de la table, nos tyrans nous refusaient le droit d'avoir notre part de ce qui était acheté avec notre argent. Je sentis mon sang bouillir dans mes veines en apprenant tout ce qu'ils avaient à souffrir, et je jurai de mourir plutôt que de me soumettre à une telle oppression.

L'heure de se coucher arriva ; mes jeunes compagnons m'apprirent comment je devais m'y prendre pour me mettre dans mon hamac, et ils ne purent s'empêcher de rire à mes dépens en m'y voyant monter d'un côté et en tomber de l'autre. Enfin je réussis à m'établir au centre de mon lit suspendu, et je ne tardai pas à m'endormir. Mais vers quatre heures du matin je m'éveillai en sursaut en sentant la tête de mon hamac fléchir sous moi, et je tombai la tête la première sur le plancher, tandis que mes pieds étaient encore en l'air dans le hamac, comme la pauvre Sally quand elle avait

attrapé un crabe. Je fus étourdi par cette chute, et je restai quelques instans dans un état de stupeur.

Un soldat de marine, en faction à la porte de la cabine des officiers, avait vu ce qui venait d'arriver, et reconnu l'individu qui m'avait joué ce tour; il vint à mon secours, fit un nœud aux courroies de mon hamac, et le remit en place. Mais je ne pus me résoudre à remonter, car je croyais que les courroies s'en étaient cassées par suite de leur état de vétusté, et je craignais un second accident semblable. Je m'enveloppai dans une couverture, et je m'étendis sur un caisse à quelque distance.

J'avais pris un fort bon parti, car un quart d'heure après, Murphy, qui venait de finir son quart, voyant mon hamac suspendu, et s'imaginant que j'y étais remonté, prit son couteau et en coupa les courroies du côté de la tête. Ah, ah! pensai-je, c'est donc toi qui as interrompu mon sommeil, et qui a été cause que j'ai été sur le point ce me briser le crâne! — Et maintenant voilà que tu recommences! De par le ciel, je t'en punirai. Je le suivis des yeux, je le vis monter dans son hamac, et lui ayant laissé le temps de s'endormir, je m'approchai en ram-

pant comme le sauvage américain, et je coupai à mon tour les courroies. Murphy tomba sur-le-champ, mais sa tête porta sur le bord d'une caisse, et il poussa un grand cri, qui fut suivi d'un profond silence. Je m'étais déjà remis sur ma caisse, et enveloppé dans ma couverture, je fis semblant de dormir. La même sentinelle vint avec sa lanterne, et voyant Murphy sans connaissance, et le tête ensanglantée, il appela le sergent, et le pria d'aller chercher le chirurgien.

Quand le sergent fut parti, le soldat de marine s'approcha de moi, et me dit tout bas : — « J'ai tout vu; je sais comment tout s'est passé, mais soyez prudent, car si vous étiez découvert, vous pourriez vous en mal trouver. »

Je remontai à la hâte dans mon hamac, et j'y restai bien tranquille pendant que l'aide du chirurgien pansait la blessure de Murphy, qui fut obligé de garder le lit pendant quinze jours. Il paraît qu'il avait peu d'amis, car personne ne montra de regret de l'accident qui lui était arrivé. Je ne fus pas soupçonné; ou si je le fus, on savait qu'il avait été l'agresseur, et personne ne me fit un seul reproche. Le soldat de marine me garda fidèlement le secret; je lui donnai

une guinée, et je le pris à mon service comme *valet de chambre*.

Et maintenant, lecteur, par justice pour moi-même, qu'il me soit permis de faire quelques remarques qui pourront servir à pallier, du moins jusqu'à un certain point, les fautes graves qu'offrira ma conduite dans les pages qui vont suivre. L'orgueil et le désir de la vengeance, passions profondément enracinées dans le cœur de l'homme depuis sa chute, n'en avaient pas été extirpées par ma première éducation, mais auraient pu y végéter long-temps dans une sorte d'engourdissement, si la conduite de tous ceux qui m'entouraient n'eût contribué à les mûrir et à les développer. Sur un vaisseau encombré de cinq cents hommes, où je n'entendais pas prononcer une seule phrase qui ne fût entrelardée de juremens et de blasphêmes; où la religion était complétement négligée; où le seul honneur qu'on rendît au Tout-Puissant était de mettre une chemise propre le dimanche; où l'obéissance implicite à la volonté d'un officier était regardée comme plus importante que l'observation du décalogue, et où les commandemens de Dieu étaient en quelque sorte abrogés par les articles du code

pénal, — puisqu'on pouvait impunément violer les premiers, au lieu que la moindre infraction aux autres était toujours punie avec sévérité ; comment les germes de morale semés par mes parens auraient-ils pu produire quelque fruit ? Ils furent étouffés sous les mauvaises herbes.

Jetons maintenant un coup d'œil sur mes compagnons habituels, les midshipmen. Nous trouverons parmi eux le même langage, les mêmes manières ; à peine y apercevrons-nous un degré de grossièreté de moins. Quand ils allaient à terre, c'était pour s'enivrer, et ils s'en faisaient gloire quand ils étaient de retour à bord. Mon capitaine m'avait dit que chacun trouvait son niveau à bord d'un vaisseau de guerre ; mais dans la cabine des midshipmen, c'était le niveau qu'on trouve chez les sauvages. La force physique y décidait seule si vous deviez être tyran ou esclave. La discipline des pensions et des écoles publiques, quelque mauvaise et quelque démoralisante qu'elle soit, n'était rien en comparaison de la tyrannie qui régnait en 1803 dans les cabines des midshipmen.

Il en est des cabines comme des écoles. On

s'est trop long-temps faussement imaginé que les enfans trouvent un avantage dans les souffrances que leur fait endurer la tyrannie des maîtres d'école. Je ne nierai pas que les classes les plus élevées ne puissent gagner quelque chose en se trouvant en contact avec leurs inférieurs, et que le poing du fils d'un marchand n'ait quelquefois donné une leçon utile au fils d'un membre de l'aristocratie ; mais celui qui est élevé en esclave, deviendra tyran dès qu'il le pourra, car les plus détestables de nos passions nous portent à faire souffrir aux autres ce que nous avons souffert nous-mêmes. Un enfant qui a reçu du ciel une ame noble et généreuse, est abruti par de mauvais traitemens auxquels il n'a pas le moyen de résister, et s'il peut en triompher, il contracte un esprit de résistance et de vengeance qui devient le fléau de sa vie future.

Tel fut à peu près mon destin. Que mes lecteurs ne soient donc pas surpris si, dans le cours de mon histoire, ils remarquent quelques fruits des malheureux germes qui furent jetés dans mon cœur de si bonne heure et avec tant de profusion. Quand j'arrivai à bord de la frégate, tout propos blasphématoire ou obscène

me faisait horreur; mais mes oreilles ne tardèrent pas à s'y habituer; et au bout de quelques mois, je ne fus pas plus scrupuleux que les autres. La forteresse de ma vertu aurait pu tenir plus longtemps, mais je ne pus résister au ridicule. Mes compagnons m'appelaient « soupe au lait » et « la jeune miss », et je devins bientôt aussi corrompu qu'ils l'étaient eux-mêmes.

Je n'étais à bord que depuis deux jours quand mes jeunes amis m'invitèrent à monter sur le grand mât. Je le fis avec pleine confiance, car j'avais monté sur bien des arbres, mais quand je fus à mi-chemin, je fus arrêté par le gabier de la hune et un autre matelot, qui me lièrent aux agrès. Je demandai pourquoi l'on me traitait ainsi, et le gabier me répondit très-civilement en ôtant son chapeau, que c'était ce qui se pratiquait toujours à l'égard de tout officier qui montait pour la première fois sur le grand mât, et que je devais payer ma bien-venue. Je jetai un coup d'œil vers le gaillard d'arrière, croyant y trouver du secours, mais je vis que tous les officiers, et même les petits coquins de midshipmen qui m'avaient joué ce tour, me regardaient en riant et s'amusaient de mon

embarras. Je demandai donc au gabier ce que je devais payer, et il me dit qu'une pièce de sept shillings serait regardée comme une gratification libérale. Je lui promis de faire ce paiement; je fus délié aussitôt, et je tins ma promesse dès que je fus descendu.

N'ayant éprouvé que cruauté et oppression depuis que j'étais à bord, je me repentais amèrement d'être entré dans la marine. Ma seule consolation était de voir Murphy retenu dans son hamac, et je me promis bien de ne me laisser insulter par personne sans en tirer vengeance.

Trois semaines se passèrent ainsi, et la frégate se trouva en état de mettre à la voile. J'avais gagné les bonnes grâces du premier lieutenant par une attention constante à m'acquitter des petits devoirs dont il me chargeait. On m'avait placé dans un quart, et l'on m'avait assigné pour poste les canons du mât de misaine sur le premier pont. Mes jeunes amis me disaient que le premier lieutenant était un officier dur et implacable quand il avait conçu des préventions défavorables contre quelqu'un ; cependant je lui avais toujours vu les manières d'un homme bien élevé, même quand il avait

lieu d'être mécontent, et il continuait à me traiter avec bonté. Je n'en pouvais dire autant du second lieutenant.

Murphy était guéri, et avait repris son service; mais il n'avait rien perdu de son animosité et de sa rancune contre moi, et je n'avais ni paix ni repos en sa présence. Un jour, sans la moindre provocation, il me jeta un biscuit à la tête, en l'accompagnant d'une épithète insultante. J'oubliai en un instant tous les avis que j'avais reçus, et tout ce que l'impétuosité de mon caractère m'avait déjà fait souffrir; je sentis le sang me couler du front, et bouillir en même temps dans mes veines; et dans un accès de rage, je saisis un grand chandelier de cuivre, dont le pied était rempli de plomb afin de lui donner assez de stabilité pour résister au roulis du navire, et je le lui jetai au visage de toutes mes forces. Il évita le coup qui frappa à l'épaule le pauvre domestique nègre, et celui-ci reçut une si forte contusion, qu'il fut plusieurs jours entre les mains du chirurgien.

Murphy se leva pour se venger, mais il fut retenu par ses amis qui déclarèrent unanimement qu'une offense telle que celle dont je venais de me rendre coupable, devait être punie

d'une manière plus solennelle. On s'empara de moi, on fit la simagrée d'instruire mon procès, et sans dire un seul mot de la provocation que j'avais reçue, on me déclara coupable d'avoir manqué de subordination envers mes anciens, et d'avoir donné mauvais exemple aux jeunes gens, et l'on me condamna à être battu d'un bas de laine rempli de sable mouillé. Quatre des plus forts midshipmen m'étendirent sur la table, le dos en l'air, me tirèrent par les bras et par les jambes, et Murphy se chargea du rôle d'exécuteur, tandis que l'aide du chirurgien me tenait le poignet pour juger, d'après mon pouls, du temps que pourrait durer la punition. Murphy s'acquitta de ses fonctions à cœur joie, mais je ne poussai pas un cri, j'aurais enduré la mort plutôt que de lui donner le plaisir d'entendre une seule plainte m'échapper. Enfin, la sueur froide dont j'étais couvert et la faiblesse de mon pouls alarmèrent l'aide du chirurgien, qui mit fin à mon supplice, après quoi on me déclara que je dînerais sur ma caisse pendant quinze jours. Dès que j'eus repris haleine, et que je fus en état de me tenir sur mes jambes, je déclarai du ton le plus solennel que, chaque fois que je serais provoqué comme je

l'avais été, j'agirais comme je venais de le faire, et que je m'adresserais ensuite au capitaine pour obtenir justice. — C'est moi, dis-je à Murphy, qui ai coupé les courroies de votre hamac; je l'ai fait en représailles de ce que vous aviez coupé deux fois celles du mien, et je vous préviens que, dussé-je souffrir le martyre, vous ne commettrez aucun acte de tyrannie contre moi sans que j'en tire vengeance. Tenez-vous pour averti, et vous verrez si je vous tiens parole. — Murphy pâlit, et n'osa répondre, car il était lâche au fond du cœur.

Cette scène violente fut suivie d'une cessation d'hostilités, et j'obtins de la crainte de Murphy ce que je n'aurais pu obtenir autrement. Cette affaire fit du bruit à bord de la frégate. On la représenta sous un faux jour aux officiers, et je perdis leurs bonnes grâces, mais je gagnai celles de tous les hommes de l'équipage qui détestaient Murphy. Ils connaissaient la vérité, et ils admirèrent ma résistance déterminée à l'oppression.

Banni de la société des officiers, je recherchai celle des matelots, et j'appris d'eux la partie pratique de ma profession. Je fis avec eux une sorte de convention. Ils me promirent

qu'ils ne déserteraient jamais d'une embarcation dont j'aurais le commandement, et je leur promis de mon côté que, quand nous serions envoyés à terre, je leur permettrais d'aller boire au cabaret quand je n'aurais pas besoin d'eux. Deux d'entre eux manquèrent pourtant à leur promesse la veille du jour où nous levâmes l'ancre, et comme j'avais contrevenu à mes instructions, je fus congédié du gaillard d'arrière, et placé au mât de misaine.

CHAPITRE III.

Si l'on prend en considération ma jeunesse, mon inexpérience et la faute vénielle que j'avais commise, les partisans les plus rigides de la discipline refuseront à peine de convenir que

j'avais été traité avec injustice et cruauté par le premier lieutenant, qui, malgré mon respect pour lui, avait, en cette occasion, prêté l'oreille aux discours insidieux de mes ennemis. Le second lieutenant et Murphy ne cachèrent pas leur satisfaction de ma disgrâce, ils en triomphèrent ouvertement.

La frégate reçut tout à coup l'ordre de se rendre à Portsmouth, où le capitaine, qui était depuis quelque temps en congé, devait nous rejoindre, ce qu'il fit peu de jours après que nous y fûmes arrivés, et le premier lieutenant lui fit rapport de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Il y avait alors dix jours que j'avais été congédié du gaillard d'arrière; il ne m'était pas permis de prendre mes repas dans la cabine des midshipmen; on m'envoyait ma ration, et je la mangeais sur ma caisse. Mes jeunes compagnons me parlaient quelquefois, mais ce n'était qu'à la dérobée, car ils craignaient les autres, qui m'avaient frappé d'excommunication. Les hommes de l'équipage me regardaient comme un martyr; j'étais devenu leur favori, et ils se faisaient un plaisir de me donner des leçons sur la manière de faire les nœuds, de prendre des ris, d'épisser les cordages, de

gréer les mâts et les vergues, de ferler les voiles, etc., etc., et je conviendrai franchement que mes momens les plus heureux sur ce bâtiment furent ceux que j'y passai, pendant ma disgrâce, dans la compagnie de ces braves gens.

Je ne puis dire si mes ennemis le découvrirent; mais le capitaine, dès le lendemain de son arrivée, me manda dans sa cabine, et me fit une mercuriale sévère, tant sur mon caractère irritable et querelleur, que sur la faute que j'avais commise en laissant à deux hommes de l'équipage, les moyens de déserter. — Votre punition aurait été plus grave, ajouta-t-il, si à tous autres égards votre conduite n'eût été bonne en général, et comme j'espère que cet acte de sévérité fera impression sur vous, je vous permets de reprendre vos fonctions sur le gaillard d'arrière.

Mes pleurs, que nul acte de brutalité, nul mauvais traitement, n'auraient pu arracher de mes yeux, coulèrent alors en abondance, et il se passa quelques instans avant que je pusse remercier le capitaine de sa bonté, et lui expliquer la cause de ma disgrâce. Je lui dis que depuis que j'étais à bord de sa frégate, j'avais toujours été traité comme le dernier des hom-

mes; que lui seul l'avait ignoré, et que lui seul s'était conduit à mon égard avec humanité. Je lui racontai alors tout ce que j'avais eu à souffrir depuis le fatal verre de vin qu'il m'avait offert, jusqu'au moment où je lui parlais. Je ne lui cachai ni que j'avais coupé les courroies du hamac de Murphy, ni que je lui avais jeté un chandelier à la tête, et je lui expliquai ce qui m'y avait porté. Je l'assurai que jamais je n'avais provoqué personne, et que je n'avais jamais porté un coup sans en avoir reçu un le premier. J'avouai que je ne pouvais supporter une insulte ou une injure sans m'en venger, autant que je le pouvais. — Cela est dans ma nature, lui dis-je, et quand il devrait m'en coûter la vie, je ne saurais m'en empêcher. Plusieurs hommes de l'équipage ont déserté depuis que je suis à bord; les officiers qui commandaient leur embarcation en ont été quittes pour une légère réprimande, et moi, encore novice dans les devoirs de ma profession, j'ai été puni de la même faute avec une rigueur inflexible.

Le capitaine écouta ma défense avec attention, et il me parut frappé de ce que je lui avais dit. J'appris ensuite que M. Handstone avait

été réprimandé pour sa conduite trop sévère à mon égard, et qu'il avait répondu que je deviendrais un excellent officier ou un diable incarné.

Il me parut assez évident que, si j'avais attiré sur moi le courroux et le ressentiment des midshipmen les plus âgés par ma résistance à leur autorité usurpée, j'avais gagné quelques amis plus puissans qu'eux, du nombre desquels était le capitaine. Plusieurs officiers admirèrent l'esprit de résistance que j'avais déployé, et furent forcés d'avouer que j'avais le bon droit de mon côté. Je m'aperçus bientôt du changement qui s'était opéré dans les esprits par les invitations fréquentes que je recevais pour dîner soit avec le capitaine soit avec les officiers. Mes jeunes amis furent fiers d'avouer hautement leur affection pour moi; mais les autres ajoutèrent à leur haine un sentiment encore plus bas, — la jalousie.

J'arrangeai bientôt avec les midshipmen de mon âge un plan de résistance, ou plutôt de défense personnelle, qui nous fut d'une grande utilité pour nous soustraire à un joug devenu trop pesant. Un ou deux eurent assez de nerf pour le suivre, mais les autres manquèrent de courage au moment de l'exécuter. Mon code

ne consistait qu'en deux articles. Le premier était de jeter une assiette, une bouteille, un chandelier, un couteau ou une fourchette à la tête de quiconque frapperait un de nous; le second, de ne jamais nous laisser priver de ce qui nous était légitimement dû; d'avoir une part égale de toutes les choses au paiement desquelles nous étions obligés de contribuer également, et d'obtenir par l'adresse ce dont on nous dépouillait par la force.

Je leur expliquai qu'en exécutant la première partie de mon plan, nous étions sûrs d'être du moins traités avec civilité; car les tyrans en général sont lâches, et ils craindraient de provoquer une colère, qui, dans un malheureux moment, pourrait leur devenir fatale, ou les estropier pour toute leur vie; et je leur promis que, s'ils se conformaient à la seconde, j'assurerais un partage égal des provisions, dont nos antagonistes se réservaient toujours la meilleure partie, quoique chacun de nous en payât sa part. Je trouvai sur ce point une coopération plus unanime que sur le premier, attendu qu'il entraînait moins de risques personnels. J'étais le chef des fourrageurs, je dressais le plan de nos expéditions, et elles réussissaient presque toujours.

Enfin, nous mîmes à la voile pour aller joindre la flotte de Cadix sous les ordres de lord Nelson. Je fus attaqué du mal de mer, comme une belle dame sur le paquebot de Douvres à Calais, mais je ne tardai pas à m'habituer au roulis du vaisseau. Nous rejoignîmes l'immortel Nelson quelques heures avant la bataille dans laquelle il perdit la vie et sauva son pays. L'histoire de cette journée importante a été écrite tant de fois et avec tant de détails, que je ne puis ajouter que bien peu de chose à ce qu'on en sait déjà. Je suis seulement surpris, vu la confusion qui règne dans un combat naval, qu'on puisse en faire une description si circonstanciée. Une observation me frappa alors, et plus j'y ai réfléchi depuis ce temps, plus j'ai été convaincu qu'elle était juste, c'est qu'une fois la bataille commencée, l'amiral n'était plus amiral; il ne pouvait ni voir ni être vu; il ne pouvait ni profiter des points faibles de la ligne de l'ennemi, ni défendre les siens: son vaisseau, la *Victoire*, un de nos plus beaux navires à trois ponts, était, en quelque sorte, attaché bord à bord à un vaisseau français de quatre-vingts canons.

Je n'oublierai jamais l'effet électrique que

produisit sur toute la flotte le signal du combat; on ne peut le comparer qu'à une mèche appliquée à une longue traînée de poudre, et comme les Anglais sont partout les mêmes, le même esprit, le même enthousiasme se montrèrent sur tous les navires. A bord du nôtre, nos hommes se placèrent à leurs canons sans confusion, et un courage calme et déterminé se peignit sur toutes les physionomies.

La frégate de mon capitaine n'était pas placée dans la ligne, et par conséquent il n'avait pas besoin de s'avancer à portée de canon avant d'y être appelé par un signal. Cependant il crut devoir s'approcher de nos vaisseaux engagés, aussi près qu'il était possible, afin de pouvoir les aider si le cas l'exigeait.

Dès que la flotte s'avança pour attaquer l'ennemi, nous en fîmes autant, nous tenant le plus près possible de l'amiral, qui nous chargea de répéter ses signaux. Je fus émerveillé de la rapidité avec laquelle je voyais déployer au haut de nos mâts les mêmes drapeaux qui venaient d'être arborés à ceux du vaisseau amiral.

Le lecteur peut ne pas savoir que, dans un combat naval entre des nations civilisées, les vaisseaux de ligne ne font jamais feu contre les

frégates, à moins que celles-ci ne provoquent les hostilités en intervenant, ou qu'elles ne commencent elles-mêmes le feu. Ce fut ce qui arriva sur le Nil, quand sir James Saumaver, à bord de l'*Orion*, se vit dans la nécessité de couler l'*Artémise* à fond d'une seule bordée, en récompense de sa témérité. Grace à cette espèce de *pax in bello*, nous aurions pu nous tirer de cette affaire sans encombre, si nous n'eussions reçu notre bonne part du feu dirigé contre de plus grands bâtimens.

Des nuages de fumée couvrirent bientôt les deux flottes, et ce n'était que lorsqu'ils se dissipaient un peu sur un point, qu'on pouvait apercevoir des mâts qui tombaient et quelques navires entièrement démâtés. Notre capitaine, ayant reconnu qu'un de ceux-ci était anglais, et le voyant entre deux bâtimens ennemis, s'avança pour le prendre à la remorque. Au même instant un vaisseau de ligne français ouvrit son feu sur un des nôtres qui se trouvait en ligne directe avec nous, de sorte que les boulets qui n'atteignaient pas leur but, nous arrivaient quelquefois. Je regardais par un sabord, à l'instant où un boulet frappa la poupe de notre frégate à fleur d'eau. C'était la première fois que je

voyais l'effet d'un boulet, et il me fit rejaillir l'eau sur le visage. Je reculai en tressaillant, et je crois que plus d'un homme brave en a fait autant en voyant le feu de si près pour la première fois. Deux des marins placés à mes canons se mirent à rire. Je rougis de honte, et je me promis bien de ne plus montrer la même faiblesse.

Quelques autres boulets suivirent le premier, et nous firent plus de mal. L'un d'eux entra par le même sabord, et tua près de moi les deux hommes qui avaient ri à mes dépens.

Il me serait difficile de décrire ce que j'éprouvai en cette occasion. Six semaines auparavant j'étais le pillard d'un verger et d'un poulailler, le héros d'un étang; et, tout à coup, presque sans y avoir réfléchi, je me trouvais au milieu du carnage, et acteur d'un de ces grands drames qui devaient décider du destin du monde civilisé.

La circulation accélérée de mon sang, la crainte de la mort, qui pouvait me frapper à chaque instant, la crainte encore plus grande de la honte, me forçaient à changer sans cesse et involontairement de position, et il me fallut quelque temps et tout le pouvoir de ma raison pour faire rentrer le calme dans mon esprit.

J'y réussis enfin, je me sentis aussi tranquille que si nous eussions été dans le port, et je fus honteux de la frayeur et de la consternation dont j'avais d'abord été saisi.

Vers quatre heures après-midi, le feu avait commencé à diminuer, la fumée se dissipa, et la mer, calme jusqu'alors, commença à être agitée par une forte brise. Les deux flottes semblaient regarder tranquillement les désastres l'une de l'autre. Nous restâmes en possession de dix-neuf à vingt bâtimens ennemis. Nous aperçûmes quelques vaisseaux ennemis se dirigeant vers Cadix; quatre autres nous passèrent sous le vent et s'échappèrent ainsi. Voyant un canot d'un de nos navires passer près de nous, j'y sautai, j'appris la mort de lord Nelson, et je revins en faire part à notre capitaine. Après avoir payé son tribut d'admiration à la mémoire de ce grand homme, il me regarda d'un air de satisfaction. J'étais le seul des jeunes midshipmen qui eût montré de l'activité pendant le combat, et il me chargea de porter un message à un navire qui était à peu de distance. Le premier lieutenant lui demanda s'il ne choisirait pas un officier plus expérimenté. — Non, non, répondit le capitaine, c'est lui que j'en charge; je vous ré-

ponds qu'il sait ce qu'il fait. Je partis à l'instant même, et je ne fus pas peu fier de cette marque de confiance.

Les détails de cette journée célèbre sont consignés dans l'histoire; il est donc inutile de les rapporter ici. Quand je me trouvai à souper avec mes compagnons dans notre cabine, je fus presque fâché de voir Murphy. Je n'aurais pas pleuré si quelque boulet bienfaisant l'avait éloigné de moi pour toujours, mais son heure n'était pas arrivée.

— Le diable a fait un bon coup de filet aujourd'hui, dit un des plus anciens midshipmen.

— C'est dommage, pensai-je, que vous n'étiez pas dans le filet, vous et quelques autres que je pourrais nommer.

— J'espère, dit le pourvoyeur de la table, que quelques lieutenans ont perdu leurs quilles; cela nous donnera quelque chance de promotion.

Lorsqu'on eut fait la revue de l'équipage, il se trouva que nous avions perdu neuf hommes, et que nous avions treize blessés. Ce résultat, au lieu d'inspirer des regrets, me parut faire naître un sourire général de félicitation, causé par le petit nombre d'hommes que nous avions

perdus. Cependant la vanité de quelques officiers parut mortifiée en songeant à la disproportion de la perte qu'avait faite une frégate comme la nôtre, comparée à celle qu'ils avaient entendu dire que les vaisseaux de ligne avaient éprouvée.

Bientôt après l'action, nous reçûmes l'ordre de partir pour Spithead, pour porter un duplicata des dépêches. Un matin j'entendis un midshipman dire qu'il soutirerait de son vieux père une nouvelle caisse. Je lui demandai ce qu'il voulait dire; et cette question me valut encore une fois l'épithète de blanc-bec. — Ne savez-vous pas, ajouta-t-il, qu'après une action, un vaisseau a toujours besoin de beaucoup plus de toile à voiles, de cordages et d'agrès de toute espèce, que l'ennemi n'en a détruit? Comment changerions-nous nos vieilleries pour du neuf, si nous ne chargions pas le chiffre des avaries causées par l'ennemi? On donne à l'amiral la liste des pertes et des besoins du vaisseau; il la signe sans la lire, et il faut bien que le gouvernement fournisse tous les objets qui y sont compris. J'étais il y a deux ans sur un sloop de guerre, quand une grande frégate de quarante-quatre canons dériva sur nous, brisa notre bâton de foc, et laissa notre grande voile de foc

pendillant sur notre vergue de misaine. Cette voile était d'excellente toile blanche de Russie. Eh bien! nous en fîmes des pantalons pour tout l'équipage, et sur le compte-rendu de cet accident, elle figura comme tombée dans la mer avec le bâton de foc. Or, puisque nous trichons ainsi *notre oncle George*, pourquoi ne tricherai-je pas de même mon père? Je lui dirai que ma caisse a été jetée par-dessus le bord avec tout ce qu'elle contenait, et il faudra bien qu'il me fournisse un nouvel équipement complet.

— Et vous avez réellement dessein de le tromper ainsi?

— Si j'en ai le dessein? bien certainement, nigaud que vous êtes. Comment pourrais-je m'entretenir de linge et d'habits si je ne profitais pas d'une si bonne occasion?

Je résolus d'en faire autant. Il ne me vint pas même à l'esprit que si je disais franchement à mes parens que j'avais besoin de linge ou de vêtemens, ils me fourniraient sans hésiter ce qui pourrait m'être nécessaire pour me montrer sur le gaillard d'arrière vêtu en enfant de bonne famille. Je savais dire la vérité quand je croyais qu'elle pourrait m'être utile; mais je venais de recevoir une leçon d'astuce, et je résolus de la

mettre en pratique, aimant mieux employer toute mon industrie à tromper mon père, que d'arriver à mon but par des moyens francs et honorables.

La frégate avait besoin de quelques réparations, et quand nous fûmes arrivés à Spithead, j'obtins, grace à l'indulgence du capitaine, qui était satisfait de ma conduite, la permission de m'absenter pour aller chez mon père, et je perdis ainsi une excellente occasion de m'instruire dans toutes les parties de ma profession qui ont rapport au radoub d'un navire. Cet avantage fut sacrifié à mon impatience de revoir la maison paternelle, mais surtout au désir que j'avais de faire à mes parens un récit magnifique du combat glorieux auquel j'avais assisté; de leur décrire ce que je n'avais pas vu, et de me vanter de ce que je n'avais pas fait. J'aimais à produire de l'effet, et d'après les renseignemens que je trouvai dans une lettre que je reçus de ma sœur avant mon départ de Spithead, je m'arrangeai pour arriver chez mon père à l'instant où une compagnie nombreuse se mettait à table. Je n'avais été absent que trois mois, mais c'était ma première croisière, et j'avais vu tant de choses! — je m'étais trouvé dans des situations si intéressantes!

CHAPITRE IV.

En arrivant chez mon père je frappai à la porte sans fracas. Un domestique me l'ouvrit, et sans lui dire un seul mot, j'entrai dans la salle à manger; je courus au haut bout de la table, et je jetai mes bras autour du cou de ma

mère. Elle ne fit que s'écrier : Juste ciel, mon cher enfant ! et perdit connaissance. Mon père qui servait la soupe, se leva pour m'embrasser, et pour donner des secours à ma mère. Toute la compagnie se leva en même temps comme une compagnie de perdrix, et une pauvre dame ayant été poussée par le coude de son voisin à l'instant où une cuillerée de soupe allait passer « par les portes de rose de sa bouche, » la reçut tout entière sur sa belle robe de satin. Le petit épagneul Carlo jappait pour me demander une caresse; en un mot, tout était en confusion dans la salle.

L'ordre se rétablit pourtant bientôt; — ma mère revint à elle et m'embrassa tendrement, — mon père me serra la main,— toute la compagnie déclara que j'étais un fort beau jeune homme. — Les dames reprirent leurs places, et j'eus la satisfaction de voir que mon apparition ne leur avait pas fait perdre l'appétit. Je dus les convaincre que le mien était excellent, car la table des midshipmen ne m'avait pas mis hors d'état de faire honneur au luxe d'un grand dîner, et je ne me fis pas prier pour rendre raison, le verre à la main, à tous ceux qui m'y invitèrent.

Je fis une description fleurie du combat naval; je donnai des éloges à la bravoure de quelques capitaines; je critiquai la conduite de plusieurs autres, il y en eut même que j'accusai de s'être mal comportés. De temps en temps, pour mieux faire entrer la conviction dans l'esprit de mes auditeurs, j'entrelardais mon récit d'un jurement : alors, mon père prenait un air grave, ma mère levait un doigt, les hommes riaient, et toutes les dames se disaient : l'aimable enfant! — Quel ton animé! — Quel esprit! — Quel discernement! et je me disais à moi-même : Quelle troupe de folles! aussi sottes qu'aucune mouette qui ait jamais ramassé un morceau de biscuit!

Le lendemain matin, pendant que j'étais encore frais arrivé, j'entamai le sujet de ma caisse pendant le déjeûner. Mon père m'en avait heureusement fourni l'occasion, en me demandant comment se trouvait ma garde-robe.

— En fort mauvais état, répondis-je, en cassant mon troisième œuf.

— En fort mauvais état! répéta mon père. Comment cela se fait-il? vous aviez un équipement très-complet en partant.

— Sans doute, mon père, mais vous ne savez

pas qu'à bord d'un bâtiment de guerre, quand on se prépare au combat, on jette à la mer tout ce qui se trouve sous la main, pourvu que ce ne soit pas un objet trop pesant. — A qui est ce carton de chapeau ? demanda le second lieutenant sur l'entrepont. A M. Spratt, monsieur ! — Au diable M. Spratt ! je lui apprendrai à mieux placer une autre fois son carton de chapeau. — Et il le jeta à la mer.

— Et le vôtre eut-il le même sort, Franck ?

— Certainement, et je le vis voguer de conserve pendant cinq à six minutes.

— Mais votre caisse, Franck ; qu'est devenue votre caisse ? vous m'avez dit qu'on ne jetait pas à la mer les objets trop pesans, et je sais à mes dépens qu'elle était d'un poids considérable.

— Vous avez raison, mon père, mais vous ne pouvez vous figurer combien elle était devenue plus légère depuis que nous étions en mer. J'étais étendu sur ma caisse, malade comme une baleine, quand le premier lieutenant descendit pour faire son inspection. Mon arche de Noé et moi nous nous trouvâmes sur son chemin. — Qu'avons-nous là ? — Ce n'est que M. Mildmay et sa caisse, monsieur, répondit le

sergent des soldats de marine, sur le territoire duquel j'avais considérablement empiété. — Ce n'est que cela? répéta le premier lieutenant; cette caisse suffirait pour contenir le linge de toute une famille.

— Vous oubliez votre déjeûner, dit ma sœur.

— Je vous prie de me passer encore un autre petit pain, et de me verser encore une tasse de café, ma sœur.

— Pauvre enfant! dit ma mère, comme il a dû souffrir!

— Vous ne saurez jamais à quel point, ma mère; tout ce dont je suis surpris, c'est que je vive encore.

— Qu'il vive encore! s'écria ma tante Julia, tenez, mon cher enfant, voici une bagatelle pour vous aider à réparer les pertes que vous avez faites au service de votre pays.

J'empochai la donation, qui était un boulet de dix, c'est-à-dire un billet de banque de dix livres, et m'étant coupé une tranche de jambon, je continuai mon récit.

— Le premier lieutenant examina un instant ma caisse, et fit venir le charpentier. — M. Adzé, lui dit-il, réduisez-moi les dimensions de cette

caisse d'un pied sur tous les sens. — Oui, monsieur, oui, répondit le charpentier. — Allons, jeune homme, levez-vous et donnez-moi la clef. Je savais qu'il était inutile de faire des remontrances, et d'ailleurs j'étais trop malade pour y songer. Je remis la clef de ma caisse, et tout ce qu'elle contenait fut vidé sur le plancher. Tous les midshipmen s'étaient assemblés en cercle pour voir cette opération, et les pots de confiture, le pain d'épices, toutes les bonnes choses que vous y aviez mises, ma chère mère, disparurent en un instant, et même une bonne partie de mon linge.

— Eh bien, eh bien, dit ma mère, n'y pensez plus ! nous réparerons cette perte.

— Il le faudra bien, à ce que je suppose, dit mon père d'un ton un peu sec; mais plus de confitures ni de pain d'épices, s'il vous plaît. — Achevez votre histoire, Franck.

— Au bout d'une demi-heure on me rendit la clef de ma caisse; mais on aurait pu en réduire les dimensions encore davantage, car ce qu'on avait bien voulu me laisser ne la remplit guère qu'à moitié.

— Et jette-t-on ainsi toutes les caisses à la mer au moment d'une action ? me demanda

mon père, en fixant sur moi un regard que j'eus quelque peine à soutenir.

— On y jette tout ce qui peut gêner les manœuvres.

— Et vos livres, que sont-ils devenus?

— Ils ont eu le même sort, à l'exception de ma bible, parce que je l'avais laissée dans la cabine, où j'étais à la lire la veille du combat.

— Excellent enfant! s'écrièrent en même temps ma mère et ma tante; je suis sûre qu'il ne dit que la vérité.

— Je l'espère, dit mon père en se pinçant les lèvres; mais il faut convenir que ces combats sur mer, quelque glorieux qu'ils puissent être, sont des amusemens dispendieux pour les familles des jeunes midshipmen.

Je crois que mon père avait quelques soupçons; mais s'il en avait, il ne les fit point paraître, et il ne m'adressa plus aucune question, peut-être pour ne pas me donner occasion de faire de nouveaux mensonges.

Je dois avouer ici à ma honte que je n'avais ouvert qu'une seule fois la bible qui avait produit un effet si favorable pour moi dans l'esprit de ma mère et de ma tante; et c'était pour voir si l'on n'y avait pas mis quelque billet de

banque entre les pages, ce que j'avais entendu dire qu'on faisait quelquefois, pour reconnaître ensuite si le livre avait été ouvert.

On me prépara un nouvel équipement avec d'autant plus de célérité, que je commençai promptement à me rendre à charge à tout le monde : les airs de marin que j'affectais de prendre, et les juremens que je me permettais, ne semblaient pas convenir dans un salon ; mes manières à l'égard des servantes ne plaisaient pas à ma mère; en un mot je crois que personne de la maison ne fut très-fâché de voir arriver la fin de mon congé. Moi-même, ayant obtenu tout ce que je désirais, je partis presque sans regret ; je montai dans la diligence de Londres, et le lendemain j'arrivai à Spithead.

Je fus reçu avec cordialité par mes anciens compagnons, à l'exception de Murphy et de quelques-uns de ces amis. J'avais eu soin de me faire donner de beau linge et des habits du meilleur drap, car j'avais remarqué que les midshipmen qui étaient le mieux mis étaient toujours ceux que l'on chargeait des missions les plus agréables. Aussi, à partir de ce moment, c'était toujours moi qui allais chercher et qui reconduisais à terre les dames qui ve-

naient dîner à bord avec le capitaine ou les officiers. Dans le fait, je me présentais assez bien; j'étais bien fait, et quoique je fusse grand et fort pour mon âge, les dames me permettaient de grandes libertés, sous prétexte que j'étais un enfant, — l'innocence même. Cependant je m'observais plus à bord que dans la maison de mon père, mais c'était l'effet naturel de la discipline, et cette retenue n'était qu'extérieure. J'avais acquis tant d'assurance par le succès que mes mensonges m'avaient obtenu dans la maison paternelle, que ma confiance en moi-même s'était accrue à un degré incroyable.

Les aventures d'un midshipman, pendant les trois premières années de son service, ne peuvent offrir que des répétitions qui n'inspireraient aucun intérêt. Je prie donc mes lecteurs de m'envisager à présent comme ayant atteint l'âge de seize ans. Ma taille et mes traits avaient pris un développement dont je pouvais être fier puisque j'entendais souvent le beau sexe en faire l'éloge, et la sentence des dames était confirmée même par mes compagnons.

Si mon esprit avait gagné autant que mon corps, ce n'était pas du côté de la morale et de la religion, car je dois avouer que je les oubliais

davantage de jour en jour. Comme un beau serpent, dont le venin est caché sous l'or et l'azur de sa peau, mon cœur ne récélait que des sentimens d'orgueil et de vengeance, et en général, je ne me servis de mes talens que pour le mal.

Je fis de rapides progrès dans les connaissances nécessaires à ma profession. Nous n'avions pas de maître pour nous instruire, et tandis que les jeunes midshipmen cherchaient à apprendre des plus anciens la routine du métier, moi, qui n'étais nullement le favori de ceux-ci, j'étais réduit à mes propres ressources. Je résolus donc de suppléer moi-même à ce qui me manquait, et j'y réussis à l'aide de la bonne éducation que j'avais reçue. En sortant de pension, je connaissais déjà les mathématiques, ce qui me donnait une grande supériorité sur mes compagnons.

La grande difficulté fut de me mettre au travail après plusieurs mois d'oisiveté. J'y réussis pourtant, et après avoir passé un an sur mer, j'étais en état de faire l'estime de la route du navire, et j'envoyais au capitaine l'ouvrage de ma journée. Mon manque total d'instruction préalable dans la science de la navigation me devint même utile, en me forçant d'étudier

avec plus d'attention, et d'approfondir les principes sur lesquels je basais ma théorie, de sorte que je pouvais prouver par démonstration mathématique, ce que les autres ne pouvaient dire que par routine.

Le désir de surpasser mes anciens, et l'espoir de pouvoir montrer leur ignorance furent pour moi de nouveaux stimulans. Les livres qui, à ce que j'avais dit à mon père, avaient été jetés à la mer, furent tirés du fond de ma caisse, et lus avec avidité. J'en empruntai d'autres aux officiers, et je dois leur rendre la justice de dire qu'ils me les prêtèrent avec la plus grande bonté, et qu'ils me permirent même de travailler dans leur cabine.

Je pris aussi du goût pour la lecture. Je renouvelai connaissance avec les auteurs classiques, et Virgile, Horace et Ovide devinrent le délassement de mes études plus sérieuses.

Ainsi, tandis que la méchanceté des midshipmen les plus anciens croyait me nuire en me laissant dans l'ignorance, ils me rendaient le plus grand service possible en me forçant à travailler par moi-même. Je continuais à être assez mal avec quelques officiers, en guerre ouverte avec une partie des midshipmen, et le

favori déclaré des plus jeunes et de tout l'équipage.

J'avais une belle voix, et je jouais passablement de la flûte. Ce double talent me faisait inviter assez souvent à la table des officiers, où je buvais plus de vin et de grog qu'il n'aurait été à propos, et où j'entendais des conversations qu'il aurait mieux valu que je n'entendisse pas.

Nous reçûmes ordre d'aller croiser sur les côtes de France; et le contre-amiral du port, ayant de l'humeur contre notre capitaine, jura, de par le diable, que nous partirions, prêts ou non. Le signal du départ nous fut donné pendant que les sergens qui nous apportaient des provisions et de la poudre entouraient notre bâtiment. Ce signal fut répété plusieurs fois, et le capitaine craignant les conséquences d'un retard, si le contre-amiral en instruisait l'Amirauté par le télégraphe, fit jeter à la hâte sur le pont tout ce qui se trouvait sur les barques, et nous mîmes à la voile avec un bon vent du nord, dans un état de confusion que je n'ai jamais vu.

« Plus on se hâte, moins on avance, » est un proverbe dont la vérité se fait sentir en mer plus souvent que partout ailleurs. Il est certain

que, dans l'état de désordre où nous étions, si nous eussions rencontré un vaisseau ennemi, nous aurions été obligés de déshonorer notre pavillon en prenant la fuite, ou nous aurions été pris.

La nuit survint dès que nous eûmes doublé le cap des Aiguilles, et elle fut accompagnée d'un vent très-fort venant du nord-nord-ouest. Les officiers et les hommes d'équipage travaillèrent jusqu'à quatre heures du matin à mettre en place tout ce qui avait été jeté pêle-mêle sur le pont, ce qui fut heureusement terminé à l'instant où le vent se changea en ouragan.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, un pauvre soldat de marine, recrue prise à Portsmouth, eut le malheur de tomber dans la mer. Plusieurs braves marins sautèrent aussitôt dans un canot, et demandèrent qu'on le mît en mer pour aller à son secours. Mais l'ouragan durait encore, la mer roulait des montagnes, et le capitaine eut assez de sang-froid pour calculer qu'il valait mieux perdre un homme que de risquer d'en perdre sept autres. Il fut donc abandonné à son destin. A la vérité, on mit la frégate en panne, mais elle

allait à la dérive plus vite que le pauvre diable ne pouvait nager, quoiqu'il fût un des meilleurs nageurs que j'aie jamais vus.

Chacun avait le cœur brisé en voyant les efforts incroyables que faisait ce malheureux pour regagner le vaisseau, efforts qui ne servirent qu'à prolonger son agonie. Nous le vîmes presqu'à un mille du vent, tantôt sur la cime d'une vague, tantôt disparaissant dans l'abîme qui s'ouvrait entr'elles, et enfin il ne se remontra plus. Dans le temps de cet accident, je pensai que le capitaine avait été cruel en refusant de mettre un canot en mer pour le sauver ; mais l'expérience m'a convaincu ensuite qu'il n'avait fait que céder aux lois d'une dure nécessité, et que de deux maux il avait choisi le moindre.

Le sort de ce jeune soldat fut une leçon pour moi. J'étais devenu, par habitude, si actif et si agile, et j'étais si fier de le prouver en faisant ce qu'on pourrait appeler des tours de force de marine, que les plus anciens maîtres de timonnerie et la plupart des officiers prédisaient que je me briserais les os en tombant sur le pont, ou que je me noierais en tombant dans la mer, car je montais au haut des mâts et j'en descen-

dais aussi vite qu'un singe aurait pu le faire. Je m'amusais à courir le long des vergues des hunes jusqu'aux taquets ; à passer d'un mât à l'autre par les étais, ou à descendre sur le pont en un clin-d'œil par les drisses des hunes. Je ne craignais pas de me noyer, car je savais que j'étais excellent nageur. Mais quand j'eus vu périr ce pauvre homme qui nageait encore mieux que moi, je devins plus circonspect. Je reconnus qu'il y a des occasions où il ne suffit pas de savoir nager ; et quelque bonne volonté qu'eussent pour moi les hommes de l'équipage, il était évident qu'il pourrait être hors de leur pouvoir de venir à mon secours, quand même ils en auraient le plus grand désir.

Un événement qui arriva à peu près dans le même temps me causa beaucoup de satisfaction. Nous avions à bord un jeune homme fort aimable et fort tranquille, qui y était venu comme midshipman surnuméraire pour rejoindre son vaisseau, qui était dans la baie de Biscaye. Murphy, dont le caractère impérieux voulait toujours dominer, lui chercha querelle. Le jeune homme, malgré toute sa douceur, n'était pas d'humeur à souffrir une insulte, il

somma Murphy de lui en faire raison en boxant avec lui, et Murphy n'osa refuser. Comme le surnuméraire avait été invité à dîner avec le capitaine, il proposa de fixer l'heure du combat dans la soirée, ne voulant pas, dit-il, paraître à la table du capitaine avec un œil poché. Murphy répondit par une nouvelle insulte en lui disant qu'il avait besoin de puiser son courage dans le vin, et que si le capitaine ne lui en donnait pas assez, il ne se battrait pas plus le soir que le matin.

Le jeune homme ne répondit rien à cette insulte. Il alla dîner chez le capitaine, et appelant ensuite Murphy dans la grande chambre, il lui donna la meilleure leçon qu'il eût encore reçue. Il connaissait si bien l'art de boxer, et faisait un si bon usage de ses poings, que Murphy ne put le toucher une seule fois, et que l'étranger au contraire ne frappait pas un coup qui ne portât. Au bout d'un quart d'heure, Murphy, hors d'haleine et le visage meurtri et couvert de sang, se déclara vaincu et se retira au milieu des huées de presque tous les midshipmen, ma voix retentissant par-dessus toutes les autres.

Après une preuve si évidente des avantages

de cette science, je résolus de m'y perfectionner, et avec le jeune surnuméraire pour maître, je fis des progrès très-rapides. J'eus deux ou trois occasions d'en donner des preuves, ce qui me procura une tranquillité qu'on trouvait alors qu'il était dangereux de troubler. La balance du pouvoir s'établit ainsi, et Murphy lui-même devint plus civil, ou du moins cessa de m'insulter.

Parmi les devoirs que j'avais à remplir, il en était un auquel je ne pouvais m'habituer : c'était d'être de quart pendant la nuit. J'aimais à dormir; c'était un besoin pour moi, et après dix heures du soir, je ne pouvais tenir mes yeux ouverts. Ni les seaux d'eau qu'on me jetait sur le corps, ni les remontrances, ni les punitions de l'officier de quart ne pouvaient me tenir éveillé quand j'avais fait la moitié de mon quart. J'étais complétement dévoué au culte de Morphée, et je me soumettais pour l'amour de lui à toutes les persécutions possibles. Le premier lieutenant me mit de son quart, et il employa tour-à-tour la douceur et la sévérité pour rompre cette mauvaise habitude. Je trouvais toujours le moyen d'échapper à ses regards; j'allais me cacher et dormir dans

quelque coin, et le lendemain matin j'étais sûr d'être envoyé au haut du grand mât pour faire pénitence de mes œuvres de ténèbres, pendant quelques heures du jour. Mais j'avais soin d'y porter des livres, et au total mon temps était peut-être mieux employé que si je fusse resté sur le pont ou dans la cabine.

M. Handstone prenait beaucoup d'intérêt aux jeunes officiers qui étaient sous ses ordres, et il voyait avec plaisir les efforts que je faisais pour m'instruire. Il me faisait souvent des remontrances sur ma conduite nocturne, et ma réponse invariable était que je sentais comme lui que j'avais tort de dormir quand mon devoir était d'être éveillé, mais que je ne pouvais m'en empêcher, que je méritais les punitions qu'il m'infligeait, et que je m'abandonnais à sa merci. Souvent il m'appelait pendant son quart sur le gaillard d'arrière, et appuyé sur la balustrade du côté opposé au vent, il conversait avec moi sur les sujets qu'il croyait pouvoir m'intéresser ou m'amuser, afin de m'empêcher de dormir. Voyant que je connaissais passablement l'histoire, il me demandait mon opinion sur différents points, me donnait la sienne, et toujours avec beaucoup de bon sens et de juge-

ment. Mais mes paupières ne s'en appesantissaient pas moins, et au milieu d'une longue dissertation, je tombais endormi au bas de la balustrade.

Quand cela m'arrivait je n'en étais que plus sévèrement puni le lendemain, car c'était non-seulement négliger mon devoir, mais avoir l'air de mépriser mon officier supérieur et les instructions qu'il voulait bien me donner.

Enfin je m'attirai un soir complétement sa disgrâce, quoiqu'il y eût bien des choses à dire en ma faveur. Il m'avait envoyé à sept heures du matin au haut du mât de misaine, pour me punir de m'être endormi la nuit précédente pendant mon quart, et il m'avait laissé toute la journée, probablement par oubli. Quand il quitta le pont pour aller dîner je descendis dans la hune, je m'y fis un lit dans une des bonnettes de perroquet, et priant l'homme qui était en vigie de m'avertir un peu avant le moment où il était probable que le premier lieutenant reviendrait sur le pont, je me préparai tranquillement à faire un sacrifice à ma divinité favorite, Morphée. Mais comme l'homme en vigie ne m'appela pas assez tôt, je fus surpris endormi à la nuit tombante, car

M. Handstone en remontant sur le pont me fit l'honneur de songer à moi, et levant les yeux sur le haut du mât, il me dit d'en descendre.

Comme les diables de Milton, qui « furent trouvés endormis par celui qu'ils craignaient », je tressaillis et je me hâtai de regagner mon poste élevé, espérant que l'obscurité l'empêcherait de voir mon ascension. Mais M. Handstone avait des yeux de lynx, et il n'avait pas assez de présence d'esprit pour ne pas voir ce qu'il n'aurait pas dû voir. Il appela les trois hommes qui étaient dans la hune, et leur demanda où j'étais. Ils lui répondirent : Au haut du mât, monsieur.

— Quoi ! s'écria M. Handstone en jurant, ne viens-je pas de l'y voir monter à l'instant ?

— Non, monsieur, répondirent-ils, il est endormi au haut du mât.

— Descendez tous trois, menteurs que vous êtes, s'écria le premier lieutenant avec colère, et je vous apprendrai à dire la vérité.

J'étais alors tranquillement au haut du mât. M. Handstone m'ordonna aussi d'en descendre. Nous nous plaçâmes tous quatre devant lui sur le gaillard d'arrière, et il nous interrogea ainsi qu'il suit :

— Maintenant, monsieur, demanda-t-il au gabier de misaine, me direz-vous où était M. Mildmay, quand je suis monté sur le pont.

Je voyais avec peine que ces trois hommes, pour m'éviter une punition, s'étaient exposés à s'en faire infliger une plus sévère, et j'allais déclarer la vérité et prendre tout le blâme sur moi, quand, à ma grande surprise, le gabier répondit : Au haut du mât, monsieur, sur mon honneur.

— Votre honneur! répéta M. Handstone avec mépris. Il fit la même question aux deux autres, et en reçut la même réponse. Enfin, se tournant vers moi, il me dit : A présent, monsieur, je vous demande, sur votre honneur, comme officier, où vous étiez quand je vous ai appelé pour la première fois?

— Au haut du mât, monsieur.

— Soit! dit-il, vous êtes officier, je dois donc vous regarder comme un homme d'honneur, et par conséquent je suis obligé de vous croire de préférence à mes yeux. Et me tournant le dos, il se retira avec un air de fureur que je ne lui avais jamais vu.

Je vis clairement qu'il ne me croyait pas, et que j'avais perdu sa bonne opinion. Cepen-

dant, à considérer justement les choses, pouvais-je agir autrement ? J'avais été laissé trop long-temps au haut du mât, et depuis près de vingt-quatre heures, je n'avais pu prendre aucune nourriture : ces trois pauvres diables, pour m'éviter une punition nouvelle, s'étaient exposés à être battus de verges, en faisant un mensonge palpable pour l'amour de moi. J'en conclus donc que, comme officier et comme homme d'honneur, j'étais tenu de mentir à mon tour pour leur épargner un châtiment cruel.

Je sens que c'est un cas de nature à être soumis aux casuistes; mais je dois dire que si la vérité, en cette occasion, n'avait dû nuire qu'à moi seul, je n'aurais pas hésité à la dire, quoique je ne prétende pas avoir la constance d'un martyr. C'était le premier lieutenant qui était à blâmer, d'abord pour m'avoir puni avec trop de sévérité, et ensuite pour avoir fait une enquête trop rigide sur un sujet qui n'en valait pas la peine. Cependant ma conscience me faisait des reproches, et quand je vis que la fureur de M. Handstone s'était assez calmée pour que je pusse être certain qu'il ne songerait plus à punir ces trois hommes, je saisis la première

occasion que je trouvai pour lui expliquer les motifs de ma conduite. Il écouta mes excuses avec beaucoup de froideur; mais il ne me rendit jamais ses bonnes grâces.

Cependant notre capitaine ne faisait pas sa croisière pour la forme, et il fit plusieurs prises sur les côtes de France. Dans une expédition sur nos canots, je parvins à m'écarter des autres, je fis une descente près d'une batterie, je la surpris, je la détruisis, et j'enclouai les canons. Mes hommes pillèrent ensuite les huttes de quelques pêcheurs, et y prirent beaucoup d'objets qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Quelle était notre excuse pour infliger ainsi à des malheureux sans défense les horreurs de la guerre? Je n'avais pas reçu ordre de faire cette descente; aussi fus-je puni, et j'ai souvent réfléchi depuis que je l'avais bien mérité.

CHAPITRE V.

Peu de temps après cet événement, nous donnions la chasse à un bâtiment français, dans la baie d'Arcasson. Il se réfugia, suivant l'usage, sous la protection d'une batterie, et notre ca-

pitaine, suivant notre coutume, résolut de le prendre avec ses embarcations.

On fit, pendant la soirée, tous les préparatifs pour l'attaque, qui devait avoir lieu le lendemain matin. Le premier lieutenant fut chargé du commandement de l'expédition, et il alla se coucher plein de gaîté, songeant à l'honneur et au profit qu'il retirerait le jour suivant, en faisant une prise. M. Handstone était plein de bravoure, et ne perdait jamais son sang-froid dans l'action la plus chaude; aussi quand il commandait une expédition, chacun le suivait avec confiance, et se croyait sûr de la victoire. Je ne saurais dire si des songes fâcheux avaient troublé son repos, ou si quelques réflexions sur la nature difficile et dangereuse du service dont il était chargé l'avaient alarmé, mais il est certain que nous remarquâmes tous, le lendemain matin, qu'un changement total s'était opéré en lui. Son ardeur était complétement refroidie; il se promenait à pas lents sur le gaillard d'arrière, d'un air pensif et soucieux; il ne parlait à personne; il était distrait et ne faisait aucune attention à ce qui se passait sur le vaisseau.

Chaque embarcation avait reçu son équipage, les officiers étaient à leur poste; les ra-

meurs étaient sur leurs bancs, l'impatience brillait dans tous les yeux, et l'on n'attendait plus que M. Handstone, qui continuait à se promener sur le gaillard d'arrière, absorbé dans ses réflexions. Il sortit de cet état d'abstraction en entendant la voix du capitaine, qui lui demanda, d'un ton plus élevé que de coutume, s'il avait dessein de prendre le commandement de l'expédition. — Très-certainement, monsieur, répondit-il, et il se rendit sur son canot d'un pas ferme et assuré.

Je l'y suivis, et je m'assis à côté de lui. Il me regarda d'un air d'indifférence. Si son esprit eût été dans sa situation ordinaire, il m'aurait envoyé sur une autre embarcation. Nous eûmes à ramer assez long-temps avant d'arriver au bâtiment que nous devions attaquer. Nous le trouvâmes amarré à peu de distance du rivage, prêt à nous recevoir, et une bordée chargée à mitraille fut le premier salut que nous obtînmes, même avant d'être à portée. Elle produisit sur nos hommes le même effet qu'un coup d'éperon sur un noble coursier. M. Handstone recouvra en un instant toute son ardeur; il encouragea les rameurs, tira son sabre, et se prépara à monter à l'abordage.

Notre canot avait quelque avance sur les autres, et quand nous arrivâmes près du bâtiment ennemi, une seconde bordée nous tua ou blessa onze hommes sur vingt-quatre. Sans y faire attention, le premier lieutenant s'élança pour monter à bord du navire attaqué, au milieu d'un feu de mousqueterie. Je le suivis, mais à l'instant où il allait atteindre le pont, et avant que j'eusse eu le temps de tirer mon coutelas pour le défendre, il tomba à la renverse, m'entraîna dans sa chute et expira sur-le-champ. On reconnut ensuite que treize balles lui avaient percé la poitrine et l'estomac.

Renversé sous son cadavre, je fus foulé aux pieds par mes braves compagnons, qui brûlaient de nous venger ou de s'assurer leurs parts de prise. Ils me supposaient mort, et mon corps leur servit de marche-pied pour monter sur le passe-avant du bâtiment attaqué. Environ huit minutes décidèrent l'affaire, et le navire fut bientôt après conduit hors de portée de la batterie. Mais j'avais alors entièrement perdu connaissance.

Les premiers momens de répit après le carnage, furent employés à séparer les morts des blessés. On me plaça au nombre des premiers,

car j'étais privé de sentiment, et tout couvert du sang du premier lieutenant. Une brise fraîche me rappela à la vie, mais en me laissant dans un tel état de stupeur que je n'avais ni la force ni la volonté de faire le moindre mouvement; j'entendis pourtant les acclamations de joie qui partirent de la frégate quand la prise fut placée à bord. Une embarcation amena sur-le-champ le chirurgien et ses deux aides pour inspecter les morts et donner des secours aux blessés. Murphy, qui n'avait pas été de l'expédition, les accompagnait, et me voyant rangé parmi les morts, il me poussa du pied, en disant gaîment : — Voilà un jeune coq qui ne chantera plus. C'est dommage qu'il ait ainsi échappé à la potence.

Le son de cette voix détestée m'aurait, je crois, fait sortir du tombeau, et je recouvrai assez de force pour m'écrier d'une voix faible : — Vous en avez menti! mots qui, malgré la scène lugubre qui nous entourait, firent partir des éclats de rire à ses dépens. On me transporta sur la frégate, on me mit au lit, on me saigna, et je fus bientôt en état de raconter les détails de mon aventure; mais je ne fus hors de danger que huit jours après.

Tout l'équipage regretta vivement et avec raison la perte du premier lieutenant, mais je dois avouer que je me résignai en bon chrétien et assez facilement à la volonté du ciel. Je voyais qu'il ne m'aurait jamais été permis de regagner son estime, et je ne me trouvai pas fort à plaindre de cette séparation. Il fut prouvé qu'il avait eu le pressentiment de sa mort, car il l'avait dit au second lieutenant. J'avais entendu citer plusieurs exemples semblables, mais je n'en avais jamais eu sous les yeux.

Notre prise se nommait l'*Aimable Julie* et sa cargaison consistait en café, en coton et en indigo. Comme c'était alors l'époque à laquelle nos instructions nous prescrivaient de retourner en Angleterre, nous mîmes à la voile avec notre prise pour Spithead, où notre capitaine reçut le meilleur accueil de l'amiral.

La liste des morts et des blessés, et celle de tout ce qui nous manquait furent envoyées à l'Amirauté, qui nous fit fournir sans délai tout ce qui nous était nécessaire, et qui nous donna ordre de nous équiper pour un voyage de plus long cours. Personne à bord ne savait quelle serait notre destination ; le capitaine lui-même n'était pas supposé en être instruit; cependant

toutes les filles de la ville nous disaient que nous irions dans la Méditerranée, et elles ne se trompaient pas.

Comme nous n'avions que quelques jours à rester dans le port, je ne pus aller voir ma famille, mais j'écrivis à mon père, qui m'envoya tout ce que je lui demandais, c'est-à-dire de l'argent. Je n'eus que le temps de lui en accuser réception à l'instant où nous mettions à la voile. Nous arrivâmes sans accident à Gibraltar, où nous trouvâmes ordre général pour tout vaisseau qui arriverait d'Angleterre, d'aller joindre l'amiral à Malte. Quelques heures nous suffirent pour compléter notre provision d'eau et de vivres, et nous partîmes : mais nous n'étions pas si pressés d'arriver à Malte que de quitter Gibraltar, car nous espérions, en longeant la côte d'Espagne, faire quelque prise qui nous vaudrait à la Valette un aussi bon accueil que celui que nous avions reçu à Porstmouth.

Le surlendemain de notre départ, nous vîmes le cap de Gaète. Dès qu'il fit grand jour, nous aperçûmes quatre felouques au lit du vent, et à peu de distance de la côte. Le vent était faible, et nous déployâmes toutes nos voiles pour leur donner la chasse; mais, en

plusieurs heures, nous ne gagnâmes que peu de terrain sur elles, et alors un calme survint. Le capitaine fit mettre les canots en mer, et ils partirent en s'écartant un peu les uns des autres pour avoir plus de chance de les rencontrer. J'étais sur celui que le master (1) commandait, et comme nous avions d'excellens rameurs, nous arrivâmes bientôt près d'une des felouques. Nous fîmes un feu de mousqueterie contre elle, mais, comme elle avait une assez bonne brise, elle ne voulut pas amener. Nous continuâmes à tirer, et un vieillard qui tenait le gouvernail, fut blessé au bras droit. Il ne fit un mouvement que pour prendre le gouvernail de la main gauche. Nous fîmes encore feu sur ce brave homme, quoiqu'il me semblât que c'était commettre un meurtre, puisqu'il ne faisait aucune résistance, et qu'il ne cherchait qu'à nous échapper.

(1) Jusqu'à présent nous avions cru devoir traduire *master* par *maître d'équipage*. Un officier de marine nous a fait observer que, dans la marine anglaise, le *master* est officier, tandis que chez nous le maître d'équipage n'est que sous-officier, et remplit des fonctions différentes. Dans l'impossibilité de trouver un autre équivalent, nous avons conservé le mot anglais. D'autres expressions de marine ont été modifiées d'après les remarques de notre obligeant correspondant.

(*Note du Traducteur.*)

Enfin nous arrivâmes sur sa poupe, et nous y jetâmes le grappin. Les Espagnols le décrochèrent aussitôt, et comme nous avions quitté nos rames, nous restâmes en arrière. Nous les reprîmes sur-le-champ, et la brise ayant cessé, nous fûmes bientôt bord à bord. Nous montâmes de suite à l'abordage, et nous prîmes possession du bâtiment sans aucune opposition. L'intrépide vieillard était encore au gouvernail, tout couvert de sang. Nous lui offrîmes des secours, et nous lui demandâmes pourquoi il ne s'était pas rendu plus tôt. Il nous répondit qu'il était un ancien Castillan. Je ne sais s'il voulait dire qu'il se serait déshonoré en se rendant plus tôt, ou qu'il avait espéré jusqu'au dernier moment que son expérience lui fournirait les moyens de nous échapper. Il est certain que personne n'aurait pu mieux se conduire; et j'aurais donné tout ce que je possédais pour pouvoir guérir les blessures de cet homme intrépide, qui ne laissa pas échapper une seule plainte, et qui se soumit à son destin avec une patience et une fermeté dignes de Socrate. Il avait quatre balles dans le corps, et il ne survécut que quelques heures à la prise de la felouque.

Nous apprîmes que ce bâtiment et les trois autres, dont un fut pris par une autre de nos embarcations, venaient de Lima. Ils n'avaient qu'un seul mât, étaient du port d'environ trente tonneaux, et chacun d'eux avait un équipage de douze hommes. Leur cargaison consistait en cuivre, en cuirs, en cire et en cochenille. Ils étaient frétés pour Valence, et ils n'en étaient qu'à une journée quand nous les avions rencontrés. Telle est la fortune de la guerre. Ce brave homme, après une absence de cinq mois, aurait embrassé sa famille le lendemain, et lui aurait rapporté les fruits d'une honnête industrie, si ses espérances n'eussent été détruites par un acte légal de meurtre et de pillage. Nos parts de prises entrèrent dans nos poches, accompagnées des larmes et peut-être des malédictions de la veuve et de l'orphelin.

D'après quelques informations que le capitaine obtint à bord de nos deux prises, il se détermina à tourner le cap de la frégate vers les îles Baléares. Nous passâmes devant Iviça, et nous cinglâmes vers la baie de Palma dans l'île de Majorque. A notre grand désappointement, nous n'y trouvâmes pas une seule voile, et nous fîmes le tour de l'île.

Il nous arriva là un événement si singulier qu'il est à peine croyable; mais beaucoup d'autres témoins peuvent l'attester aussi bien que moi. La mer était calme, le ciel superbe, et nous étions à plus d'un mille et un quart du rivage, quand le capitaine, désirant s'assurer de la portée des longs canons de dix-huit qui étaient sur le premier pont, ordonna au maître canonnier d'en tirer un coup à boulet. Celui-ci lui demanda quel objet il pointerait. Un homme se promenait sur les sables, et comme il ne paraissait à nos yeux que comme un point, il ne semblait pas y avoir la moindre chance que le boulet pût l'atteindre. Le capitaine dit au canonnier de le pointer, celui-ci obéit et l'homme tomba. Un troupeau de bœufs sortit en ce moment du bois, et l'on envoya les canots à terre pour en tuer quelques-uns et procurer ainsi des provisions fraîches à l'équipage.

Quand nous débarquâmes, nous vîmes que ce malheureux homme avait été coupé en deux par le boulet. Il appartenait certainement à une des classes supérieures de la société, car il était très-bien vêtu, portait des bas de soie, et il lisait les Métamorphoses d'Ovide, qu'il tenait encore en main, et que je pris.

On a souvent entendu parler du pouvoir miraculeux attribué à un coup tiré au hasard; mais jamais nous n'aurions pu nous douter que ce boulet infernal dût aller si loin, et produire tant de mal. Nous enterrâmes dans le sable les restes de cet infortuné, et ayant réussi à abattre trois bœufs, nous les écorchâmes, nous les coupâmes par quartiers; et en ayant chargé nos canots, nous retournâmes à bord.

Indépendamment des Métamorphoses d'Ovide, j'avais pris au défunt une miniature qu'il portait au cou, représentant une très-belle femme, et une épingle d'or qu'il avait à sa chemise. Quand je rendis compte au capitaine de tout ce qui s'était passé, je lui présentai ces trois objets. Il me les rendit sur-le-champ, et m'engagea à les conserver pour les remettre aux parens de la victime, si le hasard me les faisait jamais rencontrer; il paraissait si désolé de cet accident, que jamais je ne lui en reparlai.

Deux jours après nous aperçûmes un bâtiment qui nous parut suspect, et comme c'était par un temps calme, les canots furent mis en mer pour lui donner la chasse. Quand nous en approchâmes, nous vîmes que c'était un chébec sous pavillon français, mais il amena ce pavil-

lon quand il nous vit et n'en arbora point d'autre. Lorsque nous fûmes à portée d'être hélés, on nous dit de nous retirer, ou qu'on ferait feu sur nous. Cette menace ne pouvait effrayer des officiers anglais, et surtout des mangeurs de feu tels que nous. Nous continuâmes à avancer, et il en résulta un combat acharné, le nombre étant à peu près égal de part et d'autre. Nous parvînmes pourtant à monter à l'abordage, et en quelques minutes nous fûmes en possession du navire; la perte avait été de seize hommes de notre côté, et de vingt-six de celui de nos antagonistes, tant tués que blessés.

Mais quel fut notre désappointement, quel fut notre chagrin, quand nous découvrîmes que, tout en répandant notre sang, nous avions versé celui de nos amis! Ce navire était un corsaire maltais; il nous avait crus français, à la manière dont les rames étaient disposées à bord de nos canots, et nous avions commis la même méprise, parce que nous lui avions vu un pavillon français, et que c'était en français qu'il nous avait hélés. Ce corsaire avait un équipage composé de toutes les nations, et surtout de Grecs, et quoiqu'il eût une commission du gouverneur de Malte, il est probable qu'il ne faisait

pas une attention scrupuleuse au pavillon des bâtimens qu'il attaquait, pourvu qu'il se crût le plus fort.

Après cette malheureuse méprise, nous nous rendîmes à Malte; notre capitaine s'attendait à recevoir une réprimande sévère, pour avoir envoyé ses canots attaquer un bâtiment, avant d'avoir bien reconnu quelle en était la force et à quelle nation il appartenait. Heureusement pour lui, l'amiral était absent, et quand nous le vîmes ensuite, nous avions fait un nombre de prises suffisant pour couvrir à ses yeux une multitude de péchés. Il ne fut donc jamais question de cette affaire.

Tandis que nous étions à l'ancre dans le port de Malte, mon ami Murphy tomba un soir à la mer, justement à l'instant où l'on venait de hisser à bord toutes les embarcations. Il ne savait pas nager, et il se serait infailliblement noyé, si je ne me fusse sur-le-champ jeté par-dessus le bord pour le secourir, et je le maintins sur la surface de l'eau, jusqu'à ce qu'on eût le temps de mettre un canot en mer pour venir à notre secours. Cela me fit plus d'honneur dans l'esprit des officiers et de tout l'équipage, que je ne le méritais. On dit que sauver un camarade

en de pareilles circonstances était déjà un acte méritoire, mais que risquer ma vie pour sauver celle de l'homme qui avait été constamment mon ennemi le plus acharné depuis l'instant où j'étais arrivé à bord, c'était le comble de la générosité et de la grandeur d'ame. — Ils se trompaient. — Ils ne me connaissaient pas. — C'était mon orgueil, c'était le désir d'écraser mon ennemi sous le poids de la reconnaissance, qui m'avait déterminé à le secourir.

Murphy ne chercha pas à diminuer le mérite du service que je lui avais rendu; car il convint qu'il éprouvait toutes les terreurs de la mort, à l'instant où je l'avais secouru : mais il l'oublia bientôt, et au bout de quelques jours il se déshonora par son ingratitude. Sans la moindre provocation, il me jeta un jour à la figure un bassin d'eau sale, tandis que je traversais la grande chambre, et il en résulta un combat entre nous.

Mais je n'étais plus un novice dans l'art de boxer, j'avais profité des leçons que m'avait données le midshipman surnuméraire dont il a déjà été question, et je les mis en pratique avec succès. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il ne s'était jamais battu avec autant d'ardeur et

de courage. Il fut renversé trente-trois fois, et se releva toujours pour recommencer le combat. A la trente-quatrième, ses forces étaient épuisées, et il resta étendu sur le plancher, les deux yeux fermés, et le visage si enflé et tellement couvert du sang qui lui sortait du nez et de la bouche, que ses meilleurs amis, s'il en avait eu, auraient eu peine à le reconnaître; tandis que j'avais si bien paré les coups qu'il m'avait portés, que mon visage en conservait tout au plus quelques légères marques.

Murphy avait eu pour second le plus ancien des midshipmen, qui avait servi trop longtemps en cette qualité, pour qu'il pût lui rester aucune chance de promotion, et l'aide du chirurgien qui m'avait tâté le pouls, quand j'avais subi la torture à laquelle le jugement inique de mes compagnons m'avait condamné. Ils avaient toujours été les plus fermes appuis de la tyrannie de Murphy, et ils furent outrés de dépit et de fureur, lorsqu'ils entendirent mes jeunes amis pousser des cris de triomphe quand j'eus remporté la victoire; et le jeune Esculape, qui dînait à notre table, fut assez fou pour me dire que, quoique j'eusse battu Murphy, je ne devais pas croire que je serais

désormais le maître dans notre cabine. J'étais bien décidé à profiter de ma victoire, et me précipitant sur lui, je le saisis par la cravate, fis retentir deux ou trois fois son crâne vide contre les planches des flancs du navire, et lui demandai ensuite s'il voulait que je lui donnasse sur-le-champ une leçon semblable à celle que Murphy venait de recevoir. Il n'en avait aucune envie, et à compter de ce moment, il me montra toujours le plus grand respect, et une déférence complète.

Le vieux midshipman, pendant tout ce temp, avait gardé la neutralité, quoique l'aide du chirurgien eût imploré son secours; mais il semblait consterné de la défaite de ses alliés. C'était lui qui remplissait les fonctions de pourvoyeur de la table des midshipmen, et comme il s'en était toujours acquitté au grand détriment des plus jeunes, je résolus de ne pas les lui laisser exercer plus long-temps. Ayant fini mon quart à minuit, je le vis monter dans son hamac, dans un état d'ivresse complète, et lui ayant laissé le temps de s'endormir, je pris une pierre infernale, et l'ayant mouillée, je lui traçai sur le visage des lignes qui auraient pu le faire passer pour un guerrier de la Nouvelle-Zélande.

J'avais informé mes jeunes amis du tour que je lui avais joué, et le lendemain matin nous nous étions mis aux aguets, pour jouir de sa surprise et de sa consternation quand il s'en apercevrait. Dès qu'il fut levé, il prit dans sa caisse un petit miroir étoilé, le suspendit à un clou, et s'en approcha, sa brosse à barbe à la main, pour se raser. Jamais je n'oublierai le mouvement d'horreur avec lequel il recula en voyant sa figure. Il mouilla une serviette, mais il eut beau s'en frotter, il ne put faire disparaître les lignes infernales, et nous ajoutâmes à sa détresse en dansant autour de lui, et en poussant de grands éclats de rire.

Ce fut ainsi qu'en vingt-quatre heures je subjuguai les alliés qui m'avaient si long-temps opprimé. Une révolution complète s'ensuivit. Je destituai le vieux midshipman de sa place de pourvoyeur, je me chargeai d'en remplir les fonctions, et je le fis avec la plus grande impartialité. Je fis payer aux anciens midshipmen leur part entière des dépenses de la table, ce qu'ils n'avaient jamais fait jusqu'alors, et j'eus soin qu'ils n'eussent que leur part des morceaux les plus délicats, qu'ils étaient habitués à se réserver exclusivement. En un mot, je puis me flatter que, du moins à cet égard,

je fis renaître l'âge d'or dans la cabine des midshipmen. Je n'eus plus de combats à livrer, car personne n'espérait la victoire ; et jamais je ne me servis de ma force, que pour protéger les faibles. Je prouvai ainsi que je n'étais pas querelleur, et que je n'avais lutté que pour obtenir justice. Je donnai au capitaine et aux officiers l'explication de ma conduite; ils en furent satisfaits, et il en résulta que j'obtins d'eux de la considération, et des marques d'une confiance que l'on accorde rarement à un aussi jeune homme.

Nous repartîmes de Malte dans l'attente de trouver notre commandant en chef à la hauteur de Toulon. Mais il est rare que le capitaine d'une frégate soit très-pressé de rejoindre son amiral, à moins qu'il ne soit chargé de dépêches importantes. Comme le nôtre n'était pas dans ce cas, nous cédâmes sans résistance à un vent d'est, qui nous fit descendre la Méditerranée, et nous eûmes à revenir sur nos pas le long des côtes d'Espagne et de France. Ce vent d'est, qui nous était en apparence contraire, nous fut pourtant très-favorable, car nous fîmes plusieurs prises en revenant, et notre capitaine, qui était l'homme le plus con-

sommé en ruses de guerre que j'aie jamais connu, put les envoyer à Gibraltar, au lieu que si nous les avions faites dans les parages de Toulon, il aurait fallu les envoyer à Malte, et en partager le profit avec la flotte, ce qui aurait réduit nos parts de prises à peu de chose.

Après avoir ainsi envoyé plusieurs prises à Gibraltar, nous eûmes la bonne fortune de prendre encore un grand bâtiment, et un brick ayant une cargaison de vin et de tabac. Je fus chargé du commandement de ce dernier, mais jamais premier ministre n'eut à remplir des fonctions importantes avec de si faibles appuis. L'équipage de la frégate avait été tellement réduit par le nombre d'hommes qu'il avait fallu placer à bord de nos prises, et par la malheureuse affaire avec le corsaire maltais, qu'on ne me donna que trois hommes pour le conduire. Mais c'était la première fois que j'allais avoir le commandement d'un bâtiment, et j'en étais si enchanté, que je crois réellement que si l'on m'avait donné pour tout équipage un chat et un chien, je m'en serais contenté.

Un canot de la frégate nous conduisit à bord du brick. Nous avions une bonne brise venant de l'est, et prenant le gouvernail, je me diri-

geai vers Gibraltar. Le vent ne tarda pas à fraîchir; il devint nécessaire de carguer nos voiles de perroquet, ce que nous ne pûmes faire que successivement, faute de bras. Le vent augmentant encore, nous essayâmes de prendre un ris ou deux aux voiles de hune, mais cela nous fut impossible, et tout ce que nous pûmes faire fut de prendre un ris à l'espagnole, c'est-à-dire, d'amener les vergues.

Malheureusement pour moi la cargaison de vin et de tabac de ma prise avait été arrimée par un armateur espagnol. Un Anglais, connaissant le faible de ses compatriotes, aurait placé le vin en-dessous et le tabac en-dessus. L'Espagnol avait fait tout le contraire; et mes trois hommes d'équipage, ayant ainsi toute facilité pour arriver au vin, étaient presque toujours plus ou moins ivres, et hors d'état de faire leur service.

Tout alla pourtant assez bien jusqu'à environ deux heures du matin. Mais alors l'homme qui était au gouvernail, ne pouvant éveiller ses camarades à qui il demandait de lui apporter du vin, pensa que le brick pourrait bien se gouverner lui-même, pendant qu'il irait boire au tonneau. Mais à l'instant même, le navire se

coiffa, c'est-à-dire prêta le flanc au vent et à la mer, et le grand mât fut brisé. Heureusement celui de misaine résista. L'homme qui venait de quitter le gouvernail n'eut pas le temps de s'enivrer, et les deux autres se réveillèrent à ce bruit, saisis d'une frayeur qui les dégrisa.

Nous jetâmes le mât rompu à la mer, nous remîmes le navire sous le vent, et nous continuâmes notre course. Mais le marin anglais, le plus audacieux des hommes, est aussi celui qui profite le moins d'une leçon et qui songe le moins aux conséquences. La perte du grand mât, au lieu de faire sentir à mes trois hommes les suites funestes que pouvait avoir leur penchant pour le vin, leur inspira des idées toutes différentes. S'ils pouvaient s'enivrer quand ils avaient deux mâts, il y avait encore moins d'inconvéniens à le faire quand ils n'en avaient plus qu'un, et que par conséquent le nombre de leurs voiles était réduit de moitié. Il n'y avait aucun argument à opposer à cette règle de trois, et ils continuèrent de boire et à s'enivrer, tant que dura le voyage.

Le bonheur nous suit quelquefois quand nous ne le méritons pas. Je savais qu'il n'était pas probable que nous pussions passer le détroit

de Gibraltar sans nous en apercevoir; et dans le fait, le troisième jour après le départ de la frégate, nous aperçûmes le rocher de bonne heure dans la matinée ; et à deux heures après-midi, nous doublâmes la pointe de l'Europe. J'avais ordonné à mes hommes d'étalinguer le câble, et comme l'auraient pensé beaucoup de jeunes officiers à ma place, je m'imaginais qu'ils l'avaient fait parce que je leur en avais donné l'ordre, et je ne songeai pas à m'assurer s'il avait été exécuté. Il est vrai que j'avais alors autant d'ouvrage que j'en pouvais faire. Je restai au gouvernail depuis minuit jusqu'à six heures du matin. Je le confiai ensuite à un de mes hommes, et je dormis profondément jusqu'à dix heures; enfin j'eus à faire les plus grands efforts pour entrer dans la baie, et ne pas me laisser pousser par le vent à travers le détroit. Il n'est donc pas surprenant que je n'aie songé à vérifier si le câble était étalingué que lorsque j'eus besoin de lever l'ancre.

Tandis que je passais sous la poupe d'un des bâtimens de guerre qui étaient dans la baie, l'officier qui était à bord me héla, et me dit que je ferais bien de raccourcir mes voiles. Je le pensais aussi, mais mes hommes étaient trop

ivres pour faire cette manœuvre. Nécessité n'a pas de loi. Je vis que je ne pouvais éviter un choc avec l'un ou l'autre des navires qui étaient dans la baie, et voyant un grand bâtiment de transport qui paraissait plus en état que les autres de le supporter, je lui donnai la préférence. Le choc fut terrible, et au milieu de la bordée de juremens et d'imprécations que lâchèrent le maître et l'équipage, mon mât de misaine, rencontrant la vergue de misaine de ce bâtiment, tomba sur-le-champ, ce qui m'évita la peine de raccourcir mes voiles, puisqu'il ne m'en restait plus une seule. Je fus bientôt séparé du bâtiment de transport, et je donnai ordre qu'on jetât l'ancre. L'ordre fut exécuté, mais du diable si un câble y était étalingué. Je laissai dériver ma prise sur une frégate, dont le capitaine, voyant mon embarras, eut la bonté de m'envoyer quelques hommes pour m'aider. A cinq heures du soir j'étais amarré et en toute sûreté dans la baie de Gibraltar, et me promenais sur mon gaillard d'arrière aussi fier que dut l'être Colomb, quand il découvrit les îles de l'Amérique.

Ma frégate arriva le lendemain matin. Le capitaine m'envoya chercher, et je lui rendis

compte de mon voyage et de mes désastres. Bien loin de me reprocher d'avoir perdu mes mâts, il me dit que, tout bien considéré, il était surpris que j'eusse pu sauver le bâtiment. Nous étions depuis quinze jours à Gibraltar, quand nous apprîmes que les Français venaient d'entrer en Espagne, et bientôt des ordres arrivèrent d'Angleterre pour suspendre toutes hostilités contre les Espagnols. Cette mesure nous contraria, car elle diminuait nos chances de parts de prises, tout en augmentant nos travaux; mais en même temps elle stimula notre activité d'une manière étonnante, et nous ouvrit une scène beaucoup plus intéressante que si la guerre contre l'Espagne eût continué.

Nous reçûmes ordre d'aller joindre l'amiral devant Toulon; mais nous fûmes chargés d'entrer en passant dans le port de Carthagène, et de faire un rapport sur la force de l'escadre espagnole qui s'y trouvait. Le gouverneur de la ville et les officiers de la flotte nous reçurent avec la plus grande politesse, mais la plupart des vaisseaux étaient dégréés, et ils n'avaient pas les moyens de les équiper.

CHAPITRE VI.

Désirant naturellement voir un pays dont nous avions été exclus pendant tant d'années, nous demandâmes tous la permission d'aller à terre et nous l'obtînmes. Les matelots furent

traités avec la même indulgence, et il leur fut permis d'aller à terre par détachement de vingt à trente à la fois. On nous suivait, on nous regardait, puis on nous évitait comme étant des *hereticos*. Les auberges, comme celles de toutes les villes d'Espagne, ne se sont pas améliorées depuis le temps de l'immortel Santillane. Elles étaient toutes plus ou moins remplies de la plus basse canaille, et d'une troupe de bravos qui n'avaient d'autre métier que le vol, et qui ne se faisaient pas scrupule d'y ajouter le meurtre. La cuisine était détestable : l'ail et l'huile en faisaient les principaux ingrédiens. *L'olla podrida*, avec sa compagne inséparable, la sauce aux tomates, était insupportable, mais le vin était fort bon pour un midshipman. Toutes les fois que nous prenions un repas dans une de ces maisons, les bravos essayaient de nous chercher querelle, et comme ils sont toujours armés de stylets, nous trouvions nécessaire d'être toujours sur nos gardes, et quand nous nous mettions à table, nous avions soin de laisser voir les crosses des pistolets passés dans nos ceintures, ce qui les tenait en respect, car ils sont aussi lâches que scélérats. Nos matelots, moins prudens, ou moins bien armés, furent souvent vo-

lés par ces misérables, et quelques-uns furent même assassinés.

Nous joignîmes l'amiral à la hauteur de Toulon et il nous ordonna d'aller croiser entre Perpignan et Marseille. Nous quittâmes la flotte le lendemain, et nous tînmes toute la côte sur le qui-vive. Pas un bâtiment n'osait sortir du port : s'il se montrait sur mer, il était pris. Nous nous moquions des batteries; nous les faisions taire avec nos longs canons de dix-huit, ou nous descendions à terre, et nous enclouions les canons.

Dans une de ces escarmouches, je fus sur le point d'être fait prisonnier, et si cela fût arrivé le lecteur aurait perdu la relation des dangers et des hauts faits qu'il trouvera dans les pages qui vont suivre, car, si je n'avais pas été sabré par forme de représailles, j'aurais été envoyé en prison à Verdun, où je serais resté pendant les six ans que dura la guerre.

Nous étions débarqués pour attaquer et faire sauter une batterie, et nous avions apporté à cet effet un sac de poudre. Nous arrivâmes à un canal qu'il fallait traverser, et comme on en ignorait la profondeur, on choisit les meilleurs nageurs pour porter les munitions sans les

mouiller. J'étais de ce nombre. J'ôtai mes souliers et mes bas, je retroussai mes pantalons le plus haut possible, et l'eau ne me vint guère qu'aux genoux. Après que nous eûmes pris la batterie, j'étais si occupé à regarder le télégraphe, que je ne songeai à l'explosion qui devait avoir lieu que lorsque j'entendis ceux qui venaient de mettre le feu à la traînée, me crier : Fuyez! fuyez!

J'étais en ce moment sur le mur du fort, qui avait près de trente pieds de hauteur, mais qui formait un talus. Je me laissai glisser jusqu'en bas, et je m'enfuis aussi vite que je le pus, au milieu d'une grêle de grosses pierres que l'explosion fit pleuvoir tout autour de moi, et dont heureusement aucune ne m'atteignit. Mais une pierre m'avait coupé le pied pendant que je descendais de la muraille, j'en souffrais beaucoup, et j'avais à traverser deux champs couverts de chanvre avant d'arriver au canal près duquel j'avais laissé mes bas et mes souliers. Le chanvre entrait dans la blessure, et augmentait mes souffrances; et je fus tenté plus d'une fois de me coucher par terre et de me résigner à mon destin.

Je persistai pourtant; j'arrivai au canal,

mais je n'eus pas le temps de reprendre mes bas et mes souliers. Je voyais devant moi nos canots qui se remettaient en mer, car on ne s'était pas aperçu de mon absence, et j'entendais par derrière un bruit semblable à celui du tonnerre grondant dans le lointain. C'était une troupe de cavalerie qui arrivait de Cette pour défendre la batterie. Je réunis toutes mes forces, je gagnai le bord de la mer, et je cherchai les moyens de rejoindre nos canots à la nage. Quelques chasseurs à cheval y arrivèrent presque aussitôt que moi, et firent feu sur moi sans me blesser.

Les embarcations étaient alors à environ un quart de mille du rivage. Heureusement les officiers qui s'y trouvaient, aperçurent la cavalerie et me virent en même temps. Ils ordonnèrent à un canot de m'attendre, et je l'atteignis, non sans difficulté, et tellement épuisé par suite de mes souffrances et du sang que j'avais perdu, que j'arrivai à bord presque sans connaissance. J'avais le pied coupé jusqu'à l'os, et je fus un mois entre les mains du chirurgien.

J'étais à peine guéri de cet accident, quand nous prîmes un bâtiment que Murphy fut chargé de conduire à Gibraltar. Dans la soirée

du même jour, nos canots prirent un schooner, et le commandement m'en fut donné. Trois jours après avoir quitté la frégate, je rencontrai un navire sur la côte d'Espagne, et je le reconnus pour celui que Murphy commandait, à une grande pièce blanche qui était au grand hunier. Il était tard quand j'étais passé à bord du schooner avec mon équipage de trois hommes, et dans notre précipitation, nous avions oublié un petit baril de vin qui nous était destiné. C'était tomber d'un extrême dans un autre, car, dans ma dernière excursion, nous avions trop de liqueurs spiritueuses, et dans celle-ci, nous en étions entièrement dépourvus. Je savais que Murphy en avait emporté plus que son équipage et lui ne pourraient en boire, quand même ils s'enivreraient tous les jours. Je cherchai à le joindre pour l'engager à nous donner une partie de son superflu ; mais il fit d'aussi grands efforts pour m'éviter que j'en faisais pour le joindre. Comme j'avais à bord trois petits canons, j'en tirai un coup chargé à poudre pour lui faire un signal, mais il ne voulut pas mettre en panne. Enfin la nuit survint, et je ne le revis plus qu'à Gibraltar.

Le lendemain matin, je rencontrai trois bar-

ques de pêcheurs espagnols. Ils me prirent pour un corsaire français, retirèrent leurs lignes et mirent à la voile. Je tirai un coup de canon, et ils mirent en panne pour se rendre. Je fis ma visite sur leur bord, et ayant trouvé un petit baril de vin sur chacune, je confisquai cette partie de leur cargaison, et leur en offris le paiement. Mais ils furent si charmés d'apprendre que nous n'étions pas Français, qu'ils ne voulurent rien accepter. E fin je leur donnai du tabac, qu'ils acceptèrent avec grand plaisir en criant : *Viva Ingleterre!* et nous nous séparâmes en parfaite intelligence.

Comme le vent était fort léger, nous fûmes quelques jours en mer avant de voir Gibraltar, et quand nous y arrivâmes, il me restait encore deux barils de vin pour en régaler mes amis. La frégate et toutes ses autres prises étaient entrées dans le port avant nous, à l'exception de celle commandée par Murphy, qui ne nous rejoignit que le lendemain.

J'étais sur le gaillard d'arrière de la frégate quand il vint à bord, et il fit rapport qu'un corsaire français lui avait donné la chasse, mais qu'il l'avait forcé à prendre la fuite après une action de quatre heures. Ses agrès, dit-il, avaient

un peu souffert, mais il n'avait pas eu un seul homme de blessé. Je le laissai se vanter ainsi sans rien dire. Bien des gens le crurent; quelques-uns doutèrent de sa véracité. Nous dînâmes tous deux dans la cabine des officiers, et quand le vin lui eut un peu échauffé le cerveau, il recommença ses fanfaronnades, et alla jusqu'à métamorphoser mon schooner et mon équipage de trois hommes en un cutter bien équipé et ayant autant d'hommes et de canons qu'il en pouvait porter.

Las d'entendre ses rodomontades, je racontai enfin l'histoire telle qu'elle s'était passée, et je fis venir le second maître de timonerie, qui était avec moi à bord de la prise, et qui confirma tout ce que j'avais dit. Depuis ce moment il fut en butte au mépris de tout l'équipage, et notre capitaine lui ayant offert de passer sur un autre vaisseau, il accepta sans peine cette proposition. Mais sa réputation l'y suivit, et jamais il n'obtint d'avancement.

Ce n'était pas le moment où les frégates étaient laissées dans l'inaction. Le sud de l'Espagne était le théâtre d'une guerre cruelle et dévastatrice, et l'on nous donna pour station les côtes d'Espagne et de France, depuis Barcelone jusqu'à

Perpignan. Nos instructions, qui s'accordaient parfaitement avec l'esprit entreprenant du capitaine, étaient de soutenir les chefs de guérillas; d'intercepter les convois de provisions et de munitions envoyés par l'ennemi, soit par mer, soit par la route qui bordait la côte, et de déloger les Français des forts dont ils auraient pu se mettre en possession.

J'étais quelquefois absent du vaisseau trois semaines ou un mois pour de semblables missions, ayant été attaché à une division de fusiliers sous les ordres du troisième lieutenant. Nous souffrîmes de grandes privations, car nous n'emportions jamais de provisions que pour une semaine, et nous en passions souvent deux ou trois sans revenir. Quant à l'équipement, notre « catalogue négatif » comme le dit un auteur célèbre, était très-long. Nous étions fréquemment sans souliers, sans bas et sans linge. La plupart de nous étaient sans chapeau, et y suppléaient par un mouchoir de poche. Et pourtant nous avions à gravir des rochers et à traverser des ravines avec nos nouveaux alliés, montagnards endurcis.

Ces hommes respectaient notre valeur, mais n'aimaient ni notre religion, ni nos manières.

Ils partageaient cordialement leurs rations avec nous; mais leur cruauté envers les prisonniers français était implacable, et tous nos efforts ne pouvaient obtenir la vie d'un de ces malheureux. On les massacrait à nos yeux, ou on les traînait sur le haut de quelque montagne en vue d'une forteresse occupée par l'ennemi, et là, on leur coupait la gorge à la vue de leurs compatriotes.

Pendant cette guerre irrégulière, tantôt nous faisions bonne chère, tantôt nous mourions presque de faim. Un jour que nous manquions de vivres, nous rencontrâmes un capucin ayant les joues fleuries et un embonpoint remarquable, et nous le priâmes de nous dire où nous pourrions trouver quelque nourriture, soit pour de l'argent, soit autrement. Il nous répondit qu'il n'en savait rien, et qu'il n'avait pas d'argent, les règles de son ordre lui défendant d'en porter. Comme il se retirait avec quelque précipitation, nous crûmes entendre résonner quelque chose dans la poche du bon père. Nous prîmes la liberté de le fouiller, et nous trouvâmes sur lui quarante ducats dont nous le soulageâmes sans scrupule, en lui disant que notre conscience ne nous reprochait rien, puisque les

règles de son ordre lui défendaient de porter de l'argent. Il nous chargea de malédictions; mais nous ne fîmes qu'en rire, car il avait lui-même causé son infortune par sa fausseté et son hypocrisie.

C'était ainsi que les moines espagnols se conduisaient en général envers nous, et c'était de cette manière que nous les en payions, quand nous le pouvions. Nous nous procurâmes quelques vivres avec les dollars du moine, et ayant rejoint notre détachement, nous croyions que nous n'entendrions plus parler de cette aventure. Mais il nous avait suivis de loin, et nous le vîmes monter la hauteur sur laquelle nous étions campés. Pour éviter d'être découverts, nous changeâmes de vêtemens de manière à nous rendre méconnaissables. Il fit sa plainte au chef de guérillas, dont les yeux lancèrent des flammes quand il apprit de quelle manière le moine avait été traité; et il est probable qu'il y aurait eu du sang de répandu, si celui-ci eût pu lui désigner les coupables. Il me regarda quelque temps avec un air de soupçon, mais j'étais bien déguisé, et j'avais aplati avec du savon mes cheveux qui bouclaient naturellement, et avec une impudence sans égale, je lui

demandai s'il me prenait pour un brigand français. Enfin, quelqu'un lui dit que ceux qui l'avaient dépouillé pouvaient faire partie de quelqu'autre corps. Qu'il le crût ou non, il nous quitta en disant qu'il allait se mettre à leur recherche, et je ne fus pas peu charmé de le voir partir.

Peu de temps auparavant, la frégate à laquelle j'appartenais avait été chargée d'un autre service, et manquant d'occasion pour la rejoindre, je fus envoyé, *pro tempore*, à bord d'une autre.

CHAPITRE VII.

D'après la haute réputation dont jouissait à juste titre le capitaine de la frégate sur laquelle je reçus ordre de me rendre, l'amiral le chargeait des missions les plus délicates, et il devait

alors aider les Espagnols à défendre l'importante forteresse de Roses en Catalogne. Le général français Saint-Cyr s'était déjà emparé de Figuères et de Gironne, et il regardait d'un œil d'envie le château de la Trinité, dont la prise semblait devoir être le prélude de celle de Roses.

Mon nouveau capitaine avait résolu de défendre ce château, quoiqu'il vînt d'être abandonné par un autre officier de la marine anglaise, qui avait déclaré que ce poste n'était pas tenable. Quoique surnuméraire sur son bord, je me présentai volontairement pour servir dans cette expédition. Je dois avouer qu'on ne pouvait reprocher à l'officier qui avait abandonné cette place, d'avoir pris ce parti trop légèrement. Tous les murs du château étaient en ruines. Des monceaux de pierres et de décombres, des canons crevés et des affûts brisés, présentaient à l'esprit un champ de bataille très-défavorable. Le seul avantage que nous paraissions avoir sur les assaillans, c'était que pour monter à la brèche qu'ils avaient faite aux murailles, il fallait gravir une rampe très-escarpée, couverte de pierres détachées qui roulaient sur eux ou qui cédaient sous leurs pieds, tandis que nous

pouvions les accabler d'une grêle de traits de toute espèce.

L'emplacement que nous occupions offrait un autre désavantage très-sérieux. Le château était situé près du sommet d'une montagne, dont la partie supérieure était en la possession de l'ennemi, qui se trouvait ainsi de niveau avec les murs du château. Trois cents tirailleurs suisses s'y étaient logés, et avaient poussé leurs retranchemens jusqu'à trente toises de nous. Dès qu'une tête se montrait au-dessus des murailles, on entendait à l'instant siffler une vingtaine de balles, et quand une de nos embarcations arrivait, elle était saluée de la même manière.

Sur une autre montagne plus au nord, et par conséquent plus loin de la mer, les Français avaient établi une batterie de six pièces de canon de vingt-quatre. Ces agréables voisins n'étaient qu'à environ cent cinquante toises de nous, et sauf le temps qu'ils accordaient à leurs pièces de canon pour se refroidir, ils faisaient un feu constant sur nous, depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Nous n'avions aucune chance de succès contre de telles forces, mais notre capitaine était un chevalier errant, et

comme je m'étais offert volontairement, je n'avais pas le droit de me plaindre.

Le château était défendu par cent trente marins anglais, une compagnie d'Espagnols, et une compagnie de Suisses à la charge de l'Espagne.

Jamais il n'y eut de troupes plus mal nourries, plus mal payées et plus mal logées. Il n'y avait aucune distinction de rang; nous couchions tous sur de la paille qui n'était jamais renouvelée, et nous avions la même ration de vivres, distribués sans luxe ni abondance. Se battre est quelquefois un passe-temps agréable, mais se battre le ventre vide est toujours une vraie corvée, et c'était ce qui nous arrivait assez souvent. Cependant, comme notre commandant aimait la régularité, quand nos canots ne pouvaient venir à terre pour nous apporter des vivres et que nous en manquions, nous ne nous en assemblions pas moins à l'heure du dîner, et nous buvions un verre d'eau froide pour nous remplir l'estomac.

Je me souviens que mon vieil oncle disait que personne ne savait ce qu'il pouvait faire avant de l'avoir essayé, et certainement l'ennemi nous fournit bien des occasions de nous

fortifier dans la pratique du courage et de la patience, de l'industrie, de l'abstinence et de la résignation. Nous étions dans une situation toute différente de celle de Pénélope, car c'était le jour qui voyait détruire l'ouvrage que nous avions fait la nuit. Pendant les heures de ténèbres nous étions occupés à remplir des sacs de sable pour boucher la brèche, et à déblayer les décombres; au point du jour le feu de l'ennemi recommençait, et nous préparait une occupation semblable pour la nuit suivante.

Il y avait quelque originalité dans une de nos mesures de défense, et comme elle n'était pas *secundum artem*, elle aurait pu faire sourire un ingénieur. Nous joignions ensemble plutieurs planches de sapin bien rabotées, de manière à en faire une grande table sans pieds, et après l'avoir bien graissée, nous la placions en travers de la brèche, en lui donnant une pente en dehors. Ceux qui montaient à l'assaut, étaient obligés d'y passer, le pied leur glissait, et ils tombaient dans le fossé, chute qui leur cassait quelque membre, ou qui du moins ne leur permettait pas de revenir à la charge sur-le-champ.

Un matin de très-bonne heure, j'étais, comme

on l'aurait dit à bord d'un navire, en vigie. Le brouillard qui, en ce pays, descend pendant la nuit entre les montagnes et couvre toutes les vallées, commençait à se lever, et je regardais par-dessus les murs du château. Le commandant arriva en ce moment, et me demanda ce que j'examinais, je lui répondis que je pouvais à peine le lui dire, mais qu'il me paraissait que quelque chose d'extraordinaire se passait dans la vallée, en face de la brèche. Il écouta avec attention, prit son télescope de nuit, et s'écria d'un ton ferme, mais d'une voix concentrée: — Aux armes! l'ennemi arrive.

En trois minutes chacun fut à son poste, et il n'y avait pas de temps à perdre, car on voyait déjà distinctement la colonne ennemie serpenter dans la vallée, et commencer à gravir la montagne pour monter à la brèche. Nous attendîmes les ennemis avec sang-froid et détermination, et l'ordre fut donné de ne pas tirer un seul coup avant qu'ils fussent à portée. Nous ne tardâmes pas à leur envoyer une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie, qui mit le désordre dans leurs rangs. Ils reculèrent de quelques pas, mais ils se rallièrent sur-le-champ, et ils revinrent à la charge avec le courage si

ordinaire aux troupes de Napoléon. Le feu fut alors maintenu des deux côtés sans interruption, mais nous étions en outre exposés aux canons du fort sur la montagne, et aux mousquets des tirailleurs suisses, nos proches voisins. Enfin ils approchèrent de la brèche. Nous avions creusé une mine en avant et dès qu'ils la couvrirent, nous mîmes le feu à la traînée. L'explosion fut terrible, elle détruisit la tête de la colonne qui s'avançait, jeta la confusion parmi ceux qui marchaient ensuite, et nous poussâmes des cris de victoire.

Cependant ils ne tardèrent pas à reformer leurs rangs, et nous vîmes s'avancer un corps d'environ mille hommes, conduit par un colonel. Ce brave officier semblait aussi calme et aussi tranquille que s'il se fût rendu à une invitation à dîner. Il étendit son sabre sur la brèche, et nous l'entendîmes crier à ses soldats : — Suivez-moi ! J'étais jaloux de son courage, j'étais jaloux qu'il fût Français, et je lui jetai une grenade entre les jambes. Il ne fit que se baisser, la ramassa, et la jeta à quelque distance.

— Voilà ce qui s'appelle du sang-froid, dit le commandant, qui était à côté de moi, mais

voyons ce qu'il dira à celle-ci. Il lui en jeta une seconde, et le colonel l'écarta de lui d'un coup de pied. — Rien qu'une once de plomb ne fera impression sur lui, dit le commandant. C'est pourtant dommage de tuer un homme si brave, mais il n'y a pas d'autre alternative.

Il prit un mousquet que je tenais à la main et que je venais de charger; il visa avec soin et fit feu. Le colonel chancela, appuya une main sur sa poitrine, et tomba dans les bras de quelques soldats, qui le prirent sur leurs épaules pour l'emporter. Ce petit groupe devint un point de mire pour tous nos mousquets, et pas un seul homme n'échappa. Le colonel se releva, se traîna jusqu'à un buisson qui n'était qu'à une dixaine de pas, et tomba: son sabre qu'il tenait toujours serré dans sa main, resta appuyé sur les broussailles, la pointe levée vers le ciel, comme pour montrer à son ame la route qu'elle devait suivre.

La mort du colonel mit fin aux espérances des Français pour cette journée. Les officiers firent leur devoir, ils encouragèrent les soldats, les pressèrent de reprendre leurs rangs, passèrent même leur sabre à travers le corps de quelques fuyards, tout fut inutile, et l'affaire se ter-

mina par une sorte de sauve qui peut. Nous eûmes alors le temps de respirer et de compter nos morts.

Cependant le fort sur la montagne voisine, et les tirailleurs suisses n'en continuèrent pas moins à faire feu sur nous. Je mis mon chapeau sur la baïonnette de mon mousquet; je le montrai au-dessus de la muraille, et en une minute il fut percé de douze balles. Fort heureusement ma tête n'était pas dessous.

Le feu des batteries ayant cessé, comme cela arrivait nécessairement à certains intervalles, nous pûmes examiner le point d'attaque. L'explosion de la mine l'avait couvert de décombres, les Français avaient abandonné leurs échelles d'escalade, mais ils avaient emporté leurs blessés. La terre était jonchée de cadavres couverts de leurs capotes grises, et comme les nuits étaient froides, je résolus de m'en procurer une pour me tenir chaud quand je serais chargé d'un service nocturne. Je me promis aussi de prendre le sabre du colonel pour le présenter à notre commandant. Dès qu'il fit nuit, je sortis du château par la brèche, je ramassai une échelle d'escalade que j'y portai,

et après avoir pensé aux intérêts du roi, je sortis pour m'occuper des miens.

Il faisait une obscurité profonde, le vent avait la force d'un ouragan, et il soulevait parmi les ruines une poussière qui m'aveuglait. Je ne pus m'empêcher de me comparer à un jackal rôdant pendant la nuit pour chercher une proie. Je frissonnais en errant ainsi au milieu des cadavres, et je ne rencontrai d'abord que des victimes de l'explosion, qui n'avait pas plus respecté les capotes que les corps. Enfin je trouvai un grenadier qui avait eu la tête traversée par une balle, et je n'hésitai pas à me porter son héritier. Cependant le corps et les membres étaient si raides, que ce ne fut pas sans peine que je le déterminai à me céder son surtout. Je m'en couvris sur-le-champ, et je me dirigeai vers le buisson près duquel j'avais vu tomber le colonel. J'y trouvai son corps, mais son sabre n'y était plus, j'avais été prévenu. Je me préparais à retourner au château, quand je rencontrai un ennemi, non mort, mais vivant.

— *Qui vive?* dit-il à voix basse.

— *Anglais,* répondis-je, *mais les corsaires ne se battent pas.*

— *C'est vrai.* — *Bonsoir !* répliqua-t-il en s'en allant.

Je retournai au château, je montrai ma capote avec satisfaction à mes camarades, et plusieurs d'entre eux sortirent à leur tour pour tâcher de s'en procurer une semblable, et ils y réussirent facilement.

Au bout de quelques jours, les pillards anglais, français et espagnols n'avaient laissé sur la terre que des corps presque nus. Celui du colonel était le seul qui eût été respecté. Les lois de la guerre et celles de l'humanité exigeaient que le héros fût enterré, et notre commandant, qui était la fleur de la chevalerie, me dit d'attacher un mouchoir blanc au fer d'une pique, en signe de trêve, et de le suivre avec quelques hommes pour enterrer le colonel, et ensuite les autres morts, si l'ennemi le permettait.

Nous partîmes armés de pioches et de pelles, mais les tirailleurs firent feu sur nous, et un de nos hommes fut blessé. Je regardai le commanmandant, comme pour lui demander : Ironsnous plus loin ? Il me fit signe d'avancer. Nous fûmes bientôt près du corps du colonel, nos hommes commencèrent à creuser une fosse

tout à côté, et l'ennemi, voyant notre intention, discontinua son feu. Pendant que nous étions ainsi occupés, le capitaine fit quelques pas d'un autre côté pour examiner le fort et reconnaître la position de l'ennemi. Il fut lui-même reconnu, et l'on se douta du motif qui lui faisait regarder le fort.

Quand il revint près de nous, la fosse était creusée, et comme deux hommes levaient le corps du colonel pour l'y placer, notre commandant, remarquant à l'un de ses doigts, une bague enrichie de diamans, dit à l'un d'eux : Vous pouvez la prendre, le pauvre diable n'en a plus besoin.

En ce moment la batterie du fort fit feu, un boulet de vingt-quatre laboura la terre presque à nos pieds et nous couvrit de poussière.

— Descendez le corps ! s'écria le commandant, et couvrez-le promptement de terre. Tout le monde y travailla, et dès que cet ordre eut été exécuté, il ajouta : Courez au fort maintenant, et nos hommes lui obéirent avec un empressement admirable. Il se mit lui-même en marche pour y retourner, mais d'un pas fort tranquille, quoiqu'au milieu d'une grêle de balles, car les maudits tirailleurs

suisses avaient recommencé leur feu dès qu'ils avaient entendu celui de la batterie. Je les envoyai de bon cœur à tous les diables, car, en ma qualité d'aide-de-camp, je me regardais comme tenu par l'honneur de rester auprès de lui; et je m'attendais à chaque instant à recevoir une balle d'un côté où je n'aurais jamais osé montrer la cicatrice de la blessure. Il me semblait ridicule de marcher de ce pas funéraire quand les funérailles étaient terminées, mais le grave commandant ne voulait pas qu'on pût dire que les balles des Français l'avaient fait marcher plus vite.

Je m'estimai fort heureux quand nous rentrâmes au fort sans blessures, et je soupirai après l'instant où il me serait permis de revoir la cabine des midshipmen. La lâcheté bien connue des Espagnols ne tarda pas à m'en fournir l'occasion. Ils rendirent aux Français la forteresse de Roses, et comme la possession du château en ruines était alors sans objet, nous reçûmes ordre de retourner à bord.

Cette affaire offrit une particularité singulière : il y avait de chaque côté un corps de Suisses à la solde l'un de l'Espagne, l'autre de la France. Ils étaient par conséquent opposés

les uns aux autres, et ils se comportèrent également bien, faisant leur devoir avec une fidélité exemplaire. Mais étant postés si près les uns des autres, et venant souvent en contact, il arrivait quelquefois qu'ils convenaient d'une trêve d'un quart-d'heure. Alors, ils se mêlaient ensemble, causaient, plaisantaient, se demandaient des nouvelles de leurs connaissances respectives, et reconnaissaient peut-être dans le parti opposé un père, un fils, un frère, un parent ou un ami. Mais quand la trêve était expirée, ils chargeaient leurs mousquets, se retiraient chacun de leur côté, et tiraient, s'il le fallait, les uns contre les autres avec une impartialité stoïque. Se battre était pour eux un métier.

De Roses nous allâmes joindre l'amiral devant Toulon. Ayant appris, chemin faisant, qu'une batterie de six canons de cuivre, qui se trouvait dans le port de Selva, serait en la possession des Français sous quelques heures, nous y entrâmes, et nous jetâmes l'ancre à une portée de pistolet de la batterie. Nous liâmes des poulies à nos mâts majeurs, nous y passâmes des câbles, dont les bouts furent portés à terre, et attachés aux pièces de canon, et à l'aide du

cabestan, nous en tirâmes ainsi trois à bord. Nous nous préparions à en faire autant à l'égard des trois autres, quand les Français arrivèrent tout à coup, et comme il n'y avait pas à terre une force suffisante pour leur résister, nous fûmes obligés de regagner le rivage et de remonter sur nos canots, en laissant entre leurs mains un prisonnier.

Les Français prirent position derrière quelques rochers, et nous lâchèrent des bordées de mousqueterie qui nous blessèrent une dizaine d'hommes. Nous leur répondîmes, mais sans beaucoup d'effet, attendu l'avantage de leur position. Au coucher du soleil le feu cessa. Nous vîmes une barque se détacher du rivage et se diriger vers la frégate. Elle était conduite par un Espagnol, qui remit au capitaine une lettre de l'officier commandant le détachement français. Il y témoignait son regret d'avoir été obligé d'interrompre nos opérations; ajoutait que le temps était froid, et que comme il avait dû partir avec précipitation, et qu'il n'avait pas eu le temps de se munir de toutes les provisions nécessaires, il le priait de lui envoyer quelques gallons de rum pour lui et son détachement.

Cette demande lui fut accordée, mais notre

capitaine avait dessein de lui faire payer le prix de son rum autrement qu'en argent, et il lui envoya son mémoire à une heure du matin.

Tout était alors tranquille comme la mort, et le capitaine nous dit que c'était dommage de perdre un de nos canots qu'on avait été obligé la veille de laisser sur le rivage, et d'abandonner aux Français les trois canons qui restaient, et il nous proposa de tâcher de reprendre l'un et de nous emparer des autres. Une douzaine de nous se présentèrent pour ce service; il en choisit six, et je fus du nombre. Nous ôtâmes tous nos vêtemens, et nous gagnâmes la terre à la nage dans un silence qui aurait fait honneur à des guerriers indiens. Nous montâmes à terre en face de la batterie, et ayant d'abord mis notre canot en mer sans aucun bruit, nous nous approchâmes doucement des canons, et nous y attachâmes les câbles dont les bouts étaient restés sur l'embarcation.

Une douzaine de soldats français étaient profondément endormis à deux pas, il nous aurait été bien facile de les tuer tous, mais nous pensâmes qu'ils devaient leur sommeil à l'influence du rum que nous leur avions fourni, et que ce serait violer les lois de l'hospitalité. Nous prî-

mes cependant leurs mousquets, et étant retournés à notre canot, nous partîmes pour rejoindre la frégate. Le bruit des rames éveilla les soldats. Ne trouvant plus leurs armes, ils donnèrent l'alarme, un renfort arriva, et notre canot devint le but d'un feu bien nourri et bien dirigé, de sorte que les balles nous sifflaient aux oreilles.

— Nager n'est pas fuir, dis-je en me jetant à la mer. Les autres suivirent mon exemple, excepté les deux rameurs, qui ne pouvaient quitter le canot, et nous arrivâmes au vaisseau, non sans danger, mais sans accident. Ceux qui étaient sur le canot furent aussi heureux que nous. Dès que nous fûmes à bord, on se mit à travailler au cabestan, et les trois pièces de canon se mirent à galoper en descendant le rocher, comme de jeunes Kangourous. Ils furent dans la mer avant que les Français eussent le temps d'en couper les câbles, et arrivèrent bientôt à bord. Nous levâmes l'ancre avant la fin du jour et nous ne tardâmes pas à rejoindre la flotte.

J'y appris que ma frégate avait livré un combat glorieux à une frégate française qu'elle avait prise. Mais elle avait tant souffert pen-

dant l'action, que le capitaine avait reçu ordre de retourner en Angleterre pour la faire radouber complétement.

J'avais des lettres de recommandation pour le contre-amiral, qui commandait la flotte en second, et je crus devoir les lui présenter. Je me rendis à bord du vaisseau amiral; j'y fus reçu par le capitaine, qui me demanda mes lettres de recommandation pour les remettre au contre-amiral, et qui m'apporta une réponse verbale m'enjoignant de rester sur le vaisseau amiral jusqu'au retour de ma frégate. Si c'était une faveur, la manière dont elle m'était accordée ne me chargeait pas d'un grand poids de reconnaissance. J'aurais préféré rester sur la frégate à bord de laquelle j'étais venu, et le capitaine le désirait aussi; mais c'est ce qui fut impossible.

Je passai donc à bord du vaisseau amiral, et jamais je n'ai pu découvrir pourquoi on m'y avait fait venir, à moins que cela fût pour compléter une ménagerie, car il s'y trouvait déjà de soixante à soixante-dix midshipmen. C'étaient pour la plupart des jeunes gens encore novices dans le service, et ils écoutaient avec avidité les récits que je leur faisais de tout ce que j'avais

vu et de ce que j'avais fait. Mes relations les enflammèrent d'ardeur, et un grand nombre d'entre eux sollicitèrent la permission de servir à bord de quelque frégate. Le capitaine en fut mécontent, et ayant appris que j'étais la tarentule qui les avait mordus, il me prit en haine, ce qui n'était que me payer de retour.

Ce capitaine était un homme gros et mal bâti, ayant de larges épaules, des yeux à fleur de tête, des lèvres aussi épaisses que celles d'un nègre, et une physionomie sans expression. Il était irritable et violent, sa voix ressemblait au tonnerre, et tous les midshipmen tremblaient devant lui. Il me trouvait toujours en faute, souvent sans le moindre sujet, et il m'appelait en ricanant « un midshipman de frégate. »

Piqué de ce sarcasme si souvent répété, je lui répondis qu'à la vérité j'étais un midshipman de frégate, mais que je me flattais de savoir faire mon devoir aussi bien qu'aucun midshipman de vaisseau de haut bord. Cette réponse inconsidérée le mit en fureur; il m'ordonna de monter au haut du grand mât, et il alla trouver le contre-amiral pour lui demander la permission de me faire battre de verges. Le contre-amiral lui répondit qu'il n'aimait pas à infliger cette

peine à de jeunes officiers, et que d'ailleurs il ne voyait pas que le cas l'exigeât. Je fus ainsi tiré d'affaire, mais je menais une vie misérable, et je désirais bien vivement le retour de ma frégate.

Parmi les diverses manœuvres auxquelles on exerçait la flotte, nous avions coutume de prendre des ris aux voiles de hune tous les soirs au coucher du soleil; ce qui se faisait au même instant par tous les bâtimens dès que le vaisseau amiral en donnait le signal. On mettait un esprit de rivalité absurde à exécuter cette manœuvre dans le moins de temps possible, et chaque navire voulait l'emporter sur les autres, il en résultait quelquefois des accidens sérieux. En ces occasions le capitaine beuglait et écumait sur son gaillard d'arrière, comme un taureau enragé.

Un certain soir, le signal fut donné, les voiles de hune furent amenées, et nos hommes étaient rangés sur les vergues quand un pauvre diable eut le malheur de tomber de la vergue de la grande hune, se cassa le bras en frappant sur les grands porte-haubans et fut précipité dans la mer. Je vis qu'il était blessé et qu'il ne pouvait nager, et me jetant à la mer, je le sou-

tins sur l'eau jusqu'au moment où une embarcation vint nous prendre tous deux.

En arrivant sur le pont, je trouvai le capitaine dans un accès de rage parce que cet accident avait été cause que son bâtiment avait été le dernier de la flotte à exécuter cette manœuvre. Il menaça l'homme qui s'était cassé un bras de le faire battre de verges pour être tombé du haut d'une vergue, et m'ordonna de descendre du gaillard d'arrière. C'était une double injustice; mais rien ne pouvait m'étonner de sa part. De tous les capitaines que j'ai connus, c'est celui qui était le plus indigne d'occuper un pareil rang dans la marine anglaise.

Bientôt après le contre-amiral se rendit à Majorque pour y faire radouber son navire. A ma grande joie, j'y trouvai mon ancienne frégate, et je secouai la poussière de mes pieds en quittant le vaisseau amiral. Pendant tout le temps que j'y avais passé, le contre-amiral ne m'avait jamais dit bonjour; et quand j'en partis, il ne me dit pas adieu.

CHAPITRE VIII.

Tandis que j'étais à bord du vaisseau amiral, deux malheureux matelots furent exécutés pour cause de mutinerie. Quand nous entendons parler d'une exécution à terre, nous sommes toujours préparés à apprendre qu'il a été

commis quelque grand crime que les lois d'une société civilisée, et le système d'un gouvernement juste ne peuvent laisser impuni. Mais ce que le code pénal de la marine regarde comme un crime capital, n'est souvent que l'effet d'un premier mouvement, et d'une ébullition temporaire qu'il serait facile de calmer par la conciliation, ou de réprimer par la fermeté.

Les vaisseaux de ligne étaient en mer depuis long-temps; l'ennemi ne se montrait pas, et il n'y avait aucune chance ni d'avoir un engagement ni de rester dans le port. Il n'existe rien de plus monotone et de plus ennuyeux que de former un blocus pour surveiller les mouvemens de l'ennemi. Les frégates ont l'avantage à cet égard, car elles sont fréquemment employées à faire des croisières, à longer les côtes; elles ont des combats à livrer, et plus elles perdent de monde, plus ceux qui survivent se trouvent heureux. Une fermentation sourde régnait depuis quelque temps à bord du vaisseau amiral, et amena enfin une mutinerie ouverte, qui fut promptement réprimée, mais les principaux chefs furent traduits devant une cour martiale et condamnés à être pendus le surlendemain à la grande vergue.

Nos cours martiales se tiennent toujours avec une pompe qui est faite pour imprimer le respect, même à un capitaine. A huit heures du matin, on tire un coup de canon à bord du vaisseau sur lequel elle doit se tenir, et le pavillon du royaume uni est déployé au haut du mât de misaine. Si le temps le permet, le pont est mis dans le plus grand ordre; les planches en sont blanches comme la neige, les hamacs sont rangés avec soin, tous les cordages sont tendus, toutes les vergues carrées, tous les canons détachés, et un détachement de soldats de marine, commandé par un lieutenant, est prêt à recevoir chaque membre de la cour avec les honneurs dus à son rang. Tous sont réunis avant neuf heures, en petit uniforme, à moins qu'il ne s'agisse de juger un amiral. Une table longue, couverte d'un drap vert, est préparée dans la grande chambre, et chaque membre de la cour, en y prenant place, trouve devant lui du papier, des plumes, de l'encre, un livre de prières, et un exemplaire du code pénal.

La séance s'ouvre; les officiers et les hommes de l'équipage peuvent y assister, ils se tiennent indistinctement debout tout autour de la table. Le prisonnier est amené sous la garde du prévôt

martial et du capitaine d'armes qui tient son sabre nu à la main, et il est placé au bas bout de la table, à la gauche du juge-rapporteur. Les membres de la cour prêtent serment de remplir leurs fonctions avec impartialité, et de faire profiter l'accusé de tout doute qu'ils pourraient avoir. Ils s'asseyent ensuite, et se couvrent la tête si bon leur semble.

Le juge-rapporteur prête serment à son tour, et l'on fait lecture de l'ordre en vertu duquel la cour martiale est assemblée. Le prisonnier est interrogé, et s'il dit quelque chose qui tende à le compromettre, le président l'interrompt, en lui disant : Nous ne vous demandons pas de déposer contre vous-même, nous ne voulons que savoir quelles preuves les autres ont à alléguer contre vous. On offre à l'accusé toute l'assistance qu'il peut désirer, et quand sa défense est terminée, on fait sortir tout le monde, et l'on ferme les portes. On fait alors lecture des notes qui ont été prises par le juge-rapporteur; on pèse le degré de confiance que l'on doit accorder aux témoins, et enfin le président adresse successivement à tous les juges la question suivante, en commençant par le plus jeune : — Prouvé, ou non prouvé?

Lorsque tous ont répondu, si la majorité déclare le fait prouvé, la seconde question — quand il s'agit de mutinerie, de désertion, ou de quelque autre crime capital — est : « Les verges, ou la mort ? » Les voix sont recueillies de la même manière. Le juge-avocat rédige la sentence rendue par la majorité, et elle est signée d'abord par le président, ensuite par les autres juges, en suivant l'ordre d'ancienneté de service, et enfin, par le juge-rapporteur.

On rouvre les portes, le prisonnier est ramené, et il règne un silence profond et imposant. Tous les membres de la cour s'asseyent et mettent leur chapeau, mais tous les spectateurs ont la tête nue, excepté le prévôt martial. Le juge-avocat lit la sentence, et le condamné est mis sous la garde du prévôt martial, en vertu d'un mandat signé par le président.

Vers trois heures après-midi, un des deux condamnés m'envoya un message pour m'informer qu'il désirait beaucoup me parler. Je suivis le capitaine d'armes, et il me conduisit dans une petite cabine, où ces deux infortunés étaient enfermés les fers aux pieds. Je les trouvai assis sur une caisse de balles. Leur dîner était placé devant eux, mais ils n'y avaient pas touché.

L'un d'eux pleurait à chaudes larmes; l'autre, nommé Strange, celui que je venais voir, paraissait plus calme. Cet homme avait reçu une assez bonne éducation, mais il avait eu une jeunesse fort déréglée, fort orageuse, et ayant à craindre la vindicte des lois, il s'était enrôlé dans la marine. Il me fit des excuses de la liberté qu'il avait prise, en ajoutant qu'il ne me retiendrait pas long-temps.

— Vous voyez, monsieur, me dit-il, que mon pauvre camarade est accablé par l'horreur de sa situation, et cela n'est pas étonnant, car il est tout différent des malfaiteurs qu'on exécute sur terre. Ni lui ni moi nous ne craignons la mort, monsieur Mildmay; — mais une mort comme celle-ci! Mais être pendus comme des chiens pour servir d'exemple à toute la flotte, et être un sujet de honte et de reproche pour notre famille! — C'est là ce qui nous déchire le cœur. C'est pour cela, c'est pour ménager la sensibilité de ma pauvre mère, qne je vous ai fait prier de venir ici. Je vous ai vu vous jeter à la mer pour sauver un pauvre matelot, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de rendre service à un autre malheureux. J'ai fait mon testament, le voici : vous y verrez que je vous ai

nommé mon exécuteur testamentaire, et voici un pouvoir pour recevoir ma paie et mes parts de prises. Je vous prie de remettre cet argent à ma mère, et de lui laisser ignorer de quelle manière je suis mort. Dites-lui que je suis mort pour mon pays, ce qui est vrai, car je reconnais la justice de ma sentence, et je conviens qu'un exemple de sévérité était nécessaire. Il y a onze ans que je n'ai mis le pied en Angleterre; j'ai servi avec fidélité pendant tout ce temps, et je ne me suis mal conduit qu'en cette seule occasion. Si notre bon roi connaissait ma triste histoire, je crois que j'éprouverais sa merci. Mais que la volonté de Dieu se fasse! Cependant, si mes désirs pouvaient s'exaucer, je voudrais que la flotte ennemie sortît du port en ce moment, afin de pouvoir mourir comme j'ai vécu, en défendant mon pays.

Je lui promis d'exécuter strictement ses intentions, et il ajouta : — Et à présent, monsieur Mildmay, permettez-moi de vous donner un petit mot d'avis. Quand vous serez capitaine, — car je ne doute pas que vous ne le deveniez, — ne semez pas un esprit de mutinerie dans votre équipage, en voulant avoir ce qu'on appelle un vaisseau soigné. Tout marin aime l'or-

dre et la propreté, mais être sans cesse occupé à frotter, polir et fourbir tout ce qui se trouve en fer ou en cuivre sur un vaisseau, c'est ce qu'aucun marin ne peut souffrir. — Si vous êtes une minute de plus qu'un autre navire à prendre des ris à vos voiles, ne vous en inquiétez pas, pourvu que les ris soient bien pris, et que vos voiles soient en état de résister au vent; car on a déchiré bien des voiles parce que les ris en avaient été mal pris; et cette folle précipitation a coûté la vie à plus d'un bon marin. Et quoi de plus injuste que de punir celui qui arrive le dernier sur la vergue! Ne faut-il pas toujours que quelqu'un soit le dernier? — Mais je vous ai retenu trop long-temps, monsieur Mildmay, n'oubliez pas ma pauvre mère, et ne manquez pas de vous trouver demain matin sur le gaillard d'avant.

Cette fatale matinée arriva. A huit heures un coup de canon fut tiré, et le signal du supplice fut arboré au haut du mât. Le capitaine d'armes alla chercher les condamnés, leur ôta leurs fers, et les fit conduire sur le gaillard d'arrière par un détachement de soldats de marine.

La scène qui suivit fut si solennelle, que j'ose à peine essayer de la décrire. Le jour était su-

perbe; les vergues de perroquet étaient croisées à bord de tous les vaisseaux de la flotte; leur pavillon était déployé; tous les hommes de chaque équipage, en pantalons blancs, et en jaquettes bleues, étaient rangés du côté de chaque navire qui faisait face au nôtre, et une garde de soldats de marine était placée sur chaque passe-avant, mais sur notre bord, elle était sur le gaillard d'arrière. Deux canots de chaque vaisseau arrivèrent bord à bord du nôtre, avec un détachement ayant la baïonnette au bout du fusil, commandé par un lieutenant et un caporal. Tout notre équipage fut appelé sur le pont pour être présent à l'exécution. Les condamnés étaient debout au milieu du gaillard d'arrière; le capitaine leur fit la lecture de la sentence de la cour martiale, et du mandat du commandant en chef ordonnant l'exécution. Le chapelain lut les prières et les psaumes d'usage, et leur demanda s'ils étaient préparés à la mort. Ils répondirent qu'ils l'étaient et demandèrent un verre de vin pour soutenir leurs forces. On le leur donna sur-le-champ, et ils le burent en saluant respectueusement le capitaine et les officiers.

Le contre-amiral ne parut pas, ce qui eût été

contraire à l'étiquette. Les deux condamnés demandèrent ensuite la permission de toucher la main du capitaine et des officiers, ce qui leur fut accordé, après quoi Strange ayant dit qu'il désirait adresser quelques mots à l'équipage, le capitaine y consentit, et fit venir tout son monde sur l'arrière. Le plus profond silence régnait, et il n'y avait pas un œil qui ne fût humide.

— Mes camarades, dit Strange, écoutez les dernières paroles d'un homme qui va mourir. Nous sommes ici pour avoir écouté les instigations de quelques-uns de vous, qui se trouvent en ce moment en sûreté dans la foule. Nous avons été leurs instruments, et nous sommes devenus les victimes de la juste vengeance des lois. Si vous aviez réussi dans l'infâme projet que vous aviez conçu, quelle en aurait été la suite? Vous seriez perdus pour l'éternité, et vous auriez été la honte de vos familles, l'exécration de votre pays, et l'objet du mépris des étrangers à qui vous vous proposiez de livrer ce vaisseau. Je remercie le ciel d'avoir permis que ce dessein échouât. Que notre sort vous serve de leçon, et montrez votre repentir par votre conduite à l'avenir. — Maintenant, monsieur,

ajouta-t-il, en se tournant vers le capitaine, nous sommes prêts.

Ce discours, prononcé par un simple matelot pourra étonner le lecteur, comme il étonna le capitaine et les officiers. Mais Strange n'était pas un homme ordinaire; et, comme je l'ai déjà dit, il avait reçu de l'éducation. Peut-être même, comme quelques chefs d'insurrection, n'avait-il commis la faute de désobéir, que parce qu'il se sentait né pour commander.

On attacha les bras des condamnés, le chapelain marcha en avant en lisant le service funéraire, et le capitaine d'armes et deux sentinelles les conduisirent sur le gaillard d'avant. On y avait élevé une plateforme au-dessus du bossoir avec des marches pour y monter. Une poulie simple à fouet avait été attachée au cercle de fer à l'extrémité extérieure de chaque taquet de la vergue de misaine, et l'on y avait passé une corde dont un bout descendait sur la plateforme, et dont l'autre bout était conduit le long de la vergue dans le trelingage des haubans, et de là tombait sur le pont. Un canon amorcé, et n'attendant que la mèche, était sur la plateforme.

J'accompagnai le pauvre Strange jusqu'au

dernier moment. Il me pria d'examiner si la corde était convenablement arrangée autour de son cou, car il avait entendu dire que bien des gens avaient souffert long-temps avant de mourir, faute de cette précaution. Un bonnet blanc fut placé sur la tête de chacun d'eux, et quand ils furent sur la plateforme, on le leur rabattit sur les yeux. Ils me serrèrent la main, ainsi qu'au capitaine, à qui ils dirent qu'ils mouraient heureux et pleins d'espoir en leur rédempteur. On attacha la corde qu'ils avaient autour du cou à celle qui était passée dans la poulie, et le bout de chacune était tenu par vingt à trente hommes placés de chaque côté du pont, sous les ordres d'un lieutenant.

Quand tout fut prêt, le capitaine donna le signal en agitant un mouchoir blanc, le coup de canon partit, et au même instant les deux malheureux furent élevés en l'air. Ils ne parurent pas souffrir. Au bout d'une heure, on relâcha les cordes; leurs corps furent mis dans deux cercueils, et on les envoya à terre pour y être enterrés.

A mon retour en Angleterre, environ neuf mois après, je remis à la pauvre mère de Strange cinquante et quelques livres que j'avais reçues

pour sa paie et ses parts de prises; et je lui dis que son fils était mort en bon chrétien et pour le service de son pays. Je la quittai ensuite à la hâte de crainte qu'elle ne me fît d'autres questions.

Pendant que nous étions à Minorque, on y donna un grand bal masqué en l'honneur des Anglais à environ un mille de la ville. Je pris pour m'y rendre un costume de fou, et je choisis la monture la plus convenable à ce caractère, — un âne; je partis au milieu des cris d'une foule d'enfans et de vagabonds qui me suivaient. Dès que je fus dans la salle du bal, j'entrai dans l'esprit de mon rôle, en faisant des sauts de toute espèce, et en disant toutes les folies qui me passaient par la tête, ce qui attroupa beaucoup de monde autour de moi. L'amiral, le contre-amiral et la plupart des capitaines et des officiers de la flotte s'y trouvaient, mais je ne parlai jamais à aucun d'eux, à moins qu'il ne m'adressât la parole le premier, et alors je lui répondais par un sarcasme, car je connaissais assez bien le caractère de chacun d'eux. Un capitaine qui attachait une grande importance à des vétilles, me demanda si je voulais servir sur son bord. — Non, répondis-je, vous me feriez donner

trois douzaines de coups de verges si j'attachais mon hamac un pouce trop haut ou trop bas. — Eh bien, venez avec moi, me dit un autre, connu par son avarice. — Non, lui dis-je, le cordon de votre sonnette est trop court. Vous ne pouvez l'atteindre pour demander une seconde bouteille de vin que lorsque vos officiers ont quitté la table. — Si vous voulez servir sur mon bord, me dit un troisième, le vin ne vous manquera pas. — Cela est possible, répondis-je, mais votre café est trop faible, votre intendant a ordre de n'en prendre qu'une once pour six tasses.

Toutes ces réponses amusaient la foule qui m'entourait, et le vieil amiral lui-même m'honora d'un sourire. — Puis-je faire quelque chose pour vous, fou ? me demanda-t-il. — Oui, certainement, milord, lui répliquai-je, vous pouvez me nommer capitaine. — Oh, non, répondit-il, nous ne choisissons jamais de fous pour capitaines. — Vraiment! m'écriai-je, c'est donc une nouvelle ordonnance de l'Amirauté, milord ? Pourriez-vous me dire depuis combien de temps elle a été rendue ?

L'amiral, bon vieillard d'humeur joviale, ne fit que rire de cette remarque un peu imperti-

nente, mais le capitaine du vaisseau que je venais de quitter, sur qui, j'avoue, j'avais jeté un coup d'œil en la faisant, et qui m'avait reconnu, comme par instinct, eut la sottise de s'en offenser, et il alla le lendemain matin s'en plaindre à mon capitaine : celui-ci lui répondit, en éclatant de rire, que c'était une excellente plaisanterie, et il m'invita le même jour à dîner avec lui.

Notre frégate reçut ordre de se rendre à Gibraltar, et nous y arrivâmes peu de temps après. Un paquebot venant d'Angleterre m'apporta une lettre de mon père, qui m'annonçait la mort de ma pauvre mère. Oh ! combien je regrettai alors tous les chagrins que je lui avais causés ! Avec quelle fidélité ma mémoire me rappela toutes les fautes dont je m'étais rendu coupable envers elle ! Je n'aurais jamais cru que sa perte pût me causer une douleur si vive. Mon père me disait que, dans ses derniers momens, elle avait exprimé la plus tendre sollicitude pour mon bonheur futur, et qu'elle l'avait chargé de me dire que les dernières recommandations qu'elle me faisait, étaient de ne jamais oublier les principes de morale et de religion dans lesquels elle m'avait élevé; et qu'en m'en-

voyant sa bénédiction, elle me conjurait de lire la Bible, et de la prendre pour guide dans tout le cours de ma vie.

Jamais je ne me sentis si profondément ému qu'en cette occasion. Je me mis dans mon hamac, la tête en feu, et le cœur presque brisé. Il se passa quelque temps avant que je pusse réunir mes idées, et me rendre compte des sensations que j'éprouvais. Mais quand je me rappelai toutes mes fautes, je fus accablé de honte, de chagrin et de repentir.

Il était environ minuit, et je n'avais pas encore fermé les yeux quand on m'appela pour faire le quart de minuit à quatre heures. Nous avions, la veille, enseveli dans la mer le corps d'un vieux maître de timonnerie, nommé Quid, qui s'était tué à force de boire, ce qui n'est pas très-rare au service de Sa Majesté. Le corps d'un homme mort par suite de son intempérance, tombe presque toujours en putréfaction immédiatement après son décès, et cette putréfaction fait des progrès rapides sous un climat très-chaud. Les symptômes en furent tels, quelques heures après la mort de Quid, qu'il fallut lui donner sur-le-champ la sépulture commune des marins qui meurent à bord, et

le service funéraire ayant été lu, il fut descendu à la mer avec toutes les cérémonies d'usage, un boulet attaché à chacun de ses pieds, pour que le corps ne pût revenir sur l'eau.

Je me promenais sur le pont, plongé dans de sérieuses réflexions, qui étaient la suite de l'impression que m'avait faite la mort de ma mère, et je songeais à la beauté du service funèbre que j'avais entendu lire la veille : — « Je suis la résurrection et la vie », quand l'homme qui était en vigie sur le passe-avant à tribord, poussa un cri d'horreur. Je courus à lui pour lui en demander la cause, et je le trouvai si agité, si épouvanté, qu'il put à peine prononcer le mot : Quid ! Quid ! en allongeant un bras vers la mer.

Je fixai les yeux sur l'endroit qu'il me montrait, et ce fut avec une surprise inexprimable que je vis le corps de Quid, parfaitement droit, le corps et les épaules hors de l'eau. L'ondulation des vagues faisait qu'il semblait nous faire des signes avec la tête, et les rayons de la lune nous permettaient de distinguer le reste du corps sous la surface des ondes. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, et je me demandai si ce n'était pas une apparition surnaturelle. Ce-

pendant quelques instans de réflexion suffirent pour me faire comprendre la cause de cet événement extraordinaire. J'ordonnai qu'on mît un canot en mer, et j'allai faire mon rapport au premier lieutenant, que je fus obligé d'éveiller. Quand je lui eus rendu compte de l'apparition de Quid, il me dit en riant : — Il paraît que le vieux coquin n'aime pas l'eau salée autant que le grog. Faites-lui attacher quelques boulets de plus aux pieds, il sera plus ferme sur son amarre; et priez-le, s'il lève l'ancre une seconde fois, de ne plus venir dans nos eaux.

Il est aisé d'expliquer un événement si singulier en apparence. Les corps que la putréfaction décompose, engendrent une grande quantité de gaz qui les enfle, les rend plus légers et les fait remonter sur la surface de l'eau. La putréfaction était déjà commencée quand le corps de Quid avait été confié à la mer; les boulets attachés à ses pieds avaient suffi alors pour le retenir au fond ; mais la quantité de gaz venant à s'augmenter, le poids était devenu insuffisant, et ils ne servaient plus qu'à le maintenir dans une position perpendiculaire.

Le canot partit avec quelques boulets pour

exécuter les ordres du premier lieutenant. Mais quand on essaya d'accrocher le corps avec la gaffe du canot, il tournait sur lui-même, s'enfonçait sous l'eau, reparaissait ensuite, et déjouait tous les efforts. L'homme qui tenait la gaffe, piqué des railleries de ses camarades, en donna enfin un si grand coup au corps qu'elle lui entra dans l'abdomen, et le gaz qu'il contenait trouvant une issue pour s'échapper, le corps s'enfonça tout naturellement, et ne reparut plus. On fit force plaisanteries sur cet événement, mais je n'étais pas d'humeur à plaisanter sur un sujet si sérieux, et avant que j'eusse fini mon quart, j'étais déterminé à retourner chez mon père et à quitter le service.

Le lendemain, j'informai le capitaine de mon désir, non de quitter le service, mais d'aller chez mon père pour affaires de famille, ce qui m'était à peu près aussi nécessaire que de faire un pélerinage à Jérusalem. Le capitaine avait appris la fâcheuse nouvelle que j'avais reçue; cependant il me fit quelques remontrances, et me dit qu'il me serait certainement plus avantageux de rester à bord.

— Vous êtes maintenant accoutumé au service, me dit-il, vous connaissez vos devoirs, et

vous vous en acquittez à ma satisfaction. J'ai même mentionné votre nom honorablement dans une lettre destinée à être rendue publique, que j'ai écrite à l'Amirauté. Au surplus, vous devez savoir mieux que moi quelles affaires peuvent vous appeler chez vous; mais mon avis est que vous restiez à bord.

Je le remerciai, mais je persistai dans ma résolution, et il consentit à me donner mon congé. Il y ajouta un certificat de bonne conduite, conçu dans les termes les plus satisfaisans, et me dit même que si je voulais revenir sur son bord, il me conserverait une place vacante. Ce ne fut pas sans regret que je pris congé de lui, des officiers et de tout l'équipage. J'avais passé avec eux plus de trois ans; le commencement de ce temps avait été orageux, mais le calme y avait succédé, et je n'avais plus alors que des amis autour de moi. Je ne tardai pas à trouver un vaisseau de ligne qui retournait en Angleterre, et j'y obtins mon passage.

CHAPITRE IX.

Le plaisir et la peine ne sont ordinairement dans la jeunesse que des impressions passagères. J'avais à peine passé quatre jours à bord du vaisseau sur lequel je retournais en Angleterre,

que je repris toute ma légèreté naturelle. En arrivant à Portsmouth, je consentis à y passer deux jours avec mes nouveaux compagnons. Quand ce temps fut expiré, j'eus pourtant assez de résolution pour faire mon porte-manteau, et après un souper extravagant, je me couchai plus qu'à demi-ivre. Je me levai le lendemain avec un grand mal de tête, et je montai dans la diligence de Londres.

Quand je frappai à la porte de mon père, le domestique qui me l'ouvrit poussa de grands cris de joie. Je me précipitai dans le salon, et à ma grande surprise je vis une nombreuse réunion d'enfans, qui dansaient avec mes jeunes sœurs, tandis que ma tante jouait du piano; et mon père était assis sur son grand fauteuil, d'un air de bonne humeur.

C'était une scène à laquelle je ne m'attendais nullement. Je m'étais préparé à un accueil sentimental et touchant, et j'avais cherché à mettre mon esprit à l'unisson. Qu'on juge donc de la révolution soudaine qui s'opéra en moi, quand je trouvai la joie et la gaîté où j'attendais la tristesse et les larmes. Il ne me vint pas à l'idée que la mort de ma pauvre mère avait eu lieu six mois avant que j'en reçusse la nouvelle, que

près de trois autres mois s'étaient écoulés depuis cette dernière époque, et que par conséquent le temps avait dû produire son effet ordinaire, et adoucir la première amertume du chagrin. Je fus surpris de ce qui me parut en eux un manque de sensibilité, et ils ne le furent pas moins en me voyant un air grave et sérieux.

Mon père me reçut d'un air de surprise, et me demanda où était ma frégate, et quel motif me ramenait chez lui. Le fait est qu'ayant pris tout à coup cette résolution, je m'étais épargné la peine de lui écrire pour l'en informer, parce que je serais arrivé en même temps que ma lettre, à moins que je ne lui eusse écrit de Portsmouth, ce que j'aurais dû faire. Ne voulant pas donner à mon père, en présence de tant de témoins, l'explication qu'il avait droit d'attendre, il fut naturellement porté à concevoir des soupçons désavantageux, et il supposa que ma mauvaise conduite m'avait fait congédier de ma frégate. Son front se couvrit d'un nuage, et il parut plongé dans de profondes réflexions.

Lorsque j'expliquai à mon père, le lendemain matin, les motifs de mon retour, je ne pus le persuader que la mort de ma mère en fût la seule cause, et il me fit une foule de ques-

tions qui m'humilièrent. Enfin, je lui montrai le certificat que m'avait donné mon capitaine, et il ne put conserver ses soupçons injurieux. Mais sa mauvaise humeur ne fit qu'augmenter. Il me reprocha d'avoir quitté ma frégate, quand j'avais le bonheur d'avoir obtenu les bonnes graces de mon capitaine et que j'étais sur la route de la fortune, et me demanda ce que deviendrait la marine, si chaque officier retournait chez lui quand il perdait un de ses parens.

Je n'avais rien à répondre à ces argumens, mais ils détruisirent complétement le bon effet qu'auraient produit sur moi les dernières recommandations de ma mère. Je me dis que, si sa mort était un événement si peu important, ses derniers avis ne pouvaient l'être davantage, et à compter de ce moment, je cessai d'y penser. Mon père était fort loin de me traiter comme du vivant de ma mère; il me refusa toutes mes demandes avec dureté, et il me fit des mercuriales qui auraient mieux été adressées à un enfant, qu'à un jeune homme de dix-huit ans qui avait vu le monde.

La froideur qu'il me montrait fit naître en moi un esprit de résistance. Mon orgueil vint à mon secours. Nous eûmes un soir une querelle

très-vive, et je lui dis que, si je ne pouvais vivre en paix dans sa maison, je la quitterais. Il m'invita froidement à le faire, ne se doutant guère que je suivrais son avis. Je sortis à l'instant de l'appartement, dont je fermai la porte avec grand bruit. Je montai dans ma chambre, fis un paquet de quelque linge, et sortis de la maison sans être vu de personne, avec mon paquet sous mon bras, et environ seize shillings dans ma poche.

Mon père avait certainement agi avec imprudence, mais j'en commettais une encore plus grande. Il désirait que je retournasse à bord, et je n'en étais pas éloigné; mais son impatience et mon orgueil gâtèrent tout. Je ne tardai pas à faire des réflexions, mais il était trop tard. La soirée avançait, il me fallait un abri pour couvrir ma tête, et mes finances n'étaient pas dans une situation florissante.

J'avais fait six milles depuis que j'avais quitté la maison de mon père, quand je commençai à me trouver fatigué. La nuit allait tomber, et je n'avais pas encore de plan fixe. Un carrosse vint à passer, je montai derrière, et je fis ainsi environ quatre milles. Arrivée à une montée, la voiture ralentit sa course, le postillon descendit

de cheval, m'aperçut, et me salua de deux ou trois coups de fouet. C'était un avis suffisant de quitter mon poste, et je ne me le fis pas répéter.

Mes lecteurs savent déjà que depuis longtemps j'avais adopté la devise de nos voisins du côté du nord, *nemo me impunè lacessit ;* mais tout en aimant à me venger, je savais attendre l'occasion. Je suivis donc tranquillement le carrosse à quelques pas de distance. Quand il fut au haut de la montagne, le postillon se remit en selle. Je ramassai alors une grosse pierre et je la lui lançai à la tête. Etourdi du coup, il fut renversé, sa chute effraya les chevaux, ils s'emportèrent, et la voiture lui aurait passé sur le corps, si les chevaux n'eussent heureusement tourné tout à coup sur la droite pour prendre un autre chemin, qui descendait aussi de la hauteur. Le postillon ne fut pas plus d'une minute à se relever, et il ne songea qu'à courir après ses chevaux. Mon sang bouillait encore dans mes veines, au souvenir de l'insulte que j'avais reçue, et sans m'inquiéter de ce que deviendraient les chevaux, le postillon, la voiture et ceux qui s'y trouvaient, je me remis en marche.

Au bout de quelques minutes, j'arrivai dans

la petite ville de ***, dont je voyais déjà les lumières à l'instant où les chevaux s'étaient détournés sur la droite au grand galop. J'entrai dans la première auberge que je rencontrai, et j'y trouvai dans la grande salle une nombreuse compagnie assise autour d'une table bien servie, et entre autres une troupe de comédiens ambulans, qui venaient de jouer *Roméo* et *Juliette*, et à leur air de satisfaction, il était aisé de juger qu'ils avaient obtenu du succès. Ils n'avaient pas quitté leur costume de théâtre, et cette scène avait un air pittoresque et romantique, faite pour intéresser un midshipman à demi-paie.

Ma promenade m'avait donné de l'appétit, et la garçon m'ayant dit que c'était une table d'hôtes, je résolus de prendre ma part du souper. Il ne s'agissait plus que de choisir une place. Une actrice, jeune, jolie, bien faite, et ayant de grands yeux noirs, écoutait avec un air d'ennui et d'indifférence, les fades complimens de jeunes campagnards. Quand il lui arrivait de sourire, elle montrait les plus belles dents du monde : mais en général elle avait un air de mélancolie pensive, qui prévenait en sa faveur, et qui portait à croire qu'elle n'était pas née

pour la situation qu'elle occupait en ce moment. Un jeune fermier, qui était assis à son côté, se rebuta de lui conter des douceurs en pure perte, et se leva de table. Je me hâtai de prendre sa place, et j'entrai sur-le-champ en conversation avec elle.

Je ne puis dire si mes discours lui plurent, si elle trouva mes manières supérieures à celles des individus qu'elle voyait habituellement, ou si elle fut flattée de mes attentions assidues; mais le fait est qu'elle s'anima peu à peu, elle perdit son air de réserve, et elle fit preuve de tant de talens naturels, et montra un esprit si cultivé, que je ne pus m'empêcher d'être surpris de la trouver dans une pareille situation.

Notre entretien avait duré assez long-temps, et je venais de faire une remarque à laquelle elle n'avait pas répondu, parce qu'elle paraissait lutter contre une émotion secrète, quand nous fûmes interrompus par le bruit que fit une voiture en s'arrêtant à la porte, et par les cris : Au secours! au secours! Je quittai sur-le-champ ma nouvelle connaissance, et je partis pour répondre à ce signal de détresse.

Je trouvai dans la voiture un homme d'un certain âge, soutenant dans ses bras une jeune

personne qui avait perdu connaissance. J'aidai à la transporter dans une chambre, et on la plaça sur un sofa. On alla chercher un chirurgien, mais il n'y en avait qu'un seul dans la ville, et il était allé à quelque distance, pour un de ces cas qui, suivant M. Malthus, sont beaucoup trop fréquens pour le bien du pays. J'appris que la voiture avait été renversée, et que depuis ce moment la jeune personne n'avait pas repris l'usage de ses sens.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et je savais qu'il était important de la saigner sans délai. Je n'hésitai pas à déclarer mon opinion à son père, et ayant acquis, dans le cours de ma profession, quelques connaissances en chirurgie, je lui offris de faire l'opération, en ajoutant, ce qui était vrai, que je l'avais déjà faite plusieurs fois. Il accepta mon offre avec beaucoup de remercîmens, et à l'aide de mon canif j'ouvris une veine du bras le plus blanc que j'eusse jamais vu de ma vie. Le sang en sortit; à mesure qu'il coulait, elle semblait se ranimer, et enfin elle entr'ouvrit deux grands yeux bleus, qui, se fixant sur moi, produisirent l'effet d'une batterie masquée. J'étais tellement susceptible d'une tendre passion, que j'oubliai tout-à-fait

la jolie actrice que je venais de laisser à table, et qui, quelques minutes auparavant, occupait exclusivement toutes mes pensées.

Ayant réussi à rendre la connaissance à la belle malade, je donnai ordre qu'on la mît dans un lit bien chaud, qu'on lui fît prendre du thé, et qu'une femme veillât près d'elle toute la nuit. Tandis qu'on se préparait à exécuter mes ordres, le chirurgien qu'on avait été chercher arriva. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais fait et prescrit, il y donna son approbation, et ajouta que ma présence d'esprit avait peut-être sauvé la vie à cette jeune dame. — Mais permettez-moi de vous demander, dit-il au père, comment cet accident est arrivé.

— Un drôle était monté derrière ma voiture, répondit le père; le postillon lui donna un coup de fouet pour le faire descendre, et en reçut un coup de pierre qui le renversa. Les chevaux prirent le mors aux dents, firent deux ou trois milles au galop sans personne pour les conduire, et jetèrent la voiture contre une borne, accident qui aurait pu coûter la vie à ma pauvre fille.

— Le misérable! dit le docteur.

— Oui, le misérable! pensai-je en songeant

à tous les malheurs que mon caractère vindicatif aurait pu causer; mais je dois avouer que les charmes de ma victime n'ajoutaient pas peu à mes regrets. Cependant, voyant qu'on n'avait pas le moindre soupçon que je fusse l'auteur de cette catastrophe, je me remis de mon émotion, et je reçus les éloges du docteur avec une modestie convenable. Quand il fut parti, le père, plein de reconnaissance, me serra la main en me souhaitant une bonne nuit, et j'allai me mettre au lit.

Tandis que j'étais devant un miroir, mettant sur la toilette ma montre et une bourse bien légère, et que je dénouais ma cravate, je repassai en esprit tous les événemens de la journée, et j'apostrophai ainsi qu'il suit l'image que la glace réfléchissait: — C'est donc ainsi, monsieur, que vous marchez au repentir et à la réforme? Vous insultez votre père, vous fuyez de sa maison, vous montez derrière une voiture comme un vagabond; on vous en chasse ainsi que vous le méritiez, et pour vous venger vous risquez de faire écraser sous les roues un pauvre homme qui a peut-être une femme et des enfans, et de causer la mort à une jeune personne charmante; — et tout cela dans le court

espace de six heures! Où tout cela vous conduira-t-il ?

— A la potence, me répondis-je à moi-même, et cela est d'autant plus probable, que je ne vois aucun moyen de remplir ma bourse, si ce n'est par un miracle, ou en volant sur le grand chemin. Me voilà déjà amoureux de deux jeunes filles, et je ne possède au monde que deux chemises blanches. Il n'y a aucune proportion entre les moyens et les besoins.

Je m'endormis au milieu de mes réflexions. Je fus éveillé le lendemain matin par des hirondelles qui faisaient leur nid an haut des fenêtres de ma chambre, et la première question qui se présenta à mon esprit fut de savoir ce que je répondrais quand le père de la jeune dame m'interrogerait, comme je devais m'y attendre. J'avais à choisir entre la vérité et le mensonge, mais je laissai ce point indécis, et je résolus d'agir comme les circonstances m'y détermineraient.

Mes méditations furent interrompues par le garçon de l'auberge, qui vint me dire que le père de la jeune personne qui était arrivée la veille si malade, m'attendait pour déjeûner.

La pensée de me trouver à table avec la jeune

personne charmante que ma folie avait pensé faire périr la nuit précédente, me mit hors d'état de songer à autre chose, et laissant au hasard ou à une heureuse inspiration le soin de fabriquer une histoire, je me rendis dans l'appartement qu'avait pris le voyageur. Il m'accueillit avec beaucoup de cordialité, me parla encore des obligations qu'il m'avait, et me dit qu'il se nommait Somerville.

J'eus quelque idée d'avoir entendu mon père prononcer ce nom, et je cherchais à me rappeler en quelle occasion, quand M. Somerville ajouta qu'il espérait que je lui apprendrais le nom du jeune homme qui lui avait rendu un tel service.

— Mon nom est Mildmay, répondis-je; car je n'eus pas le temps d'en chercher un autre.

— Je serais heureux, dit-il, de pouvoir croire que vous êtes fils de mon ancien ami et camarade de collége, M. Mildmay, de***; mais cela n'est pas possible, car l'un est à l'université, et le cadet qui sert dans la marine, est en ce moment sur la Méditerranée. Mais vous êtes peut-être son parent?

Avant que j'eusse le temps de lui répondre, une porte de communication avec une autre

chambre s'ouvrit, et miss Somerville entra. Nous avons tous beaucoup entendu parler de l'amour à la première vue; mais je soutiens que l'homme qui aurait seulement entrevu une fois Emilie Somerville sans en devenir éperdûment épris aurait dû n'avoir ni cœur ni ame. Si je l'avais trouvée belle quand je l'avais vue sans connaissance et couverte de la pâleur de la mort, que dus-je penser quand je la vis avec l'air animé qui lui était naturel, et lorsque ses joues avaient repris leurs charmantes couleurs? Faire la description d'une beauté parfaite n'a jamais été mon fort. Tout ce que je puis dire, c'est qu'autant que je suis en état d'en juger, miss Somerville réunissait en sa personne tout ce qui pouvait contribuer à en faire le plus bel échatnillon de son sexe en Angleterre, et la main habile de la nature y avait mis tant d'harmonie, que je me sentais prêt à tomber à ses pieds et à l'adorer.

Lorsqu'elle me présenta sa main blanche, en m'adressant à son tour des remercîmens, je fus tellement confondu, que je ne pus que balbutier quelques mots dont je ne me souviens pas, et je ne saurais même dire si je les prononçai en anglais ou en français. Je perdis toute ma

présence d'esprit, et la rougeur que fit monter jusqu'à mon front le souvenir de ce que j'avais fait la veille, aurait pu se prendre pour celle de l'innocence modeste. Ces signes extérieurs se confondent souvent; et ce fut sans aucun doute ce qui arriva en ce moment. Mon embarras fut attribué à la modestie qui accompagne toujours le véritable mérite.

J'avais été trop long-temps en pension pour avoir honte de porter des lauriers que je n'avais pas gagnés. Je crus devoir profiter de tous les avantages que les chances de la guerre pouvaient m'offrir. J'imposai donc silence aux reproches de ma conscience, et assis entre ma nouvelle passion et son père, je fis le plus délicieux déjeûner. Le docteur avait déclaré que miss Somerville était hors de tout danger, et quoiqu'elle fût encore un peu faible, elle était en état de continuer son voyage. Comme ils n'avaient plus que quelques milles à faire, M. Somerville décida qu'il ne partirait que plus tard dans la matinée.

Le déjeûner fini, il quitta la chambre pour faire quelques préparatifs de départ, et je restai tête-à-tête avec sa fille. Pendant cette courte absence, j'appris qu'elle était fille unique, que

sa mère était morte, et qu'il avait existé une grande intimité entre nos deux familles. Emilie me fit aussi des questions pour savoir à quel degré j'étais parent de l'ancien ami de son père, et je lui répondis que j'étais son fils. Il m'aurait été impossible de faire un mensonge aux lèvres de corail qui m'interrogeaient, et aux yeux perçans qui étaient fixés sur les miens.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit à mon père? me demanda-t-elle.

— Parce que j'aurais été obligé de lui en dire beaucoup plus, lui répondis-je, en la prenant pour confidente. Je suis le midshipman que M. Somerville suppose sur la Méditerranée et je me suis enfui hier soir de chez mon père.

Quoique j'eusse été aussi concis qu'il était possible dans mon histoire, je ne l'avais pas terminée quand M. Somerville rentra.

— Eh bien, papa, s'écria Emilie, monsieur est véritablement Frank Mildmay, après tout.

Il ne me restait qu'à faire un aveu franc et sincère de tout ce qui m'était arrivé, mais j'eus grand soin de ne pas dire un mot de la pierre que j'avais jetée au postillon. M. Somerville me fit une réprimande que je trouvai sévère, et il me parut qu'il prenait trop de liberté avec moi. Il s'en aperçut et prit un ton plus doux.

— Si vous saviez, me dit-il, combien je porte d'intérêt à votre famille, quoique la distance qui me sépare à présent de votre père, ait rendu nos relations beaucoup moins fréquentes, vous ne seriez pas surpris que je prenne le ton d'un père en vous parlant. Ne me donnez pas lieu de regretter qu'un jeune homme à qui j'ai tant d'obligation soit assez fier pour refuser de reconnaître une faute qu'il a commise. Je ne blâme pas la fierté quand elle est juste, mais elle ne peut jamais l'être à l'égard d'un père. Retournez donc chez lui ; je vous préparerai les voies en lui écrivant, et vous pouvez attendre ici de mes nouvelles. Quand vous serez réconcilié avec votre père, j'espère que vous viendrez me faire une longue visite à***. En attendant, comme je suppose que vos finances ne sont pas dans une situation florissante, permettez-moi de vous laisser ce billet de dix livres sterling. Ne faites pas de cérémonies, votre père m'en tiendra compte avec plaisir, j'en suis sûr.

La fin de son discours me parut beaucoup plus agréable que le commencement, et j'acceptai son offre, sinon avec empressement, du moins avec un sincère plaisir.

Il sortit en disant qu'il allait payer l'auber-

giste, mais je crois qu'il voulait fournir à sa fille l'occasion d'essayer l'effet de son éloquence sur un esprit trop fier, qui semblait peu disposé à faire des concessions. Quelques minutes passées avec elle firent plus que les remontrances réunies de nos deux pères n'auraient pu effectuer; et je lui dis qu'à sa sollicitation, j'accepterais toutes les conditions raisonnables qui me seraient proposées.

Son père revint en disant que sa voiture était à la porte; il me serra la main; j'aidai Emilie à monter en voiture, et le dernier regard qu'elle me jeta m'affermit dans mes bonnes résolutions.

Quoi que le lecteur puisse penser de cet incident, il verra qu'il eut des suites d'une grande importance. L'orgueil m'avait excité à quitter la maison de mon père, l'esprit de vengeance m'avait porté à une action qui vient d'amener sur la scène l'héroïne de cette histoire; mais hélas! par quel aveuglement M. Somerville me laissa-t-il mon maître dans une auberge avec dix livres dans ma poche, au lieu de m'emmener chez lui jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de mon père? Les hommes les plus sages commettent des erreurs sur des points qui pa-

raissent d'abord sans importance, et qui ont ensuite des conséquences fâcheuses.

Abandonné à moi-même, je réfléchis sur tout ce qui venait de m'arriver; et la belle Emilie Somerville étant alors loin de mes yeux, je me rappelai la jolie actrice que j'avais si brusquement quittée la soirée précédente. Je dois pourtant dire que j'étais tellement occupé des charmes d'Emilie, que je ne cherchai la jeune Melpomène que comme moyen de passer le temps et sans aucune autre intention.

Je la trouvai dans la grande salle de l'auberge avec les autres comédiens, qui allaient y dîner à table d'hôte. Je me plaçai encore à côté d'elle, elle me reçut en ami, et elle montra en ma faveur une partialité qui me flatta. Au bout de trois jours, je reçus une lettre de M. Somerville. Elle en contenait une de mon père, dont la seule demande était que je retournasse chez lui, et que je le revisse comme s'il ne s'était passé entre nous rien de désagréable. Je résolus de le faire, mais j'avais été assez long-temps dans la compagnie d'Eugénie, — c'était le nom de l'actrice, — pour qu'il me fût pénible de la quitter. Dans le fait, j'en étais, en style de marin, éperdûment amoureux. Je n'aurais osé dire qu'elle

partageât mes sentimens, mais il était évident que ma société lui plaisait. Elle m'avait conté l'histoire de sa vie, et je la donnerai, en ses propres termes, dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

— « Mon père, me dit Eugénie, était directeur de comédiens ambulans. Ma mère, qui était d'une famille respectable, le vit un jour jouer le rôle de *Rolla*, en devint éprise, s'enfuit

de chez ses parens pour le suivre, et l'épousa. Cette démarche imprudente attira sur elle l'indignation de sa famille, et s'en trouvant abandonnée, elle devint *prima donna* de la troupe. Je fus le seul fruit de cette union, et la seule consolation de ma mère, car elle eut cruellement à se repentir de sa conduite inconsidérée.

» Lorsque j'eus cinq ans, mon père voulut me faire jouer le rôle de Cupidon dans l'opéra de Télémaque. Ma mère s'y opposa et déclara que je ne monterais jamais sur le théâtre. Ce refus fit naître entre eux une querelle sérieuse, et la manière indigne dont mon père nous traitait ma mère et moi, ne servit pas à rétablir l'harmonie. Je n'osais jamais m'écarter d'elle un instant, de crainte de recevoir quelque coup. Elle employait tout son loisir à m'instruire, et, malgré la faute qu'elle avait commise, elle en était capable sous tous les rapports.

» Deux ans après, une parente de ma mère mourut en lui léguant cinq mille livres, et elle avait pris toutes les précautions nécessaires pour que son mari ne pût jamais toucher ni le capital ni les intérêts. Dès que ma mère en fut instruite, elle quitta son mari et m'emmena avec elle. Il ne jugea pas à propos de perdre

son temps et son argent pour la poursuivre. S'il eût été informé du changement survenu dans sa fortune, il aurait probablement agi différemment.

» Nous arrivâmes à Londres, ma mère prit possession de son legs, et craignant que mon père ne vînt à l'apprendre, elle passa en France avec moi. J'y passai les plus belles années de ma vie. Ma mère n'épargna rien pour me donner une bonne éducation. J'eus les meilleurs maîtres de musique, de chant et de danse, et je profitai de leurs leçons.

» De France nous passâmes en Italie, où nous restâmes deux ans. Pendant tout ce temps, ma pauvre mère vivait sur son capital, croyant sans doute qu'il était inépuisable. Enfin elle fut attaquée d'une fièvre cérébrale, et elle en mourut. Il y a maintenant deux ans que ce malheur est arrivé, et je venais d'entrer dans ma seizième année. Ayant été dans le délire presque depuis le commencement de sa maladie qui fut très-courte, elle ne put me donner aucun avis pour ma conduite future, ni me dire comment je pourrais me procurer des ressources pour vivre. Heureusement je savais l'adresse de son banquier à Londres, et je lui écrivis sur-le-

champ. Sa réponse fut qu'une somme de quarante livres était tout ce qui lui restait entre les mains à ma mère.

» Je crois qu'il me trompa, mais je n'y pouvais rien faire. Cette nouvelle ne me fit pas perdre courage. Je vendis tout le mobilier de ma mère, je payai toutes ses dettes, et avec neuf livres dans ma poche, je partis pour Londres, où j'arrivai sans accident. En descendant dans une auberge, un journal me tomba sous la main, et j'y vis qu'une troupe de comédiens de province demandait une jeune actrice pour jouer les premiers rôles. Ma mère avait toujours eu du goût pour le théâtre. Non seulement elle m'avait souvent conduite au spectacle, mais nous avions même joué fréquemment la comédie en société pendant notre séjour en France, et l'on avait trouvé que je m'acquittais bien des rôles dont j'étais chargée.

» La profession d'actrice me paraissait un mode d'existence bien précaire, mais j'étais sans ressources, et je résolus d'en essayer. Je me rendis à l'adresse indiquée dans le journal. On m'y fit marcher, déclamer, chanter; on parut satisfait de mon savoir-faire, on m'accepta, et l'on me dit de me rendre dans une ville qui

n'était qu'à quelques milles de Londres, en me donnant le nom du directeur. Quelle fut ma surprise quand je reconnus ce nom pour être celui de mon père!

» Je partis pourtant et je me présentai à mon père. Il ne me reconnut pas, ce qui n'était pas étonnant, puisque je l'avais quitté à l'âge de sept ans; et je ne désirais pas qu'il me reconnût, n'ayant pas dessein de rester bien longtemps avec lui, car mon ambition était de paraître sur un des théâtres de Londres, dès que j'aurais acquis ce qui me manquait encore. J'étudiai donc avec beaucoup de soin toutes les parties de ma profession. Sans savoir si sa première femme était morte, mon père s'était remarié, et ma présence n'ajouta pas à son bonheur domestique, car sa femme devint excessivement jalouse de moi, sans que j'y donnasse aucun sujet, car grace au ciel, ma conduite a toujours été assez pure pour ne m'exposer à aucun soupçon, quoique entourée de mille tentations, et persécutée à chaque instant pour devenir la femme de l'un ou la maîtresse de l'autre.

» Mon propre père fut un de ceux qui me firent cette dernière proposition; et pour me

délivrer de ses importunités, j'étais sur le point de lui apprendre qui j'étais quand il fut attaqué d'une maladie dangereuse, dont il mourut il y a environ huit mois, après avoir renouvelé mon engagement pour un an, en augmentant mes appointemens d'une guinée et demie par semaine. Mon intention est de quitter cette troupe dès que mon engagement sera terminé : mais que ferai-je alors? c'est ce que je ne saurais encore dire. »

En retour de sa confidence, je lui contai ce que je jugeai à propos qu'elle sût de mon histoire; et en trois jours, elle me captiva à un tel point, que j'oubliai entièrement Emilie Somerville. Je ne songeai plus qu'à gagner du temps, afin de pouvoir rester près d'Eugénie. Mon père m'avait mandé dans sa lettre qu'il m'avait obtenu la permission de passer à bord du vaisseau de garde à Spithead; je lui répondis avec un ton de respect et d'affection pour le prier de trouver bon que je rejoignisse ce vaisseau sans retourner chez lui, en alléguant pour raison qu'il m'en coûterait trop de reparaître devant ses yeux, avant que le temps eût effacé l'impression que ma conduite devait avoir faite sur lui. Mon père y consentit, et se reprochant

probablement aussi quelques torts, il m'envoya libéralement une somme d'argent plus que suffisante pour m'équiper de nouveau complétement. Le même courrier m'apporta une lettre de M. Somerville, qui m'invitait à venir passer quelques jours chez lui.

Eugénie m'avait informé que les acteurs comptaient partir sous deux jours pour se rendre dans les environs de Portsmouth, et comme ils devaient être quinze jours en route, je me déterminai à la quitter pour le moment, et à accepter l'invitation de M. Somerville. J'avais passé plus d'une semaine avec elle. En lui faisant mes adieux, je lui déclarai mon amour. Le silence et les larmes furent sa seule réponse. Je vis qu'elle n'était pas mécontente de mon aveu, et je la quittai en me livrant aux plus douces espérances pour l'avenir.

J'arrivai chez M. Somerville, et je reçus l'accueil le plus cordial du père et de la fille. Mais je ne dois pas entrer dans de longs détails sur le séjour que j'y fis. Quand j'y réfléchis, je me hais moi-même et je déteste la nature humaine. Pouvait-on se fier à moi ? Cependant j'inspirais une confiance sans bornes. J'étais comme le serpent dans le jardin d'Eden, quoi-

que sans en avoir les mauvaises intentions. La vertu et la beauté se réunissaient pour tenir mes passions en bride; mais quand ces passions manquaient de pâture, elles se cachaient dans le fond de mon cœur.

Si je fusse toujours resté près d'Emilie, je n'aurais pas commis les fautes dans lesquelles je tombai ensuite; mais quand je la quittai, toutes mes bonnes résolutions disparurent. Cependant l'image brillante de sa vertu avait allumé dans mon cœur une sainte flamme qui ne put jamais entièrement s'éteindre. S'obscurcissant quelquefois, elle brûlait ensuite avec plus d'éclat que jamais, et elle fut pour moi un phare qui me guida au milieu d'écueils qui auraient pu causer mon naufrage.

Forcé enfin de m'éloigner de ce paradis terrestre, je dis à Emilie que je l'aimais, que je l'adorais; je lui jurai une fidélité éternelle, et j'obtins d'elle une boucle de ses cheveux. En la quittant, mon intention était d'aller rejoindre le bâtiment de garde à Spithead, mais la tentation de revoir la belle Eugénie était trop forte pour que je pusse y résister : du moins je le crus ainsi, et par conséquent, je me dispensai de faire aucun effort pour la combattre.

Il est vrai que je fis une apparition *pro formâ* à bord du bâtiment, afin de faire inscrire mon nom sur ses registres, et de prendre date, mais j'obtins ensuite très-facilement un congé du premier lieutenant, qui, sur un vaisseau encombré d'une foule de midshipmen surnuméraires, se trouva trop heureux de se débarrasser de moi.

Je me rendis alors dans la petite ville où je savais que je trouverais la troupe de comédiens dont Eugénie faisait partie. Ils y étaient en pleine activité. Quand nous nous étions séparés, elle m'avait dit qu'il était à désirer pour sa réputation et pour la mienne, que notre liaison en restât là, parce qu'elle pourrait nuire à mon avancement dans ma profession. Mais mon parti était pris, et j'arrivais avec une réponse à toutes ses objections. J'allai trouver le directeur, et je lui demandai à être admis dans sa troupe.

Quand j'eus fait cette démarche, Eugénie pensa que je ne pouvais surmonter ma passion, et que j'étais disposé à faire pour elle tous les sacrifices possibles. Le directeur m'agréa, et me promit une guinée par semaine, et sept schillings en sus pour jouer de la flûte dans l'orchestre, quand je ne serais pas occupé sur le

théâtre. Ce fut à ma voix que je fus redevable d'une admission si prompte, car le directeur avait besoin d'un premier chanteur. Je signai le même soir un engagement pour deux mois, et ayant été présenté, dans toutes les formes, à mes confrères du brodequin, je soupai avec eux. Je me mis à table près d'Eugénie, et la préférence décidée qu'elle m'accordait, excita la jalousie de mes nouveaux compagnons. Je les mesurai tous des yeux, et je calculai que je n'avais rien à en craindre.

Les affiches annoncèrent Roméo et Juliette, et je devais jouer le rôle du héros de la tragédie. On me donna quatre jours pour m'y préparer. Je passai tout ce temps avec Eugénie; elle m'instruisait dans les mystères de son art, mais tout en me donnant des preuves non équivoques d'attachement, elle ne me permettait aucune liberté. Le jour de la répétition arriva; je reçus le matin les applaudissemens de toute la troupe, et à six heures du soir, le rideau se leva, et seize chandelles me montrèrent aux yeux d'un auditoire composé d'une centaine de personnes.

A moins de s'être trouvé dans une situation semblable, on ne peut se figurer ce qu'éprouve

un débutant dans une pareille occasion. La plupart des spectateurs savaient à peine lire et écrire; je les méprisais souverainement, et pourtant je me sentis interdit et tremblant en paraissant devant eux, et au commencement de la pièce, je savais à peine ce que je disais. Ce ne fut qu'à la scène du balcon que je recouvrai l'usage de toutes mes facultés. Alors la présence et les sourires d'Eugénie-Juliette me rendirent à moi-même, et j'entrai dans l'esprit de mon rôle. Quand le rideau tomba, il y eut un chorus d'applaudissemens bruyans comme le tonnerre; on me demanda à grands cris; le rideau se releva, et je fus obligé de venir saluer les marchands de chandelles et de fromage, les merciers et les tailleurs qui formaient l'auditoire. Je sentis ma dégradation; mais il était trop tard.

J'étais constamment avec Eugénie, et le lecteur doit s'attendre à ce qui devait naturellement en résulter. Je n'essaierai pas d'atténuer ma faute; elle est inexcusable; mais qu'il me soit permis de plaider en faveur d'Eugénie, de la pauvre Eugénie, dont la vertu ne succomba qu'après avoir opposé une vaine résistance à l'amour.

Nous vécûmes ainsi deux mois ensemble, et j'oubliai ma famille, ma profession, et même Emilie Somerville. Tout était sacrifié à Eugénie, rien ne me manquait quand j'étais près d'elle. Et maintenant que le temps a calmé cette ardeur de jeunesse qui m'entraînait alors, je dois lui rendre la justice de dire qu'il était impossible d'avoir plus de naturel et de simplicité. Elle avait l'esprit cultivé, une vivacité enchanteresse, une ame forte, et un attachement sans bornes pour moi, — pour moi, le premier, et, comme je le crois fermement, le seul homme qu'elle ait jamais aimé. La faute qu'elle commit, si elle ne peut être justifiée, doit trouver une excuse dans la manière dont Eugénie avait été élevée. Elle avait passé son enfance au milieu de querelles domestiques, souvent dans le besoin, et ayant toujours sous les yeux des exemples d'inconduite et de dépravation. Une mère faible et passionnée pour elle avait soigné son éducation, elle n'avait songé qu'à orner l'édifice, sans penser à en assurer les fondations, et ce furent ces ornemens qui contribuèrent à en amener la chute.

Elevée en France pendant les temps les plus orageux de la révolution, elle avait adopté quel-

ques-unes des idées qui y régnaient alors. Entr'autres choses, elle regardait le mariage comme un contrat purement civil, qui n'imposait des devoirs et des obligations que tant qu'il durait, et qui pouvait se rompre au gré des parties. Les scènes de discorde qu'elle avait vues dans sa propre famille, l'avaient confirmée dans ses principes à ce sujet. Quand deux personnes qui croyaient s'aimer, ou qui même s'aimaient véritablement, disait-elle, s'unissaient par un nœud indissoluble, leur liaison était accompagnée d'un sentiment pénible de contrainte qu'elles n'auraient jamais éprouvé, si elles avaient eu le pouvoir de se séparer quand elles l'auraient voulu, et elles auraient vécu heureusement ensemble, si elles n'y eussent pas été forcées.— Je ne sais, mon cher Frank, me dit-elle un jour, combien de temps vous pourrez continuer à m'aimer, mais du moment que vous ne m'aimerez plus, le mieux sera de nous séparer.

Ces sentimens étaient certainement ceux d'une jeune enthousiaste, mais Eugénie vécut assez long-temps pour reconnaître son erreur, et pour en déplorer les suites.

Un incident curieux mit fin à ce rêve de bon-

heur. Il me mit au désespoir quand il arriva; mais je suis convaincu maintenant qu'il fut heureux pour moi; car il me fit reprendre ma profession, me rappela au sentiment de mes devoirs, et me fit sentir dans toute son étendue la honte de la situation dégradante dans laquelle je m'étais placé. Mon père me croyait toujours à bord du vaisseau de garde; il était venu voir un ami qui demeurait dans les environs, et ayant entendu parler des talens du « jeune homme intéressant » qui avait joué avec tant de succès le rôle de Roméo, et celui d'Apollon dans l'opéra d'Apollon et Midas, il fut curieux d'assister à une représentation.

Je commençais à chanter l'ariette « *Pray Goody* » quand mes yeux rencontrèrent ceux de mon père, et cette vue fut pour moi ce qu'aurait été la tête de Méduse. A la vérité ses regards ne me métamorphosèrent point en pierre, mais je fus frappé de stupeur. Je perdis la voix, j'oubliai mon rôle, et je ne recouvrai l'usage de mes jambes que pour m'enfuir du théâtre, laissant au directeur le soin de s'arranger avec le public comme il le pourrait. Mon père, qui pouvait à peine en croire ses yeux, ne douta plus de la vérité quand il vit ma confusion et ma

fuite; et je ne saurais exprimer quelle sotte figure je fis, quand je le vis entrer dans le taudis que nous appelions le foyer des acteurs, tandis que je me débarrassais du costume d'Apollon.

Mon père me demanda d'un ton sévère depuis combien de temps j'avais pris une profession si honorable. C'était une question que j'avais prévue, et je lui répondis qu'il n'y avait que quelques jours; que c'était une espiéglerie qui m'était passée par la tête et qui m'avait paru fort amusante.

— Fort amusante sans doute, monsieur ; — et puis-je vous demander, sans avoir à craindre d'entendre un mensonge, combien de temps cette espiéglerie doit encore durer ?

— Oh, mon congé expire, et je retourne à bord demain.

— Vous m'accorderez l'honneur de vous accompagner, monsieur, et je prierai votre capitaine de ne plus vous permettre de semblables excursions.

Prenant alors un ton plus sévère, il ajouta : — Je rougis d'être votre père, monsieur, et je ne me serais jamais attendu à vous trouver dans la compagnie de vagabonds et de prostituées. D'après les lettres que vous m'avez écrites de

Portsmouth, j'avais lieu de vous croire tout différemment occupé.

J'avais recouvré ma présence d'esprit, et je lui répondis avec un air de simplicité innocente, que je ne croyais pas faire mal en faisant ce que bien des officiers se permettaient; que nous montions quelquefois un drame à bord pour nous amuser, et que j'avais voulu acquérir de la pratique.

— Acquérez-en avec vos égaux, monsieur, et non avec des histrions et des coureuses de rues.

Je fus outré d'entendre Eugénie comprise sous cette dénomination outrageante, mais je maîtrisai mon indignation, et je résolus de soutenir le feu de mon père sans y répondre. Il finit par me laisser son adresse, en m'ordonnant de venir le joindre le lendemain à dix heures du matin.

La surprise et l'inquiétude dont Eugénie avait été saisie en me voyant quitter le théâtre si brusquement, firent place au désespoir quand elle apprit quelle en avait été la cause, et ce qui s'était passé entre mon père et moi. Pour la consoler, je lui offris d'abandonner ma famille et ma profession pour ne pas la quitter; mais cette proposition la rappela à elle-même. — Frank, me dit-elle, nous avons eu tort l'un

et l'autre, et je fermais les yeux au danger que je n'osais envisager. Votre père a raison, il trouve son fils vivant avec des comédiens ambulans, il veut rompre cette liaison, et il est de son devoir de le faire. Vous avez une carrière honorable à suivre; je ne serai pas un obstacle aux vues de votre père et à votre prospérité dans le monde. J'espérais une plus heureuse destinée, mais l'amour m'aveuglait, et mes yeux se sont enfin ouverts. Je vous aime tendrement, mon cher Frank; je n'ai aimé et n'aimerai jamais que vous, mais il faut nous séparer; c'est la seule preuve que je puisse vous donner de la sincérité de mon attachement.

Elle ne voulut écouter ni représentations, ni prières, et nous passâmes une partie de la nuit à faire mes préparatifs de départ, à prendre des arrangemens pour correspondre ensemble, et, s'il était possible, pour nous revoir. Je la quittai le lendemain, le cœur brisé, pour aller trouver mon père. Il était probablement instruit de mon attachement, il savait quelle était la violence de mes passions, et il fut assez prudent pour chercher à les calmer. Il me reçut avec affection, ne me dit pas un mot de ce qui s'était passé la veille, et nous fûmes sur-le-champ les meilleurs amis du monde.

En m'arrachant des bras d'Eugénie, je reconnus la vérité du proverbe français : *Il n'y a que le premier pas qui coûte.* A mesure que je m'éloignais d'elle, mon cœur reprenait plus de tranquillité. Mon père, pour écarter encore davantage ce triste sujet de mon esprit, me parla d'affaires de famille, de mon frère, de mes sœurs, et enfin nomma M. Somerville et Émilie. Prononcer ce dernier nom, c'était toucher la bonne corde. Le souvenir d'Émilie ranima en moi une étincelle de vertu prête à s'éteindre, et éloigna pour quelque temps de ma mémoire la malheureuse Eugénie. Je promis à mon père de ne jamais rien faire qui pût être une honte pour ma famille ou pour moi-même, et je le priai de ne parler de ma folie ni à M. Somerville, ni à sa fille.

— Je vous le promets d'autant plus volontiers, me dit mon père, que cette demande est pour moi une forte preuve que vous reconnaissez votre erreur.

Cette conversation avait lieu pendant que nous étions en chemin pour Portsmouth. Dès que nous y fûmes arrivés, mon père me laissa à l'hôtel, et se rendit chez l'amiral du port qu'il connaissait. Le résultat de cette conférence fut qu'on m'enverrait sur-le-champ à bord d'un

bâtiment prêt à mettre à la voile pour la baie de Biscaye, et commandé par un capitaine en état de me tenir en bride. Le nombre de ses midshipmen était complet; mais à la demande de l'amiral, il consentit à me prendre comme surnuméraire.

L'affaire étant conclue, mon père vint me retrouver, et dès que nous eûmes dîné, il me conduisit lui-même à bord, de crainte que je ne lui jouasse quelque nouveau tour. Me jugeant alors sous bonne garde, il me fit ses adieux et retourna à terre.

CHAPITRE XI.

Dès que je fus établi dans ma nouvelle demeure aussi bien que les circonstances le permettaient, j'écrivis une longue lettre à Eugénie pour lui rendre un compte exact de tout ce

qui m'était arrivé depuis notre séparation. Je la priai de venir à Portsmouth pour que je pusse la voir encore une fois avant de partir, et de se loger à l'hôtel de l'Étoile et la Jarretière. C'était le plus voisin de la mer. Sa réponse m'informa qu'elle y serait le lendemain.

La seule difficulté, c'était d'aller à terre. Je savais que toute mon éloquence ne pourrait déterminer le premier lieutenant, cerbère sous la garde duquel je me trouvais, à m'en accorder la permission ; cependant, je résolus de l'essayer, et je lui fis les instances les plus pressantes pour qu'il me permît d'aller acheter à Portsmouth certains objets qui m'étaient indispensables.

— Non, non, me dit M. Talbot ; je suis trop vieux renard pour me laisser prendre ainsi. J'ai mes ordres, et je ne permettrais pas à mon père d'aller à terre si le capitaine m'avait ordonné de le garder à bord. Je vous dis donc très-amicalement que vous n'irez pas à Portsmouth, à moins que vous n'y alliez à la nage, et je ne présume pas que vous l'entrepreniez. — Tenez, pour vous prouver que je n'y mets pas de mauvaise volonté, lisez le billet que j'ai reçu du capitaine.

Le billet était fort court, car il ne contenait

que ces mots très-flatteurs pour moi : — Gardez à bord ce jeune infernal vagabond Mildmay.

Je le lui rendis sans faire aucun commentaire.

— Voulez-vous, monsieur, lui dis-je, me permettre d'aller à terre sous la garde du sergent des soldats de marine ?

— Non, ce serait également enfreindre mes ordres. Je vous répète que vous ne pouvez aller à terre, monsieur.

Il prononça ces mots d'un ton très-péremptoire, et descendant sous le pont, il me laissa à mes réflexions.

Il m'était fort aisé de correspondre par écrit avec Eugénie; mais cela ne me suffisait pas. Je lui avais promis d'être près d'elle à neuf heures du soir. Le soleil était couché, toutes les embarcations du vaisseau avaient été hissées à leur place, et de toutes les barques du rivage, il n'y en avait pas une seule à portée de ma vue. Je n'avais donc d'autre moyen d'aller à terre que de m'y rendre à la nage, comme M. Talbot me l'avait suggéré pour m'en faire sentir l'impossibilité. Mais il ne me connaissait pas alors comme il me connut par la suite.

Le vaisseau était à l'ancre à environ deux

milles de la terre. Le vent venait du sud-ouest, et la marée avançait vers l'est, de sorte que j'avais pour moi vent et marée, et je calculai que je pourrais gagner South-Sea-Castle. Dès que la nuit fut complétement tombée, je me plaçai près des porte-haubans de l'avant. C'était le 20 mars et il faisait très-froid. Je me déshabillai, je fis un paquet bien serré de tous mes vêtemens, et je l'attachai solidement sur mon chapeau, que j'eus soin de bien enfoncer sur ma tête. Je me laissai ensuite glisser sans bruit dans la mer, et comme un autre Léandre je ne songeai plus qu'au bonheur de serrer bientôt une autre Héro dans mes bras.

Avant que je fusse à dix toises du vaisseau, la sentinelle m'aperçut. Elle supposa que j'étais un des matelots que la presse avait forcés à servir le roi malgré eux, et que je cherchais à m'échapper. Il me cria de revenir à bord, je ne répondis pas, et l'officier de quart lui ordonna de faire feu. Une balle passa par-dessus ma tête, et j'entendis ensuite une douzaine d'autres siffler à mes oreilles. Aucune ne me toucha, et redoublant d'efforts, je fus bientôt hors de portée. Un batelier, qui avait entendu les coups de mousquets, pensa qu'il y avait quelque

chose à gagner pour lui dans cette affaire. Il s'avança en mer avec sa barque, m'aperçut, se dirigea vers moi et m'aida à y monter.

Je tremblais de froid, et tout en remettant mes vêtemens, je lui dis de me déposer à terre le plus près possible de South-Sea-Castle. Nous y arrivâmes en moins d'un quart d'heure, et lui ayant donné une guinée, je courus sans m'arrêter un instant à l'hôtel de l'Etoile et la Jarretière. Eugénie m'y attendait, et elle eut assez de présence d'esprit pour m'appeler « son cher mari », en présence du garçon qui m'ouvrit la porte de son appartement. Elle s'aperçut que mes vêtemens étaient mouillés, et je fus obligé de lui dire ce que j'avais fait pour venir la trouver. Elle en frémit d'horreur, tandis que mes dents claquaient encore de froid. Mais un bon feu, un verre d'eau chaude et de l'eau-de-vie, ses sourires et ses caresses m'eurent bientôt ranimé.

Je trouvai tant de charmes dans cette entrevue à la dérobée, que je la suppliai de m'en accorder une semblable la nuit suivante. Mais elle refusa d'y consentir.

— Non, Frank, me dit-elle, je ne veux pas que vous risquiez une seconde fois votre vie et

votre réputation pour moi. Avant que nous nous revoyions, je serai probablement mère, et c'est la seule chose qui me console de notre séparation. Si je ne vous ai pas près de moi, j'aurai du moins votre image. — Je vous serai fidèle jusqu'à la mort, Frank; mais je vous déclare que je n'exige ni n'attends de vous la même constance. Quand vous aurez atteint dans votre profession un grade digne de votre mérite et de votre naissance, vous devrez choisir une épouse d'un rang égal au vôtre. Cela doit arriver, et je m'y suis résignée comme à un événement inévitable. Mais ne me bannissez pas entièrement de votre cœur, Frank, je ne serai jalouse de personne tant que je pourrai croire que vous conservez un tendre souvenir de votre Eugénie. Votre enfant ne vous sera pas à charge tant que les soins d'une mère pourront lui suffire; après cette époque, je suis sûre que vous ne l'abandonnerez pas.

Je lui fis des vœux et des promesses, non seulement de ne jamais l'oublier, mais de ne jamais aimer qu'elle, et mon cœur, en le lui faisant, était d'accord avec ma bouche. Le lendemain matin, je lui fis mes adieux en l'embrassant tendrement, et ayant pris une

barque, je me fis conduire sur mon vaisseau.

Le premier lieutenant était sur le pont quand j'y arrivai. — Je présume, me dit-il en souriant, que c'est sur vous qu'on a fait feu la nuit dernière ?

— Oui, monsieur. J'étais dans une nécessité absolue d'aller à terre, sans quoi je n'aurais pas choisi un moyen si extraordinaire de m'y rendre.

— Si vous m'aviez dit que votre intention était d'y aller à la nage, je n'y aurais pas mis obstacle en faisant tirer sur vous. — Je vous ai pris pour un des matelots que la presse nous a procurés.

— Ces matelots vous ont beaucoup d'obligation, monsieur.

— L'eau n'était-elle pas diablement froide?

— Excessivement, monsieur.

— Et que pensez-vous de nos soldats de marine ? sont-ils bons tireurs ?

— Je les aurais admirés, monsieur, s'ils avaient eu un autre point de mire.

— Ecoutez-moi, me dit M. Talbot avec un ton de bonne humeur, je ne puis me dispenser de faire mon rapport de cette affaire au capitaine, mais je ne crois pas qu'il y attache une

grande importance. Il est lui-même trop entreprenant pour ne pas aimer un peu d'audace dans les autres. D'ailleurs nous n'ignorons pas qu'il s'agissait d'une dame, et c'est toujours une circonstance atténuante. Mais nous vous offrirons bientôt un plus noble objet d'ambition.

Le capitaine arriva bientôt après, et causa quelque temps avec le premier lieutenant en souriant, et en jetant quelquefois un coup d'œil sur moi ; mais jamais il ne me parla de ce que je m'étais absenté sans permission. Quelques jours après, nous mîmes à la voile, et nous arrivâmes bientôt dans la baie de Biscaye. La flotte anglaise était à l'ancre en avant des vaisseaux français, amarrés en ligne à la hauteur de l'île d'Aix. Le vaisseau auquel j'appartenais prit une part active à l'affaire, et nous vîmes bien des choses qu'il ne convenait pas de dire. Mais comme plusieurs cours martiales eurent lieu à cette occasion, et qu'il se fit beaucoup de mauvais sang, je me bornerai à parler de ce qui me concerne personnellement, et j'éviterai tout ce qui pourrait offenser les parties intéressées.

Nous passâmes quelques jours à préparer les

brûlots, et dans la nuit du 11 avril 1809, tout étant prêt pour essayer de détruire l'escadre ennemie, nous commençâmes l'attaque. Jamais on ne conçut une entreprise plus audacieuse, et si elle ne réussit qu'en partie, on ne peut en faire un reproche à ceux qui la conduisaient. Ils firent tout ce qu'il est au pouvoir de l'homme de faire.

La nuit était très-obscure, et une forte brise portait directement sur l'île d'Aix et sur la flotte ennemie. Deux de nos frégates avaient été placées de manière à servir de phare aux brûlots et à diriger leur course. Elles répandaient une lumière vive et brillante; les brûlots devaient passer entr'elles, et ils ne pouvaient se tromper pour arriver à la chaîne qui gardait l'ancrage.

Je sollicitai et j'obtins la permission d'aller à bord d'un des bâtimens à explosion, qui devaient précéder les brûlots. Ils étaient remplis de couches de poudre et de bombes empilées l'une sur l'autre. L'équipage ne consistait qu'en trois matelots, un autre officier et moi; et pour nous échapper, nous avions une de ces petites barques à quatre rames, auxquelles les marins donnent le sobriquet de « cercueil. »

Nous partîmes sans avoir déployé aucune autre voile que celle de misaine, mais nous

avions pour nous une forte marée et une bonne brise. Nous passâmes comme une flèche entre nos deux frégates. Comme nous avancions rapidement, et que la flotte anglaise disparaissait à nos yeux dans les ténèbres, je songeai à l'inscription du Dante sur les portes de l'enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. »

Nos instructions étaient de placer le bâtiment sur la chaîne que les Français avaient attachée aux ancres de leurs vaisseaux de ligne. Nous y arrivâmes quelques minutes après avoir passé nos deux frégates. Notre barque nous suivait, attachée par une corde à la poupe, et nos trois matelots s'y trouvaient, — l'un tenant la corde, pour la lâcher dès que le moment serait arrivé, — l'autre, pour diriger la barque, — le troisième, pour vider l'eau, que notre course rapide ne pouvait manquer d'y faire entrer. L'officier qui était avec moi sur le bâtiment, tenait le gouvernail, et j'avais en main la mèche qui devait produire l'explosion. Nous touchâmes la chaîne et il se fit un craquement horrible dans toute la membrure du bâtiment. L'officier mit la barre dessous, et y fit porter le flanc du navire. Il sauta ensuite dans la barque, et me dit d'allumer la mèche et de le suivre.

Si jamais j'ai connu la crainte, ce fut après

avoir mis le feu à cette mèche; et je ne saurais décrire la sensation que j'éprouvai jusqu'à ce que je fusse sur la barque et à l'abri des effets de l'explosion, qui était inévitable, et qui pouvait être instantanée. J'avais une mine sous les pieds. La mèche avait été calculée de manière à durer une minute et demie; mais le moindre défaut dans sa composition, quelques grains de poudre répandus dans les interstices des planches du pont, pouvaient occasionner l'explosion en un instant. Dès que je l'eus allumée, je la mis doucement sur le pont, et je sautai dans la barque avec toute l'agilité que la circonstance exigeait. Nous partîmes à l'instant; je pris une des rames et jamais je ne m'en servis avec plus de zèle. Nous étions à peine à cent toises quand l'explosion eut lieu.

On ne peut se figurer un spectacle plus magnifique et plus terrible; mais nous n'étions pas assez à notre aise pour en jouir. Les bombes s'élevaient en l'air à une hauteur prodigieuse, et éclataient, les unes en montant, les autres en descendant. Une pluie de fer et de feu tombait autour de nous, mais nous eûmes le bonheur d'y échapper, quoique nous ne pussions aller très-vite, ayant à lutter contre le vent et la

marée. Nous eûmes ainsi le plaisir de bouliner entre les autres vaisseaux à explosion, et les brûlots auxquels on venait de mettre le feu. On avait attaché à leurs agrès des fusées à la Congrève, qui s'élançaient de tous côtés dans les airs en sifflant comme des serpens.

Nous arrivâmes à bord sans accident, et nous fîmes notre rapport au capitaine, qui examinait l'effet que produisaient les brûlots. L'un d'eux avait été allumé trop tôt; le gouvernail n'en avait pas été attaché, il s'était coiffé, et il se trouvait à une proximité désagréable de notre frégate. J'avais couru assez de dangers pour une nuit, mais je devais en courir encore d'autres.

— M. Mildmay, me dit le capitaine, vous semblez avoir du goût pour ce genre de besogne; sautez dans votre barque, prenez quatre hommes frais, et allez mettre ce brûlot vent arrière.

Il aurait pu choisir aussi un midshipman frais et dispos, pensais-je, car, quoique le capitaine en dît, cette besogne ne me plaisait nullement. Le brûlot paraissait enflammé depuis le bâton de foc jusqu'aux huniers, et j'avoue que j'étais disposé à me contenter de l'honneur que j'avais déjà acquis, sans chercher à en

acquérir davantage. Cependant je ne pouvais faire aucune objection, et je portai la main à mon chapeau en répondant : — Oui, monsieur. Je demandai des volontaires ; il s'en présenta une cinquantaine ; j'en choisis quatre et je partis pour ma nouvelle expédition.

En approchant du brûlot, je ne pus d'abord découvrir aucune partie qui ne fût la proie des flammes; et la chaleur qu'on sentait à vingt ou trente pieds n'avait rien d'agréable, même par une nuit si froide. La hanche du vent était du côté que les flammes avaient le plus respecté, et quoiqu'elles s'élançassent avec fureur par les fenêtres de la cabine, je parvins, non sans peine, à monter sur le pont, suivi d'un des matelots. Le grand mât était en feu, et des lambeaux de voiles enflammées tombaient sur nous comme des flocons de neige. Le manche de la barre du gouvernail était réduit en charbon, mais j'attachai une corde au milieu, et à l'aide du matelot, je fis mouvoir le gouvernail, et je réussis à placer le brûlot vent arrière. J'étais presque suffoqué lorsque j'eus fini cette tâche, et descendant promptement dans ma barque, je regardai un instant le brûlot qui suivait rapidement la direction que je lui avais donnée.

J'étais noir comme un nègre, et je mourais de soif quand j'arrivai à bord. — A merveille, Mildmay, me dit le capitaine, eh bien! faisait-il chaud? — Je lui montrai ma bouche, car ma langue était desséchée et je ne pouvais parler; et courant à une jarre pleine d'eau, j'en bus de quoi mettre à flot un canot.

Le lendemain matin, nous vîmes l'escadre française dans un état désastreux. Tous les navires avaient coupé leurs câbles, et s'étaient fait échouer à la côte, à l'exception du vaisseau amiral et de celui du contre-amiral, qui étaient sur leurs ancres, sans pouvoir remuer avant la haute marée, et ils avaient encore cinq bonnes heures à l'attendre. Mes lecteurs peuvent trouver sur les registres des cours martiales le détail de tous ces événemens, que les auteurs contemporains ont jugés avec plus ou moins de sévérité. Je dirai seulement que si les capitaines des vaisseaux de Sa Majesté eussent été libres d'agir suivant leur jugement, ils auraient fait de plus grandes tentatives, mais je ne prendrai pas sur moi de dire quel succès elles auraient pu avoir.

Dès que le jour parut, mon capitaine attaqua les batteries de terre et les vaisseaux ennemis échoués. Les batteries de l'île d'Aix nous reçu-

rent chaudement, et il se passa assez long-temps avant qu'aucun de nos bâtimens vînt nous aider. Enfin un de nos meilleurs navires arriva, et il ouvrit sur les batteries et sur les vaisseaux français un feu dont le grand Nelson lui-même aurait été enchanté s'il avait pu le voir. Les résultats de cette action sont bien connus. Les Français, toujours lents à reconnaître notre supériorité navale, furent obligés de s'y soumettre, et à compter de cette époque, la guerre ne fut plus sérieuse que sur terre.

Les partisans du fatalisme ou de la prédestination pourraient citer, à l'appui de leurs doctrines, la mort du capitaine d'un des vaisseaux français qui furent détruits. Un des canots de notre frégate l'avait sauvé de son navire enflammé. Se souvenant qu'il y avait laissé des objets d'une grande valeur, il demanda à notre capitaine la permission d'y retourner, pour essayer de les ravir aux flammes. Notre capitaine y consentit, et voulut l'accompagner lui-même. Ils montèrent sur une petite barque, et s'assirent à côté l'un de l'autre sur une planche qui n'avait guère que deux pieds de longueur. Ils passèrent près d'un bâtiment français qui était en feu, et dont les canons partaient à mesure

qu'ils s'échauffaient. Un boulet parti de cette manière tua le capitaine français sans faire le moindre mal au nôtre. Dans la soirée, nous mîmes le feu aux autres vaisseaux de ligne français qui étaient échoués et nous eûmes une brillante illumination.

Le lendemain, nous reçûmes ordre de partir pour Spithead avec des dépêches, et nous y arrivâmes sans accident. Une place de midshipman était devenue vacante sur notre frégate, le capitaine me l'offrit et je l'acceptai avec grand plaisir. Le voyant si bien disposé en ma faveur, je me hasardai à lui demander un congé d'une semaine; il me l'accorda, mais en ajoutant : — Ne le prolongez pas! Plus d'absence sans congé, je vous en avertis!

Je n'ai pas besoin de dire que je n'avais pas dessein de donner un seul instant de cette semaine soit à mon père, soit à Emilie Somerville. Eugénie, ma chère Eugénie, dans la situation intéressante où elle se trouvait, m'occupait exclusivement. Je savais où je devais chercher la troupe des comédiens dont elle faisait partie, et il ne me fut pas difficile de les découvrir, mais je n'y trouvai point Eugénie. Il y avait quinze jours qu'elle était partie, et

personne ne savait où elle était allée. Etourdi par une nouvelle si imprévue, je tombai sur une chaise, et je m'abandonnais au désespoir, quand une des actrices m'apporta une lettre qu'Eugénie l'avait chargée de me remettre si je venais pour la voir. Quelle que fût mon impatience, je ne voulus l'ouvrir que lorsque je serais seul. J'entrai dans la première auberge que je trouvai, je demandai une chambre, et déchirant l'enveloppe, je lus ce qui suit :

« Croyez-moi, mon cher Mildmay, rien qùe la nécessité la plus urgente n'a pu me décider à vous causer le chagrin que je sais que vous éprouverez en lisant ces lignes. Depuis que nous nous sommes séparés, il est arrivé des circonstances qui rendent indispensable non-seulement que je vous quitte, mais que nous ne nous revoyions pas d'ici à quelque temps, et que vous ignoriez ma demeure actuelle. J'espère que notre séparation, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera pas éternelle, mais il peut se passer des années avant que nous nous revoyions. C'est un grand sacrifice pour moi, mais votre honneur et votre avenir l'exigent. J'ai pour vous la même tendresse que j'ai toujours eue, et je chérirai votre enfant pour l'amour

de vous. Que Dieu fasse réussir toutes vos entreprises, et qu'il vous protège au milieu de tous les dangers auxquels votre courage vous exposera. Je ne vous perdrai pas de vue, et je serai informée de tout ce qui pourra vous arriver. Adieu, mon cher Franck, n'oubliez pas celle au souvenir de qui vous êtes toujours présent.

» Eugénie. »

« *P. S.* Vous pouvez avoir quelquefois besoin d'argent; car je sais que la prévoyance n'est pas votre vertu dominante. S'il en était ainsi, écrivez à l'adresse ci-jointe, et toute somme dont vous pourriez avoir besoin, sera sur-le-champ à votre disposition. L'orgueil pourrait vous porter à refuser cette offre, mais songez que c'est Eugénie qui vous la fait; et si vous l'aimez comme elle le croit, vous n'hésiterez pas à l'accepter. »

Cette lettre me parut un énigme inexplicable. — Eugénie forcée par des circonstances à me quitter et à me laisser ignorer le lieu de sa résidence, non-seulement ayant des ressources pécuniaires suffisantes pour elle-même, mais m'offrant telle somme que je pourrais desirer! — Il était tard, et je me couchai, mais ce n'était

pas pour dormir, et je n'en avais pas besoin. J'avais trop à réfléchir, et je n'avais pas le moindre fil pour me guider dans mes réflexions. Après m'être épuisé en conjectures absurdes, je fis des prières pour son bonheur et de nouveaux sermens d'une constance éternelle, et je finis par m'endormir. Le lendemain matin je retournai à Portsmoth, sans songer un instant à mon père, à ma famille, ni même à l'aimable Émilie. Il me vint pourtant à l'esprit que puisque l'agent dont Eugénie m'avait donné l'adresse, pouvait faire passer une lettre qui demanderait de l'argent, une lettre qui n'en demanderait pas ne devait pas moins lui arriver. Je lui écrivis donc pour lui exprimer tout ce que j'éprouvais. Je n'en reçus aucune réponse; mais comme l'agent ne m'avait pas renvoyé ma lettre, je fus convaincu qu'elle était arrivée à sa destination, et je lui en écrivis plusieurs autres. J'espère que mes lecteurs me sauront gré de ne pas leur en donner le contenu, car une lettre d'amour est tout ce qu'il y a de plus insipide au monde, excepté pour les deux parties intéressées.

Je fus de retour sur ma frégate avant l'expiration de mon congé, et comme je ne pouvais

voir mon Eugénie, je fus enchanté d'apprendre que nous allions être mis en service actif. On préparait l'expédition de l'Escaut, et notre frégate devait être à l'avant-garde : mais notre intrépide capitaine ne devait pas nous commander, et celui qui le remplaçait faisait les plus grands efforts pour mettre le bâtiment en état de partir sur-le-champ. La ville était remplie d'autant de soldats que pouvaient en contenir les bâtimens de transport rassemblés en grand nombre dans le hâvre de Spithead. Nous mîmes à la voile vers la fin de juillet, emmenant à la remorque deux chaloupes canonnières à qui nous fûmes chargés de former un équipage. J'obtins le commandement de l'une d'elles : je l'avais sollicité, certain que je verrais plus de choses, et que par conséquent j'aurais plus d'amusement que si je restais à bord de la frégate. Nous escortâmes un convoi de quarante à cinquante bâtimens de transport contenant la cavalerie, et ils jetèrent l'ancre sans accident à la hauteur de Cadsand.

Le temps était beau, la mer tranquille, et l'on ne perdit pas un moment pour débarquer les troupes et les chevaux. Les hommes furent d'abord envoyés à terre avec leurs selles et leurs

brides. Les chevaux furent ensuite descendus dans la mer à l'aide de courroies passées sous leur ventre, et qui furent détachées dès qu'ils furent dans l'eau. Quand ils se sentirent libres, ils se mirent à nager vers la côte, qu'ils saluèrent de leurs hennissemens en y mettant le pied. Nous avions ainsi sous les yeux, dans l'espace d'environ un quart de mille, trois à quatre cents chevaux nageant en même temps vers le rivage, où leurs cavaliers les attendaient. Jamais je n'ai vu un spectacle si singulier et si pittoresque.

Je trouvai le service d'une chaloupe canonnière fort pénible. Nous étions en station à la hauteur de Batz, et obligés d'être sans cesse sur le qui-vive. Mais quand Flessingue se fut rendu, nous eûmes plus de loisir, et nous en profitâmes pour nous procurer quelques provisions de table qui nous manquaient. Nous dépensions notre argent en vin de Champagne et de Bordeaux, et nous n'étions pas économes sur ce point; par conséquent il nous en restait fort peu pour acheter des volailles et de la viande de boucherie : mais alors nous pouvions nous en procurer par les mêmes moyens à l'aide desquels nous avions pris possession de l'île de

Walcheren, c'est-à-dire la poudre et le plomb. Les paysans étaient peu courtois et peu disposés à entrer en arrangement avec nous; et comme nous n'avions rien à leur donner en échange, nous évitions des discussions inutiles. Nous avions la vue courte, et en allant à la chasse, nous prenions souvent des dindons pour des faisans, des poules pour des perdrix, et des oies de basse-cour pour des oies sauvages.

Les paysans enfermaient leurs volailles dans leurs granges, et nous donnaient libéralement mille malédictions. Cette précaution nous coupa les vivres, et nous ne pûmes plus fourrager sans difficulté et même sans danger. Cependant je me mis en chasse un soir avec un autre midshipman, et mon fusil étant chargé à balle, je tirai, à ce que je crus, sur un daim, et je le tuai : mais en l'examinant de plus près je reconnus que c'était un veau de quatre mois. C'était une méprise qui pouvait arriver à tout le monde. Comme il était trop lourd pour l'emporter, nous le coupâmes en deux, non sur la longueur, comme le font vos stupides bouchers, mais en travers, de sorte qu'ayant lié les deux pieds de derrière, il nous fut aisé d'emporter cette moitié, suspendue à un fusil dont

je tenais la crosse et mon compagnon le canon. Nous avions eu soin d'abord de bien cacher l'autre moitié dans des broussailles, dans le dessein de revenir la prendre la nuit suivante.

Quelques midshipmen de l'autre chaloupe canonnière avaient aperçu nos opérations, et en vrais brigands ils résolurent de s'approprier la seconde moitié de notre veau. Mais ce manque de principes fut puni comme il méritait de l'être. Le fermier à qui le veau appartenait, s'était aperçu de sa disparition, l'avait cherché partout, et avait découvert la moitié que nous avions cachée. Il était allé chercher un détachement de soldats, et quand nos bons amis vinrent pour s'emparer des fruits de notre industrie, les soldats s'emparèrent d'eux et les conduisirent à bord du vaisseau amiral. Nous ignorions tout ce qui s'était passé, et étant arrivés un quart d'heure après, nous retrouvâmes la seconde moitié de notre veau, et nous l'emportâmes en triomphe.

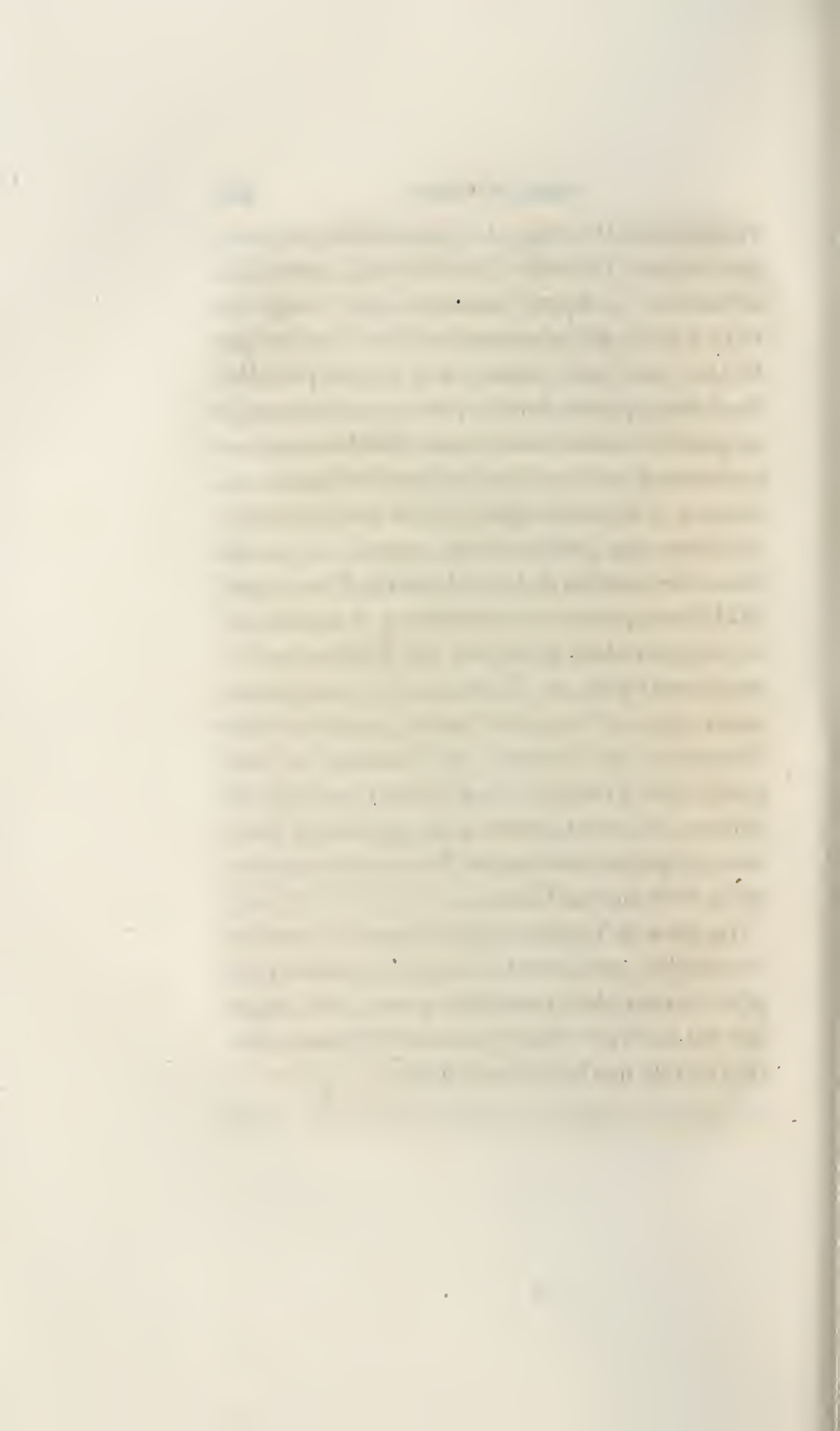
En arrivant à bord, nous apprîmes que quelques midshipmen de l'autre chaloupe canonnière venaient d'être accusés devant l'amiral d'avoir tué un veau, d'en avoir emporté la moitié, et d'être revenus chercher l'autre;

— qu'ils avaient protesté que ce n'était pas eux qui l'avaient tué, mais que, malgré leurs protestations, l'amiral les avait mis aux arrêts, et qu'il avait ordonné une perquisition à bord des deux chaloupes, pour voir si l'autre moitié du veau s'y trouvait. A l'instant même, nous mîmes les deux moitiés dans un sac, nous l'attachâmes à une corde de sonde, et nous l'enfonçâmes sous trois brasses d'eau. On vint faire la perquisition ; on ne trouva rien, et le lendemain nous fîmes un excellent dîner en buvant au succès des armes de Sa Majesté sur mer et sur terre.

Je ne sais si je fus coupable de quelque intempérance, mais je fus attaqué de la fièvre de Walcheren, et je fus renvoyé en Angleterre sur un vaisseau de ligne. Peut-être, comme le dit Pangloss, tout était-il pour le mieux, car je sentais que je ne pouvais me défaire de mon goût pour la chasse, et il aurait été fort désagréable pour moi et pour mes amis de mettre fin à mes mémoires, dans le moment le plus intéressant, et de laisser à quelque autre le soin d'y ajouter que l'auteur avait été pendu, pour servir d'épouvantail, sous la surveillance d'un coquin de prévôt martial, uniquement pour avoir chassé sur les terres de quelque fermier de

Walcheren. D'ailleurs les Hollandais n'étaient pas dignes d'obtenir leur liberté, puisqu'ils refusaient quelques poules et une longe de veau à ceux qui venaient les tirer d'esclavage. Et leur eau! qui jamais en a bu de pareille! Pour moi, je n'en buvais jamais que lorsque je ne pouvais avoir autre chose. D'ailleurs qu'aurions-nous pu faire dans ce pays de digues, de canaux et de marécages, privés des plaisirs de la chasse aux poules et aux veaux, ce qui fut bientôt le résultat de la reddition de Flessingue? Walcheren, avec son ophthalmie et ses fièvres, n'était plus alors un séjour qui pût convenir à un homme bien né. D'ailleurs je voyais clairement que si l'on avait jamais eu l'intention d'avancer sur Anvers, le moment en était passé; les Français nous riaient au nez, et comme je n'avais jamais aimé qu'on me rît au nez, je quittai sans regret la scène de nos chagrins et de nos malheurs.

Le vers de Voltaire, *Adieu canaux, canardes et canailles*, me revint à l'esprit en partant; et je retournai chez mon père pour y être soigné par ma sœur, et pour y émerveiller nos voisins du récit de nos brillans exploits.



CHAPITRE XII.

Je ne restai à la maison paternelle que le temps strictement nécessaire pour rétablir mes forces après la fièvre de cheval que j'avais rapportée de Walcheren. Mon père m'avait bien

reçu, mais il n'avait pas oublié mes escapades, ou du moins je le croyais ainsi, et une méfiance mutuelle détruisait cette intimité qui devrait toujours exister entre un père et son fils. Il en résulta que le jour de mon départ pour aller joindre une frégate dans les mers de l'Amérique septentrionale, fut un jour de joie pour moi, et n'en fut pas un de regret pour mon père.

Le vaisseau que j'allais joindre était commandé par un jeune lord, et comme les patriciens étaient plus rares alors qu'aujourd'hui dans le service de la marine, on me regarda comme particulièrement heureux d'avoir été mis sous ses ordres. Pour me rendre à ma destination, on m'assigna mon passage sur un vaisseau de ligne qui allait aux îles Bermudes. J'y trouvai une trentaine de midshipmen surnuméraires; trop nombreux pour qu'on pût nous joindre à ceux qui étaient attachés au vaisseau, on nous donna une cabine séparée.

Parmi tant de jeunes gens ayant des habitudes différentes, et arrivés à différentes époques, il était difficile d'établir une cotisation pour notre table, et nous en étions réduits presque toujours à nos rations. J'ai toujours été surpris qu'une table de huit à douze matelots ou soldats

de marine sache faire durer ses rations d'une semaine à l'autre, et ait encore quelque chose de reste au bout de ce temps. Il en est tout différemment des midshipmen. Ils n'ont jamais assez; ils ne sont jamais contens; plus la table est nombreuse, plus les difficultés augmentent; et si le munitionnaire est facile, ils sont toujours en dette envers lui pour des supplémens de provisions. C'est leur esprit d'insouciance et de désordre qui en est cause, et notre table de trente ne laissait rien à désirer à cet égard. Le gouvernement en était démocratique : mais le pourvoyeur était un dictateur qui abusait des pouvoirs qui lui étaient confiés, ou qu'on croyait du moins en abuser : aussi était-il destitué, ou donnait-il sa démission, tous les deux ou trois jours.

La plupart de mes compagnons étaient des jeunes gens plus anciens que moi dans le service de la marine. Ils avaient subi leur examen, et ils allaient en Amérique dans l'espoir d'obtenir leur promotion. Cependant quand ils passèrent l'inspection sur le pont, soit qu'ils parussent moins formés que moi, ou qu'ils fussent réellement moins expérimentés dans les fonctions qu'ils avaient à remplir, le fait est que le pre-

mier lieutenant me mit à la tête d'un quart et plaça sous mes ordres plusieurs de ces aspirans. Nous étions assez mal d'accord ensemble, et la cause principale en était l'insuffisance de nos rations. Tous les jours il y avait des escarmouches à ce sujet, et quelquefois même des combats réguliers. Je n'y prenais jamais part; je restais spectateur, je faisais mes observations, et je voyais que pas un seul d'entr'eux n'était en état de joûter contre moi.

La place de pourvoyeur n'était pas un poste envié, car elle n'offrait ni honneur ni profit. Avec les rations ordinaires, il aurait fallu être un ange pour contenter tout le monde. Leur division en autant de portions qu'il se trouvait de bouches, ne manquait jamais d'occasionner des remontrances, des reproches, et même des coups. Je ne me montrais pas querelleur, et je prenais tranquillement la portion qui m'était donnée; mais quand on s'en fut aperçu, je vis ma portion décroître de jour en jour. Enfin notre treizième pourvoyeur ayant donné sa démission, j'offris mes services et ils furent acceptés.

Je m'étais préparé à affronter les dangers et les difficultés de cette place. Dès le premier

jour que j'entrai en fonctions, j'eus un soin tout particulier de la portion n° 1, c'est-à-dire de la mienne. Deux ou trois voix se recrièrent, et me reprochèrent de prendre la part du lion. Je leur dis que s'ils supposaient que je prendrais la peine de les servir pour rien, ils se trompaient; que la légère différence qu'ils pouvaient remarquer entre ma portion et la leur, si elle était répartie entr'eux tous, ne leur remplirait pas une dent creuse, et qu'une fois ma part faite, la plus stricte impartialité présiderait à la distribution des autres.

Ce discours raisonnable ne les satisfit point. Deux d'entr'eux me sommèrent de décider la question en boxant. Je leur dis de tirer au sort à qui commencerait, et je mis hors de combat en deux minutes celui que le sort avait favorisé. L'autre, me croyant épuisé de fatigue après ce premier combat, espérait remporter une victoire facile, mais il fut bientôt désabusé, et je repris ma place, vainqueur des deux champions. Le lendemain, comme nous allions nous mettre à table, je leur déclarai que j'agirais comme la veille, et tout en ôtant mon habit et mon gilet, je demandai si quelqu'un trouvait à y redire. Personne ne répondit, et le dîner se

passa paisiblement. Je restai alors en possession du poste de pourvoyeur pendant tout le temps que je passai sur cette frégate, et j'y avais les droits les plus incontestables, — celui d'élection et celui de conquête.

A peine étions-nous en mer depuis quelques jours, que nous découvrîmes que notre premier lieutenant était un tyran détestable, un brutal, un ivrogne, un glouton, ayant un long nez rouge et un ventre énorme. Il envoyait souvent une demi douzaine de midshipmen en même temps au haut du mât, pour la moindre vétille. Je conçus le projet d'en débarrasser le bâtiment, et j'en fis part à mes compagnons. Ils ne firent qu'en rire, mais je leur dis très-sérieusement que ce projet réussirait certainement s'ils voulaient suivre mon avis; qu'il ne s'agissait de leur part que de se conduire de manière à s'attirer le plus fréquemment possible une légère punition ou une réprimande, et qu'ensuite je leur dirais ce qu'ils devraient faire. Ils y consentirent, et pas un jour ne se passait sans que plusieurs d'entr'eux fussent condamnés à aller se percher au haut du mât, ou à faire un double quart.

Je leur dis alors d'aller se plaindre au capi-

taine. Ils le firent, et le capitaine leur rèpondit que le premier lieutenant n'avait fait que son devoir. La même chose se répéta les jours suivans, et leurs plaintes n'obtinrent pas plus de succès. Enfin l'un d'eux, par mon avis, dit au capitaine : — Il est inutile de se plaindre, monsieur, vous prenez toujours le parti de M. Clewline. Il était très-vrai que le capitaine croyait devoir en général soutenir ses officiers, parce qu'il savait que, neuf fois sur dix, les midshipmen avaient tort.

Les choses continuèrent à marcher ainsi. Le capitaine écoutait les plaintes des midshipmen avec une impatience marquée; le premier lieutenant courroucé de leur conduite, redoublait de sévérité à leur égard, et cependant ils persistèrent. Un jour deux midshipmen firent semblant de se battre sur le passe-avant sous le vent. Ils furent envoyés figurer trois heures au haut du mât. Quand ils en descendirent, ils vinrent me demander ce qu'ils feraient. — Allez vous plaindre au capitaine, leur dis-je; dites-lui que vous ne vous battiez pas, et que vous vouliez seulement montrer comment le premier lieutenant avait roué de coups hier soir les hommes qui déployaient les voiles de hune, et

comment il avait fendu la tête à un soldat de marine en lui donnant un coup de poing qui le fit tomber par l'écoutille. Ils le firent ; le capitaine les renvoya encore avec une réprimande, mais on crut voir qu'il commençait à penser que puisqu'on lui faisait tant de plaintes du premier lieutenant, il fallait bien que quelques-unes fussent fondées.

Enfin nous trouvâmes l'occasion de lui donner le coup de grace. Un misérable mousse, qui avait déjà été puni cent fois pour sa malpropreté, avait été condamné au fouet par le premier lieutenant; mais cette punition lui avait été infligée si souvent qu'il y était devenu insensible, et tout le monde le savait. — Pour cette fois, s'écria le premier lieutenant en colère, je la lui ferai sentir. Il se fit apporter un vase plein de saumure, et entre chaque coup de fouet à neuf lanières que donnait le maître de manœuvre, il en aspergeait le corps du malheureux mousse. Cet acte de cruauté, si indigne d'un officier, nous fit horreur. Nous nous retirâmes tous à l'autre bout du pont, et nous poussâmes trois profonds gémissemens. Le premier lieutenant nous fit dire de nous taire, et nous recommençâmes. Furieux de cette déso-

béissance, il nous fit venir sur le gaillard d'arrière, et nous demanda pourquoi nous agissions ainsi. Jusqu'alors je m'étais contenté d'être le *primum mobile*, sans jouer aucun rôle dans le drame. J'avais rempli avec soin tous mes devoirs; pas une seule plainte n'avait été faite contre moi; en me présentant alors sur la scène, je devais donc produire un effet théâtral.

Je répondis au premier lieutenant que nous avions gémi de compassion pour le pauvre enfant qui venait de subir un supplice si extraordinaire. Cette réponse augmenta sa rage, et il m'ordonna de monter au haut du mât. Je lui répondis que je ne lui obéirais qu'après avoir parlé au capitaine, qui montait en ce moment sur le pont. Je m'approchai de lui; je lui contai toute l'histoire, et j'y ajoutai le détail des actes de tyrannie de toute espèce commis par le premier lieutenant à notre égard. Je vis en un instant que la victoire était à nous. Le capitaine avait positivement défendu que la peine du fouet ou des verges fût jamais infligée sans son ordre. Le premier lieutenant lui avait désobéi; et cette circonstance, se joignant à toutes les plaintes qu'il recevait chaque jour, décida du sort de cet officier. Le capitaine me dispensa

d'aller figurer au haut du mât, descendit dans sa cabine, y manda le premier lieutenant, et lui dit qu'il lui laissait le choix, ou de quitter la frégate dans le premier port où elle entrerait, ou d'être traduit devant une cour martiale pour désobéissance. Il savait fort bien que M. Clewline n'oserait pas choisir la seconde alternative.

J'aurais dû informer le lecteur que nous avions ordre d'escorter un convoi de bâtimens marchands se rendant aux Indes Orientales, jusqu'au dixième degré de latitude septentrionale, et d'aller ensuite aux îles Bermudes. Sur les bâtimens qui ne doivent point passer la ligne, on accorde ordinairement à l'équipage un jour de saturnales, en passant sous le tropique du Capricorne. Notre capitaine ne refusait jamais à ses gens aucun amusement compatible avec la discipline et la sûreté de son navire; et comme c'était le temps des vents alisés, nous n'avions pas à craindre un ouragan soudain. Je sais qu'on a souvent décrit les cérémonies qui ont lieu en passant la ligne; mais il y a différentes manières de faire et de raconter la même chose. La scène qui se passa sur notre bord offrit quelques singularités, et je suis fâché de

dire qu'elle se termina par un événement tragique que je n'oublierai de ma vie.

Le jour indiqué, dès que les hommes de l'équipage eurent déjeûné, ils se préparèrent à jouer leur rôle en se mettant nus jusqu'à la ceinture, ne conservant que des pantalons de toile; celui qui était de vigie au haut du mât, cria qu'il voyait une espèce de barque du côté du bossoir du vent. Bientôt après, une voix inconnue venant du côté du bâton de foc, nous héla. L'officier de quart répondit, et la même voix lui ordonna de mettre en panne, attendu que Neptune allait arriver à bord. La frégate fut mise en panne avec toutes les formalités d'usage, quoiqu'elle fît sept milles par heure. Un jeune homme en habit noir, ayant des culottes à boucles, des souliers à boucles, et les cheveux poudrés avec de la farine, monta sur le gaillard d'arrière, et s'annonça comme valet de chambre de M. Neptune, chargé de précéder son maître pour avertir le capitaine de vaisseau, qu'il allait venir lui rendre visite.

Une voile avait été étendue en travers du gaillard d'avant, et de derrière ce rideau on vit sortir Neptune avec toute sa suite, en grand costume. Le dieu était assis sur un affût de ca-

non qui lui servait de char, et qui était traîné par six grands nègres, faisant partie de l'équipage. A l'exception d'un très-petit caleçon de toile, ils étaient complétement nus, et des lignes rouges et blanches avaient été tracées sur tout leur corps. Ils tenaient en main des conques marines, dont ils tiraient de temps en temps des sons horribles. Neptune portait un masque ainsi qu'une bonne partie de sa suite, et aucun officier ne savait quel était l'homme qui représentait le dieu. Dans tous les cas, il ne manquait pas d'intelligence, et il joua fort bien son rôle. Il avait sur la tête une couronne, qui avait été fabriquée par le maître armurier du vaisseau. Il tenait de la main droite un trident sur les pointes duquel était un dauphin, qu'il avait, dit-il, harponné ce matin. Il portait une grande perruque et une longue barbe d'étoupes. La perruque était bien poudrée, et il avait le corps peint en vert et en jaune.

Neptune était suivi de toute sa cour, — un secrétaire-d'état, dont les cheveux étaient remplis de plumes des oiseaux de mer de ces latitudes, — un chirurgien avec des lancettes, une boîte de pilules, et un flacon de sels, — un barbier, avec un rasoir dont la lame avait deux

pieds de longueur, et était un fragment d'un cercle de fer d'un tonneau, — enfin, le garçon barbier, portant un petit baril en guise de boîte à savon. Je n'en pus analyser le contenu, mais l'odeur m'assura qu'il ne sortait pas de la boutique d'un parfumeur.

Amphytrite le suivait sur un char semblable, traîné par six hommes blancs, nus comme les nègres, et dont le corps était peint en rouge et en noir. Cette déesse était représentée par un matelot d'une taille gigantesque, fort laid, et couturé de petite vérole. Il avait sur la tête un bonnet de nuit de femme, orné de brins d'herbes marines. Sa main droite tenait un harpon dont la pointe perçait un albicore. Il avait sur ses genoux le plus jeune des mousses du vaisseau, ayant une longue robe de toile à voile, et un bourrelet d'enfant sur la tête. A son cou était suspendu un épissoir en guise de hochet. A son côté était la nourrice tenant un poêlon de bouillie, dont elle lui donnait de temps en temps une cuillerée dans la cuillère à pot du cuisinier. Quatre hommes vigoureux, vêtus en naïades, marchaient à sa suite et portaient un miroir, une étrille en guise de peigne, un petit balai de bouleau, pour tenir lieu de pinceau

à rouge, cosmétique qui était réprésenté par un grand pot rempli de cette couleur.

Dès que le cortége partit du gaillard d'avant, le capitaine sortit de sa cabine avec le commis aux vivres, portant un plateau sur lequel étaient une bouteille de vin et quelques verres, et l'on traîna les chars des deux divinités marines sur le gaillard d'arrière. Neptune baissa son trident, et présenta son dauphin au capitaine, en signe d'hommage rendu au représentant du roi de la Grande-Bretagne. Amphytrite en fit autant de son albicore.

— Je viens vous dire que vous êtes le bienvenu dans mes domaines, dit le dieu, et vous présenter ma femme et mon enfant. Le capitaine salua. — Permettez-moi de vous demander comment se porte mon frère, le bon vieux roi George ?

— Pas aussi bien que ses sujets le désireraient, répondit le capitaine.

— Tans pis. — Et comment va le prince de Galles ?

— Fort bien, il gouverne l'état comme régent pendant la maladie du roi son père.

— Et gouverne-t-il sa femme?

— Ce n'est pas un sujet dont il faille parler.

— Hum! j'entends. — Que ne fait-il comme moi ? Il ne faut jamais qu'on puisse se demander : Qui est l'officier commandant ?

— Et quel moyen propose Votre Divinité pour gouverner une femme ?

— Trois pieds de bon câble, bien employés un quart d'heure tous les matins avant de déjeûner.

— Mais vous ne voudriez pas qu'un prince battît sa femme?

— Pourquoi non, si elle veut être le maître et qu'elle donne trop de coups de langue? C'est ainsi que j'en use avec la mienne. — N'est-il pas vrai, Amphi? Et Neptune, en parlant ainsi, passa la main sous le menton de la déesse.

—Le prince saura certainement quel est votre avis, M. Neptune, mais je ne vous réponds pas qu'il le suive. — Voulez-vous boire à sa santé?

—Bien volontiers, car j'ai le gosier sec, ayant trouvé ce matin les routes couvertes de poussière, en venant de Saint-Thomas sous la ligne.

Le capitaine présenta un verre de vin au dieu et à la déesse.

— A la santé de toute la famille royale d'Angleterre, dit Neptune. Mais, capitaine, ajouta-

t-il après avoir bu, nous n'avons pas pas de temps à perdre. Je vois ici beaucoup de nouveaux visages, ils ont besoin d'être rasés et baignés, et si nous y ajoutons une saignée et quelques médicamens, ils ne s'en trouveront que mieux.

Le capitaine fit un signe de consentement, et Neptune, frappant les planches de son trident, commanda le silence et parla ainsi qu'il suit : — Ecoutez-moi, mes tritons; je vous ai amenés ici pour raser, baigner et médicamenter tous ceux qui en ont besoin; mais je vous ordonne d'y aller avec douceur. Si nous nous faisons une mauvaise renommée, on ne voudra plus de nous, et adieu nos pour-boires. Faites donc attention à mes ordres, et si quelqu'un de vous y désobéit, je le ferai attacher à un mortier, et je l'enfoncerai à dix mille brasses dans l'Océan, où il n'aura pour toute nourriture pendant cent ans que des herbes marines et de l'eau de mer. — Douze tritons, armés de bâtons, s'emparèrent de ceux qui n'avaient pas encore passé la ligne, et les tinrent à l'écart jusqu'à ce qu'on les appelât l'un après l'autre.

On avait préparé, pour servir de baignoire, un grand cuvier contenant environ quatre pipes

d'eau. La plupart des officiers purent se soustraire à l'obligation d'être rasés et médicamentés, moyennant l'amende d'une bouteille de rum ; mais aucun ne put éviter une aspersion plus ou moins forte d'eau de mer. Le capitaine lui-même en reçut sa part, mais sans perdre sa bonne humeur, et il semblait même jouir de la plaisanterie. Il était aisé de voir, en cette occasion, quels étaient ceux qui étaient dans les bonnes graces de l'équipage, à la manière moins sévère dont ils étaient traités. Quant à celui qu'on ne voulait pas ménager, on le faisait asseoir sur le bord du grand cuvier. On lui demandait où il était né, et pendant qu'il ouvrait la bouche pour répondre, le barbier y enfonçait sa brosse à barbe, qui n'était autre chose qu'une grosse brosse à peindre, couverte de la mousse du savon vert le plus commun. Il lui savonnait ensuite le menton et les joues et les lui râclait avec son grand rasoir. Le médecin venait alors lui tâter le pouls, et lui ordonnait une pilule, qu'on lui enfonçait dans la bouche. Enfin, on lui faisait respirer la bouteille de sels, dont le bouchon était traversé par des épingles, dont les pointes lui tiraient le sang du nez. Pour dénoûment, on le faisait

tomber à la renverse dans le cuvier, et on le laissait s'en tirer comme il le pouvait.

Le commis d'administration s'était enfermé dans sa cabine, avait préparé son sabre et ses pistolets, et avait juré qu'il tuerait le premier qui y entrerait. Mais les midshipmen ne se laissent pas aisément effrayer. Nous ne lui avions pas pardonné d'avoir refusé de nous donner plus que notre ration de rum. Nous attaquâmes sa cabine d'assaut, nous l'en tirâmes, et nous le livrâmes entre les mains des tritons qui ne lui firent aucune grace.

Le premier lieutenant des soldats de marine jouait de la flûte du matin au soir, et comme il n'avait pas d'oreille, il écorchait les nôtres sans pitié. Nous le livrâmes de même aux tritons, et indépendamment du traitement ordinaire, nous lui fîmes avaler un verre d'eau de mer, sa propre flûte nous servant d'entonnoir.

Les cris qu'il poussa attirèrent M. Clewline. Depuis long-temps nous cherchions le moyen de lui jouer quelque tour. Mais, quoiqu'il se fût racheté du rasoir et de la pilule, il craignait l'aspersion, et il s'était tenu prudemment sous les ailes du capitaine. Il s'oublia en ce moment, et accourut pour nous défendre, avec un ton

de colère, de tourmenter ainsi le seul ami qu'il eût peut-être à bord de la frégate. Nous l'entourâmes sur-le-champ, et puisant de l'eau dans le cuvier avec des seaux de cuir, nous l'en arrosâmes si copieusement qu'il s'enfuit sous le pont dès qu'il put se frayer un passage.

Jusque là, tout était plaisir et gaîté, mais la scène changea tout à coup. Un homme qui était dans les chaînes de haubans à tirer de l'eau, tomba dans la mer. L'alarme fut donnée sur-le-champ, et l'on mit en panne. Je courus sur la poupe, et voyant que ce malheureux ne savait pas nager, je me jetai dans l'eau pour le sauver. La hauteur dont j'étais tombé fit que je m'enfonçai très-avant dans la mer. Quand je revins à la surface, j'aperçus une de ses mains qui sortait de l'eau. Je nageai à la hâte de son côté, mais quelle fut mon horreur quand je me vis entouré de sang. Je compris à l'instant qu'il avait été saisi par un requin, et je m'attendis au même destin. Je devins comme paralysé, et je conçois à peine comment je pus me soutenir sur l'eau jusqu'au moment où un canot qu'on avait mis en mer vint à mon secours. En arrivant au vaisseau, nous vîmes sous la poupe trois énormes requins. Heureusement, après

avoir dévoré l'infortuné matelot, ils avaient suivi le navire, dans l'attente d'une nouvelle proie.

Quand je remontai sur le pont, je reçus l'accueil le plus flatteur du capitaine et de tous les officiers; et le capitaine, en présence de tout l'équipage, me remercia de ce qu'il appela un trait de dévoûment. Je pensais peu alors à ce que j'avais risqué; mais quand je fus dans mon hamac, seul et au milieu des ténèbres, comme le danger que j'avais couru se retraça à mon esprit! Comme je remerciai Dieu de m'en avoir presque miraculeusement sauvé! — Et comme je l'oubliai deux jours après!

Nous arrivâmes aux îles Bermudes bientôt après, ayant laissé le convoi dans le dixième degré de latitude. Les midshipmen surnuméraires se rendirent chacun sur leur navire respectif, mais, avant de nous séparer, nous eûmes la satisfaction de voir le premier lieutenant s'embarquer sur un bâtiment partant pour l'Angleterre, et nous en félicitâmes ceux de nos compagnons qui restaient à bord de la frégate que nous quittions.

CHAPITRE XIII.

Les îles Bermudes ont un genre de beauté qui leur est si particulier, qu'on pourrait les prendre pour le séjour des fées. C'est un groupe de rochers élevés par les zoophytes qui forment

le corail. On dit que le nombre de ces îles est égal à celui des jours de l'année. Elles sont couvertes d'un beau tapis de verdure, de cèdres, et de maisons peintes en blanc et peu élevées qui produisent un effet très-agréable. Les havres y sont nombreux, mais l'eau en est basse, et quoiqu'il s'y trouve plusieurs passes, il n'y en a qu'une qui puisse conduire de grands navires au principal ancrage.

Dans toutes les parties de ces îles on trouve de nombreuses cavernes dont les plafonds sont ornés de brillantes stalactites, formées par l'eau qui en coule goutte à goutte. Elles contiennent des sources d'une fraîcheur délicieuse, soit qu'on veuille s'y désaltérer ou s'y baigner. Les matelots se sont mis dans l'idée que ces îles sont flottantes, et que la croûte qui les compose est si mince, qu'on pourrait la percer sans de bien grands efforts. Un matelot, ayant été enfermé dans un corps-de-garde, pour s'être mal conduit étant ivre, frappa le plancher de toutes ses forces, et cria à ceux qui le gardaient : — Laissez-moi sortir, ou, mille diables! je crèverai votre cale et je vous ferai couler à fond, vous et votre île. On y trouve partout des rescifs et des écueils, et surtout au

nord et à l'ouest. Mais les pilotes du pays les connaissent parfaitement, et c'est une sauvegarde contre une surprise nocturne ou une invasion.

La mer y fournit une multitude de poissons, magnifiques à la vue et délicieux au goût. Quand, par un beau jour et un temps calme, vous glissez sur votre barque entre ces îles charmantes, vous voguez au-dessus d'un jardin sous-marin, dans lequel vous voyez des groupes d'arbres, des arbustes, des fleurs et des allées sablées, dans une confusion qui n'est pas sans régularité.

J'étais presque toujours sur mer, et suivant mon usage, je ne trouvais d'amusement qu'à ce qui était accompagné de dangers. Je trouvai d'amples moyens de satisfaire ce penchant dans la pêche de la baleine, dont la saison arrivait précisément. La férocité de ces cétacés semble augmenter sous ces latitudes méridionales, soit par suite de la chaleur du climat, soit parce qu'elles ont alors leurs petits. Cette pêche paraît donc plus dangereuse dans ces parages que dans les mers polaires.

D'après ce que j'ai pu apprendre de l'histoire naturelle de la baleine, il paraît qu'elle a rare-

ment plus d'un petit à la fois. Elle met bas dans les régions du nord, après quoi la mère cherche un climat plus favorable pour son baleineau. Les baleines arrivent ordinairement aux Bermudes vers la mi-mars. Elles n'y restent que quelques semaines, après quoi elles se dirigent vers les îles des Indes-Occidentales, continuent leur course vers le sud, doublent le cap de Horn, et retournent dans les mers polaires par les îles Aleutiennes et le détroit de Behring, où elles arrivent l'été suivant. Le baleineau, ayant grandi et acquis des forces sous les latitudes méridionales, est alors en état de se défendre contre ses ennemis, et la mère y retrouve le mâle. D'après mon expérience et les renseignemens que j'ai pu obtenir, je suis à peu près certain que telles sont les constantes migrations de ces animaux.

La « sollicitude maternelle » de la baleine rend cette pêche dangereuse dans cette saison de l'année, et donne lieu à de sérieux accidens. Je fus une fois sur le point de perdre la vie pour avoir voulu satisfaire ma curiosité. Je m'étais mis sur un bâtiment baleinier conduit par des hommes de couleur nés dans ces îles, et aussi audacieux qu'expérimentés dans cette pêche.

Nous vîmes une baleine et son baleineau nageant autour de quelques rochers de corail, et le soin que la mère prenait de son petit avait quelque chose de touchant. Elle cherchait évidemment à l'éloigner des canots, nageait autour de lui, et le prenant quelquefois entre ses nageoires, elle roulait avec lui dans les vagues. Nous parvînmes à les placer entre la terre et nous, et par ce moyen nous les poussâmes entre les rochers dans une eau plus basse. Enfin nous arrivâmes si près du baleineau que notre harponneur prit son harpon pour le lui lancer, sachant que s'il le blessait une fois, la mère était à nous, car jamais elle n'abandonne son petit. Le harpon, lancé avec force, s'enfonça profondément entre ses côtes, l'animal s'enfuit rapidement, et nous laissâmes filer une centaine de brasses de corde. Mais un baleineau blessé ne fait jamais une longue résistance, et nous le vîmes bientôt tourner sur le dos et flotter mort sur la surface de la mer. La malheureuse mère, avec un instinct toujours plus fort que la raison, ne le quitta point un seul instant.

Nous nous approchâmes du baleineau à l'instant où un harpon, parti d'une autre embarcation, blessait la mère à son tour. La queue

de l'animal furieux tomba avec une telle force sur notre canot qu'elle le coupa en deux, tua deux hommes, et les autres, précipités dans la mer, n'eurent d'autre parti à prendre que de chercher à sauver leur vie en nageant. La baleine poursuivit la troisième embarcation, mais la corde attachée au harpon lancé de la seconde, la retenait, quoiqu'elle l'entraînât à raison de dix à onze milles par heure. Si elle eût été dans une eau profonde, elle aurait plongé le canot dans les abîmes de l'océan, ou il aurait fallu couper la corde.

Les deux autres embarcations étaient tellement occupées, qu'elles ne purent venir sur-le-champ à notre secours, et nous fûmes abandonnés à nos propres ressources plus long-temps que je ne le trouvais agréable. Je me dirigeais vers le baleineau flottant, dans le dessein de m'en servir comme d'un vaisseau, quand un des hommes qui étaient comme moi à la nage, me cria : — N'en approchez pas! vous y trouveriez une foule de requins. Il ajouta pour ma consolation : — Il est vrai qu'ils attaquent rarement un homme, quand ils trouvent autre chose à mordre. Cela était fort possible, mais j'avoue que je fus très-charmé de voir arriver

le troisième canot, et bientôt la baleine, épuisée par la perte de son sang, se rapprocha de son baleineau, et mourut à son côté.

J'eus tout lieu de remercier le Bermudien de l'avis qu'il m'avait donné, car en arrivant près du baleineau, nous le trouvâmes entouré d'une trentaine de requins, qui commençaient à s'en repaître. Nous le touâmes avec sa mère vers le rivage jusqu'à ce qu'il n'y eut plus assez d'eau pour les soutenir. Alors on en coupa la graisse, et la chair fut abandonnée aux nègres, qui arrivèrent bientôt en foule. Les requins nous avaient accompagnés, mais un fait remarquable, c'est que, quoique les nègres se trouvassent souvent entr'eux et la baleine, ils n'en attaquèrent pas un seul. Ces monstres, — les plus féroces de tout l'océan, — semblaient avoir fait une trève avec la race humaine pour ne s'occuper que d'une autre proie.

Je trouvai qu'il n'y avait pour moi ni honneur ni profit dans cette occupation, et ce fut la seule fois que j'allai à la pêche de la baleine. Halifax était ma destination, et ayant trouvé un schooner qui s'y rendait, je pris mon passage. C'était un de ces navires construits pendant la guerre, à l'imitation des barques de pilote de la Virgi-

nie; mais comme la plupart de nos imitations, il ressemblait à l'original à peu près comme une vache ressemble à un lièvre, et cette comparaison ne serait pas moins juste sous le rapport de la vélocité. Comme si l'on eût voulu que ces bâtimens fussent à tous égards la honte du pavillon anglais, on en donnait le commandement à des officiers dont la conduite était telle, qu'aucun capitaine ne voulait qu'ils servissent sous ses ordres Ils devenaient ainsi leurs maîtres, et presque tous étaient constamment ivres. Tel fut l'état du lieutenant qui commandait le schooner, depuis le moment de notre départ des îles Bermudes jusqu'à notre arrivée à Halifax. Son second suivait son exemple, les trois midshipmen en faisaient autant, et si les vingt-cinq hommes qui composaient l'équipage montraient plus de sobriété, c'est parce qu'on les restreignait rigoureusement à leurs rations.

Heureusement l'ivrognerie n'était pas du nombre de mes vices. Je pouvais m'échauffer la tête et avoir une pointe de gaîté quand j'étais en compagnie, mais je n'allais jamais jusqu'à m'enivrer. A mesure que j'avançais en âge, ma fierté et mon jugement firent que je veillais en-

core davantage sur moi-même. J'aperçus l'immense avantage qu'un homme sobre a sur un ivrogne, et je ne manquai pas d'en profiter.

Restant constamment sur le pont du schooner presque nuit et jour, je pris sur moi de le gouverner et de donner tous les ordres, sans daigner même consulter le lieutenant qui était presque toujours ivre dans sa cabine. Nous vîmes dans la soirée le phare de Sambro, qui est à l'entrée du havre de Halifax, et un des midshipmen, qui par hasard n'était qu'à demi-ivre, me dit qu'il connaissait parfaitement le port, et m'offrit de remplir les fonctions de pilote. Comme je n'y avais jamais été, je ne pouvais m'en charger; j'acceptai donc son offre, mais doutant de son habileté, je surveillai ses opérations avec quelque inquiétude.

Je n'étais pas inquiet sans raison, car au bout d'une demi-heure, nous échouâmes sur les côtes de l'île de Cornwallis, et les vagues passèrent sur le pont. Cet accident dégrisa le lieutenant et ses officiers, et la marée s'étant retirée, le schooner se trouva à sec et tomba sur le côté. Des barques arrivèrent, et j'en pris une, qui me conduisit avec mon bagage à bord du vaisseau amiral. Après deux jours de tra-

vail, on releva le schooner, et on le fit entrer dans le port. L'amiral fut instruit de toute l'affaire, et un capitaine lui conseilla de traduire le lieutenant devant une cour martiale, ou du moins de le renvoyer du service. Malheureusement il ne voulut pas suivre cet avis, et il ordonna au lieutenant de se remettre en mer avec des dépêches. Quand le schooner mit à la voile, chacun savait qu'il n'y avait pas dans tout l'équipage un seul homme qui ne fût ivre. Il toucha au rescif de rochers appelés les Sœurs, coula à fond à l'instant même, et personne ne fut sauvé du naufrage.

La frégate que je devais joindre, arriva à Halifax deux ou trois jours après moi. J'en fus fâché, car je m'y trouvais bien, et j'avais des lettres de recommandation pour les meilleures familles de cette ville. On sait de quelle manière l'hospitalité y est exercée, et la société de jeunes dames aimables et vertueuses tendait à adoucir et à polir les manières brusques que j'avais contractées dans ma profession. J'aurais volontiers passé plus long-temps dans leur société, mais il fallait obéir au destin ou à la fortune, et me rendant à bord de la frégate, je me présentai au lord qui la commandait.

Je m'attendais à trouver en lui un jeune efféminé, aimant trop ses aises pour avoir appris son métier. Je me trompais complétement. Lord Edouard était marin jusqu'au bout des ongles. Il connaissait toutes les parties d'un navire depuis la proue jusqu'à la poupe. Il avait étudié le caractère des marins, et il savait gagner leur confiance. Il était en état de mettre la main à tout, car il était charpentier, cordier, tonnelier et faiseur de voiles. Il savait déployer et ferler une voile, y prendre des ris, épisser les cordages. Mais il n'était pas orateur. Il parlait peu et lisait encore moins. Il était franc et de bonne humeur, et avait beaucoup de bon sens. S'il se trouvait offensé, il s'emportait avec violence, mais il se calmait le moment d'après. Jamais il n'avait l'air de se targuer de son titre de lord. Il vit avec plaisir que j'avais appris la pratique aussi bien que la théorie de ma profession. Avant que nous eussions quitté le port, il m'avait pris en amitié, et j'eus soin d'entretenir ses bonnes dispositions à mon égard, car je l'aimais pour lui-même, indépendamment de l'avantage qu'un officier trouve toujours à être dans les bonnes graces de son capitaine.

Nous ne restâmes pas long-temps dans ce paradis des marins, car nous reçûmes tout à coup l'ordre de mettre à la voile pour Québec. A peine en pleine mer, nous hélâmes un bâtiment irlandais venant de Belfast, et conduisant des émigrans aux Etats-Unis. Ils composaient, je crois, environ dix-sept familles. Notre capitaine possédait environ vingt mille acres de terre sur l'île de Saint-Jean, aujourd'hui appelée l'île du prince Edouard. C'était une concession faite à un de ses ancêtres par la couronne, et cette propriété ne lui avait jamais rapporté un shilling, pour la meilleure raison du monde, — il ne s'y trouvait personne pour la mettre en valeur. Il pensa que ce bâtiment portait précisément l'espèce de cargaison qui lui convenait, et que ces Irlandais lui seraient très utiles pour défricher et cultiver ses terres. Il leur en fit la proposition, et comme ils n'avaient d'autre but que de chercher des moyens d'existence, et qu'ils n'avaient aucun motif pour aller aux Etats-Unis plutôt qu'ailleurs, ils acceptèrent ses offres. Le capitaine demanda à l'amiral la permission d'aller les y conduire lui-même pour les installer, et il l'obtint sans difficulté. Dans le fait, rien ne pouvait être

plus avantageux pour toutes les parties, car ces émigrans allaient augmenter la population trop faible d'une de nos colonies, au lieu d'ajouter au nombre de nos ennemis. Nous repartîmes donc pour Halifax, dès que l'amiral y eut donné sa sanction, et traversant le beau détroit qui sépare la Nouvelle Ecosse de l'île du cap Breton, nous arrivâmes bientôt à l'île du Prince-Edouard.

Nous jetâmes l'ancre dans un petit havre voisin des propriétés du capitaine. Un homme, qui prenait le titre d'intendant, y demeurait avec sa femme et sa famille, et d'après tout ce que je vis pendant trois semaines que nous y restâmes, il était assez coquin pour être intendant du plus riche seigneur de toute l'Angleterre. Le capitaine débarqua, et me prit pour son aide-de-camp. L'intendant lui fit préparer un lit dans sa maison, mais Sa Seigneurie préféra coucher sur du foin dans la grange. Le noble lord était un homme dont les pensées donnaient peu d'exercice à sa langue. Il écoutait plus volontiers qu'il ne parlait, et son compagnon, quel qu'il fût, avait toujours à faire tous les frais de la conversation. Il ne suffisait même pas de lui dire une chose une

fois pour lui faire entrer dans l'esprit l'idée qu'on voulait lui transmettre, il fallait la lui répéter trois fois dans des termes différens ou avec des paraphrases, et il répondait à chacune des trois versions par une interjection : — Hum ! — eh ! — ah ! La première annonçait qu'il écoutait ; la seconde, qu'il commençait à comprendre ; la troisième, qu'il approuvait ce qu'on lui disait, et il la prononçait toujours plus lentement, avec emphase et en souriant.

Je donnerai un exemple de nos conversations. Le premier jour que nous couchâmes sur le foin dans la grange, il entama lui-même l'entretien, ce qui était fort rare, en disant :

— Je voudrais savoir... (une pause).

— Milord ?

— Que dirait-on en Angleterre si l'on nous savait logés ainsi ?

— Je crois, milord, qu'en ce qui me regarde, on ne dirait rien ; mais en ce qui concerne Votre Seigneurie, on pourrait dire que c'est un assez mauvais logement pour un homme de votre rang.

— Hum !

— Je dis, milord, qu'un homme de votre

rang, couchant sur du foin, dans une grange, pourrait exciter la surprise de ses amis en Angleterre.

— Eh?

— Je veux dire, milord, que si l'on savait en Angleterre comme vous êtes bon marin, on ne serait étonné de rien de ce que vous pouvez faire; mais que ceux qui ne vous connaissent pas, trouveraient singulier qu'un homme de votre rang pût se contenter d'un pareil logement.

— Ah!

Ce monosyllabe termina la conversation. Je ne tardai pas à m'endormir, et je ne m'éveillai que lorsque les coqs et les poules, sautant à bas de leurs perchoirs, firent un tapage infernal pour demander leur déjeûner. Sa Seigneurie s'éveilla en même temps, se leva sur-le-champ pendant que je me frottais les yeux, et acheva ce que les poules avaient commencé, en s'écriant :

— Allons! levez-vous, maudit paresseux! Avez-vous envie de dormir toute la journée? Nous avons bien des choses à faire.

— Oui, oui, milord, répondis-je. Je me le-

vai aussitôt, et je fis ma toilette en aussi peu de temps et de la même manière qu'un chien de Terre-Neuve, c'est-à-dire, en me secouant.

Une grande partie de l'équipage vint à terre avec le charpentier, apportant les outils nécessaires pour abattre des arbres et construire des maisons de bois. Tel devait être notre occupation, afin de pouvoir loger nos émigrans. Après avoir choisi le local où seraient placées leurs habitations, nous abattîmes les pins et les bouleaux qui semblaient avoir pris possession exclusive de la forêt. Nous couchâmes ensuite quatre troncs d'arbre par terre, de manière à former un parallélograme, et nous fîmes une entaille profonde à chacune de leurs extrémités pour qu'elles pussent s'emboîter les unes dans les autres. La même opération fut réitérée jusqu'à ce que le mur fût d'une hauteur suffisante, après quoi nous en fîmes le toit en plaçant transversalement de plus petits troncs d'arbres que nous couvrîmes de branches de pins, d'écorces de bouleaux, et de boue, pour le rendre imperméable à la pluie. La pratique fit de moi un excellent architecte, et à l'aide d'une trentaine d'hommes, je pouvais bâtir une maison en un jour.

Nous défrichâmes encuite, en abattant les arbres et en les déracinant, autant de terrain qu'il en fallait pour la petite colonie; nous semâmes du blé, nous plantâmes des pommes de terre, nous donnâmes aux émigrans devenus colons divers objets qui pouvaient leur être utile, et conformément à nos instructions, nous retournâmes à Halifax. Rien ne pouvait certainement m'être plus agréable; cette chère ville fut pourtant cause que je reçus une sévère réprimande de mon capitaine pour avoir manqué d'attention aux signaux. Le vaisseau amiral nous fit un jour un signal pendant que j'étais le midsihpman chargé de surveiller les signaux, mais ma lunette, au lieu de se diriger vers le vieux Centurion, était braquée sur une jeune et charmante Calypso, que j'avais découverte se promenant sur *les gazons fleuris*. Je ne sais combien de temps j'aurais voulu passer dans cette heureuse Arcadie, si un autre Mentor ne m'eût poussé du haut des rochers pour me faire encore une fois lutter contre les vagues.

Contre l'avis de tout être raisonnable, le président des Etats-Unis avait formé le plan d'une guerre contre l'Angleterre, et tous les navires qui se trouvaient dans le havre de Halifax se

préparèrent à combattre les Yankees (1). L'escadre partit en septembre. Je fis mes adieux aux nymphes de la Nouvelle-Ecosse avec moins de regret que je ne l'aurais cru; mais je commençais à être las de cette Capoue des marins, et je désirais un service plus actif.

(1) Sobriquet donné aux Américains par les Anglais pendant la guerre de l'indépendance. — *Note du Trad.*

CHAPITRE XIV.

J'ai parlé dans le chapitre précédent de la rencontre que nous avions faite d'un bâtiment irlandais dont notre capitaine avait confisqué la cargaison pour l'employer aussi avantageusement pour lui que pour son pays. Un autre

bâtiment, chargé d'une cargaison semblable, fut arrêté à peu près à la même époque par un de nos croiseurs; et le capitaine du sloop de Sa Majesté, l'*Oiseau-Mouche*, y choisit une quarantaine de vigoureux Irlandais pour compléter son équipage.

Pauvre mortels! nous avons tous la vue courte; et les capitaines de vaisseaux de guerre ne sont pas exempts de cette imperfection humaine. Combien de choses se trouvent entre la coupe et la bouche! A bord du même bâtiment se trouvaient deux jeunes Irlandaises très-jolies, appartenant à la classe de la bourgeoisie. L'une se nommait Judith, l'autre Marie, et elles allaient joindre leurs parens déjà établis aux Etats-Unis. Dès que les pauvres Irlandais eurent appris leur changement de destination, ils poussèrent des lamentations assez bruyantes pour faire enfuir les monstres de l'Océan dans leurs cavernes les plus profondes. Les cœurs des deux jeunes filles en furent déchirés, et quand les gémissemens des femmes et les cris des enfans s'y joignirent, Orphée lui-même se serait retourné pour voir ce que signifiait un tel concert.

— O miss Judith! ô miss Marie! s'écrièrent

les Irlandais, serez-vous assez cruelles pour nous voir entraînés sur un vaisseau de guerre sans dire un mot pour nous ! il ne faudrait qu'un mot de vos jolies bouches au capitaine, pour qu'il nous remît en liberté.

Les jeunes filles doutaient que leurs jolies bouches eussent tant de pouvoir, cependant elles résolurent d'en faire l'épreuve. Elles demandèrent au maître de bâtiment sur lequel elles étaient, un canot pour se rendre à bord du sloop, et après avoir fait quelques additions et quelques changemens à leur toilette, elles y descendirent sans se mettre en peine si elles montraient leurs jambes, et sans s'inquiéter davantage si les rames en tombant dans l'eau faisaient rejaillir sur leur tête l'eau de la mer, ce qui dérangea certainement les boucles de leurs cheveux, mais en ajoutant à leurs joues une fraîcheur qui contribua peut-être au succès de leur entreprise.

La vue d'un cotillon en mer a quelque chose qui ne manque jamais de mettre un homme de bonne humeur, pourvu que la nature l'ait jeté dans son moule ordinaire. Quand elles furent à bord de l'*Oiseau-Mouche*, le capitaine les reçut très-poliment, les conduisit dans sa cabine, leur

fit servir des rafraîchissemens, et eut pour elles toutes les attentions qu'exigeaient leur sexe et leur beauté. Le capitaine était le meilleur homme qui fût au monde, et il avait deux yeux noirs étincelans qui avaient toujours l'air de rire.

— Puis-je savoir, jeunes dames, leur dit-il, ce qui me procure l'honneur de cette visite?

— Nous venons demander une grace à Votre Honneur, répondit Judith.

— Et je suis sûre que Votre Honneur nous l'accordera, dit Marie, car il a une physionomie qui me plaît.

Flatté sans doute du compliment de Marie, le capitaine répondit que rien ne lui faisait jamais plus de plaisir que d'obliger les dames, et que si la demande qu'elles avaient à lui faire, n'était pas absolument incompatible avec son devoir, il la leur accorderait certainement.

— Eh bien donc, dit Marie, vous me rendrez Pot Flannagan, que Votre Honneur a pris en vertu de la presse.

Le capitaine secoua la tête.

— Ce n'est pas un marin, Votre Honneur, continua-t-elle, il a toujours vécu dans les marécages, vous n'en ferez jamais rien de bon.

Le capitaine secoua encore la tête.

— Demandez-moi tout autre chose, dit-il, et je vous l'accorderai.

— Eh bien, reprit Marie, rendez-nous Félim O'Shanghnessy.

Le capitaine fut également inflexible.

— Allons, allons, dit Judith, ce n'est pas le moment de s'arrêter à des bagatelles. Rendez-moi Pot Flannagan, Votre Honneur, et je vous donnerai un baiser.

— Et je vous en donnerai un autre pour Félim, dit Marie.

Elles étaient assises de chaque côté du capitaine, dont la tête tournait comme une girouette pendant un ouragan. Il ne se sentait pas en état de leur résister davantage, et l'on voyait dans ses yeux qu'il allait céder. Les deux jeunes filles virent que la victoire était pour elles. Un des lords de l'océan allait baisser pavillon devant la beauté. Judith appliqua un baiser sur la joue droite, Marie en fit autant à la gauche; le capitaine était le plus heureux des mortels.

— Eh bien, dit-il, vous garderez vos deux hommes, et je vais envoyer prendre les autres, car je suis pressé de mettre à la voile.

— De mettre à la voile! s'écria Judith. Est-

ce que vous comptez emmener avec vous ces pauvres créatures?

— Nous vous les paierons le même prix que les deux autres, Votre honneur, dit Marie.

Je n'entrerai pas dans le détail de tous les baisers que le capitaine reçut des deux jolies Irlandaises. Si tels sont les profits d'un capitaine, qui ne voudrait l'être? Il me suffit de dire qu'elles rachetèrent ainsi tous leurs compatriotes, et qu'elles s'en retournèrent en triomphe. Cette histoire se répandit à Halifax, mais l'amiral dit seulement qu'il regrettait de ne pas avoir été à la place du capitaine. Le capitaine, qui avait autant de bravoure que de bonté, obtint bientôt de l'avancement. Je ne veux pourtant pas dire que ce fut pour cette affaire, car on doit convenir qu'il avait assuyé une défaite. Le lord-chancelier d'Angleterre, qui était son ami, lui dit un jour à ce sujet, qu'il riait toujours quand il voyait stipuler dans un contrat de mariage, qu'une somme serait annuellement à la disposition de la femme pour ses épingles, attendu que le mari s'en emparait ordinairement par des coups ou des baisers; mais que, dans tout le cours de sa pratique, il n'avait encore vu

qu'un seul capitaine qui se fût laissé cajoler au point de donner quarante de ses hommes pour autant de baisers de deux jeunes filles. Après cela, qui ne s'écrierait pas : *Erin go bragh* (1) !

Nous reçûmes ordre de nous rendre aux îles Bermudes, et nous sortîmes du port avec un bon vent du nord-ouest. Cette brise fraîchit, passa au sud-est, et souffla avec quelque violence; mais un calme plat ne tarda pas à y succéder. Vers onze heures, le ciel commença à se couvrir de nuages qui s'épaissirent à un tel point, que bien avant midi il régnait une obscurité de mauvais augure. Les mouettes volaient autour du vaisseau, et semblaient par leurs cris lugubres, vouloir nous annoncer l'ouragan, aux symptômes duquel on ne pouvait se méprendre. Nous carguâmes nos voiles et nous prîmes toutes les mesures possibles pour faire face à la tempête. Elle commença à midi avec une violence subite et terrible, qui étonna les plus vieux et les plus expérimentés de nos matelots.

Le vent venait du nord-ouest, et il était si

(1) Mots irlandais, équivalant à « vive l'Irlande! »
(*Note du Traducteur.*)

violent, qu'au premier instant où il frappa la frégate, elle donna à la bande, et ses canons du côté sous le vent touchèrent l'eau. Tout fut en confusion dans l'intérieur, tous les objets qui n'étaient pas fermement attachés furent jetés du même côté. Mais ce fut encore bien pis sur le pont : le mât d'artimon, le grand et le petit mât de hune furent renversés, mais le bruit du vent était si terrible, que nous n'entendîmes pas celui de leur chute, et quoique je fusse près du mât d'artimon, je ne m'aperçus qu'il avait été renversé que lorsque je me retournai. Le vent coupait le haut des vagues qu'il soulevait, et les faisait retomber sur nous en pluie et en écume. Nos voiles d'étai furent déchirées en lambeaux. Le capitaine, les officiers et les matelots se regardaient les uns les autres, et attendaient l'événement avec consternation.

La frégate était tellement couchée à babord, que l'eau pénétrait de force par les sabords des canons, elle entrait par les écoutilles, que nous n'avions pas eu le temps de fermer, et avant que nous eussions pu le faire, le premier pont était inondé, et l'on voyait flotter en désordre les caisses et les hamacs. Les vaches, les moutons,

les cochons, les poulets, tout fut entraîné par les vagues. On ne pouvait plus donner aucun ordre, car nulle voix ne pouvait se faire entendre. Il n'y avait plus de discipline; nous étions tous égaux, le capitaine et le dernier mousse se tenaient à la même corde.

Un matelot, rampant sur ses mains et ses genoux, arriva sur le gaillard d'arrière et en criant à l'oreille du capitaine, parvint à lui faire entendre qu'une des ancres était tombée à la dérive, et était suspendue par son câble sous la proue. La laisser dans cette situation, c'était la destruction certaine du navire, et je reçus ordre d'aller sur l'avant pour faire couper le câble. Mais le vent et la mer avaient tellement augmenté de fureur, qu'il était impossible de leur faire face. Je fus jeté contre le canot, obligé de retourner, non sans peine, sur le gaillard d'arrière, et me mettant à la nage j'arrivai sur l'avant, et je donnai les ordres nécessaires, qu'on ne put exécuter qu'avec la plus grande difficulté.

Sur le gaillard d'avant, je trouvai les plus vieux et les meilleurs matelots se tenant aux agrès, et se lamentant comme des enfans. J'en fus surpris, et je ne fus pas peu fier d'être à l'a-

bri d'une telle faiblesse. Je n'ignorais pourtant pas quel danger nous courions, quand je voyais mes officiers supérieurs livrés à l'inquiétude, et il était évident que, si la frégate ne se redressait pas très-promptement, nous ne pouvions éviter de couler à fond; car, en dépit de nos précautions, l'eau augmentait encore sur le premier pont. Je regagnai à la nage le gaillard d'arrière, où le capitaine lui-même était à la roue avec les plus vigoureux marins. Mais la mer donnait de tels chocs au gouvernail, qu'ils pouvaient à peine se maintenir sur leurs jambes. Les canons du gaillard d'arrière sous le vent étaient dans l'eau; il fut proposé de les jeter à la mer. L'entreprise était difficile et dangereuse, mais il y allait de la vie ou de la mort, et nous y réussîmes. Nous n'en retirâmes aucun avantage, la frégate ne se redressa point, et nous entendîmes quelques voix s'écrier : — En prières! en prières! nous sommes perdus!

Le mât de misaine et le grand mât étaient encore debout, mais chargés de la masse énorme de leurs agrès brisés. Les dégager d'un poids qui menaçait de les entraîner, était l'objet de tous les désirs, mais on pouvait à peine l'es-

pérer. Le danger de faire monter quelqu'un sur ces mâts était si évident, que le capitaine ne pouvait se résoudre à en donner l'ordre à personne. Il fit assembler tout l'équipage près du gaillard d'arrière, et moitié par ses gestes, moitié en criant, il fit comprendre qu'à moins que le grand mât ne fût délivré sur-le-champ du poids qui l'entraînait, la frégate allait couler à fond, et qu'il désirait savoir si quelqu'un voulait se dévouer pour en faire la tentative.

En ce moment, chaque vague semblait produire un effet plus fatal sur le bâtiment. Il s'enfonçait rapidement entr'elles, mais il se relevait lentement et avec peine. Il était comme une noble forteresse battue en brèche, et sur le point de céder à une force supérieure. Nos hommes étaient stupéfaits, et je ne doute pas que, si on leur en eût laissé la possibilité, la plupart ne se fussent enivrés pour attendre la mort. A chaque embardée, le grand mât semblait faire les plus violens efforts pour se séparer du navire; les haubans du côté du vent devenaient comme des barres de fer, tandis que ceux sous le vent pendaient en demi-cercle, ou frappaient violemment contre le mât, comme pour en accélérer la chute. On s'attendait à chaque ins-

tant à le voir tomber, et briser un côté du bâtiment. Cependant personne ne se présentait pour aller couper les restes du grand mât de hune et de la grande vergue qui demeuraient suspendus au grand mât, et qui étaient chargés de tout le poids du petit mât de hune et de sa vergue. La stupeur était générale, et chacun garda le silence.

J'avoue que j'éprouvai un mouvement secret de plaisir en voyant un danger que personne n'osait braver. J'attendis quelques secondes pour voir s'il se présenterait un volontaire, et s'il s'en fût présenté un, je serais devenu son ennemi, car il m'aurait dérobé le plaisir de satisfaire ma passion favorite, l'orgueil — un orgueil sans bornes. J'avais souvent bravé les dangers avec les autres; j'avais été le premier à m'y exposer, mais faire ce qu'aucun homme de l'équipage d'une frégate n'osait entreprendre, c'était m'élever à un degré de supériorité que je n'avais pas encore songé à atteindre. Saisissant une hache ayant un bon tranchant, je fis signe au capitaine que j'allais tenter l'entreprise. Je montai par les manœuvres au vent; quatre à cinq braves matelots en firent autant, car quand un officier montre le chemin,

il se trouve toujours des braves pour le suivre.

Les secousses des manœuvres furent sur le point de nous renverser, et nous fûmes obligés de nous accrocher aux haubans par les bras et les jambes. Le capitaine, les officiers et tout l'équipage nous regardaient monter avec la plus vive inquiétude, et se flattaient à peine que nous pussions réussir. Le danger diminua quand nous fûmes arrivés au trelingage des haubans sous la hune, parce que nous avions de quoi appuyer le pied. Nous nous partageâmes l'ouvrage. Quelques-uns se chargèrent de couper les lanières des manœuvres du grand mât de hune, et moi je me chargeai des fausses drisses de la grande vergue. Le premier coup de hache que nous donnâmes fut suivi d'acclamations qui nous encouragèrent, et enfin le poids immense suspendu au grand mât, tomba avec fracas sur le plat bord. La frégate fut soulagée sur-le-champ, elle se redressa, et nous descendîmes au milieu des applaudissemens et des félicitations de tout l'équipage.

Ce fut le plus beau moment de ma vie, et je n'aurais changé pour rien au monde la satisfaction que j'éprouvai quand je remis le pied sur le gaillard d'arrière. — Le sourire de satis-

faction du capitaine, — la manière cordiale dont il me serra la main, — les complimens qu'il me fit sur ma conduite, — les éloges des officiers, — l'enthousiasme de tout l'équipage, tout cela était certainement quelque chose, mais ce n'était rien auprès de la jouissance intérieure que me procurait mon orgueil satisfait, — passion tellement identifiée en moi, qu'on n'aurait pu l'extirper de mon cœur sans changer toute mon organisation.

Les ouragans sont rarement de longue durée. Celui que je viens de décrire se changea en un vent très-fort, mais qui nous parut un temps superbe après ce que nous venions d'essuyer. Nous nous mîmes à l'ouvrage pour réparer nos avaries les plus pressantes. Nous plaçâmes des mâts de rechange, et au bout de quelques jours nous arrivâmes encore une fois à Halifax. On y avait éprouvé l'ouragan dans toute sa force, et nos amis avaient conçu des alarmes pour notre sûreté : aussi nous reçurent-ils à bras ouverts. Je fus pourtant obligé de rester à bord quelques jours, par suite des contusions que j'avais reçues aux bras et aux jambes en montant au grand mât pendant l'ouragan.

Je n'étais que depuis quelques jours à Halifax, quand je remarquai un changement soudain dans la conduite du capitaine à mon égard. Je n'ai jamais pu savoir exactement quelle en était la cause, quoique je me fusse ouvert moi-même le champ de conjectures. Je dois avouer avec regret, que, malgré ses bontés constantes pour moi, et malgré le respect véritable que j'avais pour lui, il m'était arrivé de faire rire à ses dépens. Mais il avait l'esprit trop bien fait et le cœur trop bon pour s'offenser sérieusement de ce qui n'était qu'une légèreté de jeunesse, et son ressentiment, en de pareilles occasions, ne durait jamais plus de cinq minutes.

Le fait est que lord Edouard portait habituellement des pantalons bleus d'une largeur très-remarquable. Croyait-il par là se donner un air plus marin, ou son tailleur avait-il ses raisons pour lui fournir une telle surabondance d'étoffe, c'est ce que je ne saurais dire; mais, quelque ample que fût le ban de Sa Seigneurie à la ceinture et au-dessous, cette partie essentielle de la draperie qui le couvrait l'était encore davantage, et elle aurait pu contenir deux fois autant de chair humaine, quoique celle qui s'y trouvait fût déjà bien honnête.

Un proverbe très-sage dit qu' « un point fait à temps en épargne neuf. » Mais on fait peu d'attention aujourd'hui à cet adage, ainsi qu'à beaucoup d'autres non moins utiles. Ce fut ce qui arriva à mon capitaine. La couture du milieu du derrière de son pantalon s'était malheureusement décousue, et il n'avait pas songé à faire réparer cette brèche. L'ouragan, quand il arriva, chercha querelle à tout ce qu'il rencontra, et l'innocent pantalon de lord Edouard fut une des victimes de ses déprédations. L'impétueux Borée y entra, de force ouverte, par la couture décousue et gonfla le pantalon comme les joues d'un trompette. L'étoffe de laine fabriquée dans le comté d'York, ne put résister à la pression de l'air; elle se déchira en rubans, et flagella la partie qu'elle était destinée à couvrir. Le temps était si chaud que le capitaine s'était dispensé de mettre un caleçon. Il ne lui resta donc d'autre défense que sa chemise, et comme elle était vieille, le vent la mit aussi en lambeaux. En un mot, mettez sur les épaules de la statue du gladiateur qui est dans Hyde-Parc, une jaquette de marin, et vous aurez un portait fidèle de lord Edouard pendant l'ouragan.

Cette situation n'était pas très-agréable, mais dans un pareil moment de péril, le capitaine ne pouvait quitter le pont pour aller changer de costume, et ce n'en était guère la peine quand on s'attendait à chaque instant à couler à fond. A peine y pensa-t-on dans le moment; mais, quand le danger fut passé, on en fit un sujet de plaisanteries, et un jour que j'amusais une nombreuse compagnie à Halifax du récit de cette aventure, lord Edouard arriva. Il vit que chacun riait, il remarqua que tout en riant chacun jetait sur lui un coup d'œil à la dérobée; il découvrit le sujet de la gaîté générale, et comme j'étais le seul membre de l'équipage qui fût dans cette société, il ne put douter que ce ne fût moi qui l'eûs mis sur le tapis. Son front se couvrit d'un nuage, mais le beau temps reparut presque aussitôt, et je ne puis croire que telle ait été la cause de son changement de conduite à mon égard. Je sais que c'est un crime pour un midshipman de regarder de travers le chien de son capitaine, à plus forte raison de rire aux dépens de son capitaine, en quelque circonstance que ce soit; mais je sais que lord Edouard avait trop de bon sens pour s'offenser d'une pareille bagatelle. Je crois plutôt que le

premier lieutenant et quelques autres officiers désiraient que je quittasse la frégate parce que j'étais trop aimé des matelots, et peut-être avaient-ils raison, car quand un officier de grade inférieur acquiert trop de popularité dans l'équipage, il arrive souvent que la discipline en souffre. Quoi qu'il en soit, lord Edouard me dit un jour que le capitaine d'une frégate plus grande que la sienne désirait m'avoir sur son bord. Je compris ce que cela voulait dire, et j'acceptai sur-le-champ. Nous nous quittâmes bons amis, et je ne penserai jamais à lui qu'avec respect et reconnaissance.

Mon nouveau capitaine était un homme tout différent. Il était fort instruit, avait été bien élevé, et ses manières étaient distinguées. Il vivait en ami avec tous ses officiers, sa bibliothèque était à leur service. Une petite pièce, servant d'antichambre à sa cabine, et où étaient ses livres, leur était toujours ouverte. C'était le cabinet d'étude des midshipmen. Il était excellent dessinateur, et je fus heureux de mettre à profit ses leçons.

Peu de jours après que je fus arrivé sur son bord, nous reçûmes ordre de mettre à la voile pour Québec. Nous remontâmes le majestueux

fleuve de Saint-Laurent, après avoir passé en vue de l'île de l'Assomption ou d'Anticosta, et nous jetâmes l'ancre à la hauteur du cap du Diamant, qui sépare le Saint-Laurent de la petite rivière de Saint-Charles. La continuation de ce cap, en s'éloignant, forme les hauteurs d'Abraham, où l'immortel Wolfe défit Montcalm en 1759, et où les deux généraux terminèrent leur carrière glorieuse sur le champ de bataille. La ville, située à l'extrémité du cap, offre un aspect pittoresque. Les maisons et les églises sont en général couvertes en étain, pour prévenir les conflagrations qui avaient lieu fréquemment quand elles l'étaient en bois ou en chaume. Quand les rayons du soleil tombent sur ces toits, ils ont l'air d'être d'argent.

Un des principaux motifs qui nous avaient fait envoyer à Québec, était de procurer à l'escadre, par le moyen de la presse, des hommes dont elle avait grand besoin. Les matelots et les soldats de marine furent secrètement formés en détachemens de presse, et l'on en mit un sous mes ordres. Les officiers se rendirent à terre déguisés, après être convenus de signaux et de lieux de rendez-vous; et quelques matelots sur qui nous pouvions compter, furent chargés de

jouer le rôle de ces oiseaux apprivoisés dont on se sert pour en prendre d'autres. Ils se donnaient comme appartenant à des bâtimens marchands dont ils disaient que leur officier était le maître, et engageaient leurs dupes à s'enrôler pour reconduire le navire en Angleterre, moyennant dix gallons de rum et trois cents dollars. Nous nous procurâmes un assez bon nombre d'hommes de cette manière, et ils ne reconnaissaient qu'ils avaient été trompés que lorqu'ils se trouvaient à bord de la frégate. Alors, c'étaient des juremens et des exécrations dont on peut se faire une idée, mais que nous nous dispenserons de rapporter.

Il peut être à propos d'expliquer ici que les bâtimens qui font le commerce des bois de construction, arrivent au mois de juin, aussitôt que la rivière est débarrassée des glaces, et s'ils ne repartent pas avant la fin d'octobre, ils courent grand risque d'être arrêtés par les glaces, d'avoir à passer l'hiver sur le Saint-Laurent, et de perdre ainsi sept à huit mois. Bien instruits de toutes ces circonstances, la plupart des matelots désertent en arrivant et se cachent à l'aide d'un de ces gens qu'on appelle « facteurs. » Ceux-ci les nourrissent, et lorsqu'un bâtiment

veut partir et a besoin d'hommes, ils leur en fournissent à un prix avantageux pour le matelot, et moyennant une bonne récompense pour eux-mêmes.

Nos instructions étaient de ne pas prendre d'hommes à bord des bâtimens marchands, mais de les chercher dans les maisons de ces facteurs. C'était pour nous une source d'amusement et d'aventures singulières; car leur adresse à se cacher ne pouvait être égalée que par celle que nous mettions à les découvrir. Les celliers et les greniers étaient des expédiens trop usés et aucun n'y avait recours; mais nous en trouvions dans l'intérieur des meules de foin, dans les clochers des églises, dans des souterrains creusés sous des foyers où le feu était allumé : nous en trouvâmes quelques-uns fort bien vêtus, attablés avec des gens fort au-dessus d'eux, et qui voulaient les favoriser. Les informations que nous prenions nous aidaient à découvrir ces ruses très-excusables.

Ayant entendu dire qu'un de ces facteurs, demeurant à quinze milles de Québec, avait chez lui quelques excellens matelots, je m'y rendis au point du jour avec mon détachement, et après de longues et inutiles recherches, je les

découvris perchés sur les solives d'un bâtiment isolé qui ne servait qu'à enfumer du cochon. Les feux étaient allumés, la chambre était remplie d'une épaisse fumée, et il était difficile de croire que des hommes pussent exister dans une telle atmosphère. Nous allions nous retirer, quand l'un d'eux toussa. Les autres se mirent à jurer contre lui, et tous descendirent. Nous coupâmes sur-le-champ la ceinture de leurs pantalons par derrière, pour les empêcher de s'enfuir, précaution qu'il ne faut jamais oublier. Nous nous mîmes ensuite avec eux dans le charriot du facteur et nous le forçâmes de nous conduire à Québec. Les hommes que nous venions de capturer, furent les premiers à rire et à plaisanter de leur aventure. J'étais surpris de voir avec quelle facilité ils prenaient leur parti; mais peut-être l'idée de la guerre qui s'approchait contre les Yankees, les disposait à servir plus volontiers dans la marine royale. Je devins ainsi plein d'ardeur pour la chasse aux hommes, quoiqu'en y réfléchissant de sang-froid depuis ce temps, je me sois convaincu que c'est une mesure cruelle, injuste et absurde, puisqu'elle tend à inspirer de l'éloignement pour le service du pays. Mais je n'ai pas dessein

d'écrire un traité sur la presse. A cette époque je m'inquiétais fort peu de la liberté des sujets, pourvu que mon vaisseau eût le nombre d'hommes nécessaire pour figurer honorablement dans les scènes de meurtre légal qui allaient avoir lieu.

Un marchand de Québec m'avait insulté en refusant d'escompter une traite sur mon père, que je lui avais présentée parce que je ne pouvais lui payer autrement quelques objets que je voulais lui acheter. Il me la rendit avec un air de dédain, en me disant que les traites de midshipmen n'étaient pas du bon papier. Je jurai de me venger, et voici comment je m'y pris.

Je me fis donner par un autre midshipman une déclaration par écrit portant qu'il avait lieu de croire que quelques matelots étaient cachés dans la maison de ce marchand. Je la montrai à mon capitaine qui me donna ordre de remplir mon devoir par tous les moyens de droit, en faisant une perquisition chez ce marchand. Je me rendis chez lui avec mon détachement à une heure du matin, et nous frappâmes à la porte à coups redoublés en demandant au nom du roi qu'on nous ouvrît. On refusa d'obéir ; nous enfonçâmes la porte, et nous nous répandîmes

dans toute la maison comme une nuée de sauterelles. Greniers, celliers, chambres à coucher des servantes et des dames, nous visitâmes tout et nous mîmes tout en confusion. Enfin nous trouvâmes les deux fils du marchand, et je leur ordonnai de se lever et de nous suivre, feignant de croire qu'ils étaient des matelots cachés.

Dès que le vieux marchand me vit, il me reconnut et se douta de la vérité. Je lui montrai mon ordre de perquisition, et je lui demandai si c'était « du bon papier ».

Après avoir visité jusqu'au dernier recoin de la maison, nous partîmes enfin, lui laissant ses deux fils à demi morts de peur.

Le lendemain matin, il alla porter plainte contre moi au gouverneur; mais on avait reçu la veille des dépêches d'Albany annonçant que le président des Etats-Unis avait déclaré la guerre à l'Angleterre, et nous mîmes sur-le-champ à la voile pour descendre le fleuve de Saint-Laurent.

En arrivant à Halifax, nous reçûmes ordre de nous mettre en mer, « pour couler à fond, brûler et détruire. » Nous voguâmes vers la baie de Boston, et en y entrant, nous aperçûmes dix à douze bâtimens. Celui dont nous

étions le plus près, était un brick. Le capitaine fit mettre un canot en mer et m'en donna le commandement. Pendant que la frégate poursuivait les autres navires, je montai à bord du brick. Le capitaine était assis sur une cage à poulets, et il ne daigna ni se lever ni me saluer quand j'arrivai près de lui.

— Je suppose que vous êtes Anglais ? me dit-il.

— Je le suppose aussi, répondis-je en imitant son style et son accent.

— J'avais dans l'idée que nous ne serions pas long-temps sans voir quelqu'un des serpens de l'ancien pays. — Je ne vous offense pas, j'espère?

— Pas le moins du monde. Mais d'où venez-vous, et où allez-vous ?

— Nous venons de Smyrne, et nous allons à Boston, où j'espère, Dieu aidant, que nous arriverons demain matin.

Cette réponse me fit voir qu'il n'avait pas encore appris la déclaration de guerre, et je résolus de m'amuser un instant avant de lui annoncer cette fatale nouvelle.

— Puis-je vous demander en quoi consiste votre cargaison ? votre bâtiment n'a pas l'air très-chargé.

— Il l'est suffisamment, je suppose. Nous avons de l'huile douce, des raisins secs et ce que nous appelons des idées.

— Des idées? je ne me fais pas une idée de ce que vous appelez ainsi.

— Des idées, voyez-vous, c'est ce que nous appelons un peu de tout. Ainsi nous avons un peu d'amandes douces, un peu de soieries, un peu d'opium. Les uns aiment une chose, les autres une autre, vous savez. — Et il y en a qui aiment les dollars.

— Et quelle était votre cargaison en partant?

— Du poisson salé, de la farine et du tabac.

— Et c'est là tout ce que vous rapportez en retour? Je croyais que le commerce de Smyrne était une fort bonne chose.

— Vous ne vous trompez pas, à ce que je suppose. Indépendamment des marchandises, trente mille dollars dans la cabine ne sont pas une mauvaise chose.

— Je le suppose aussi. Je suis charmé d'apprendre que vous avez des dollars à bord.

— Qu'est-ce que cela vous fait? il ne vous en tombera pas un dans la poche, je suppose.

— Il y en tombera plus que vous ne le pensez. — Ne savez-vous pas encore la nouvelle?

Cette question fit changer de visage le pauvre homme, et il devint tout à coup comme s'il avait la jaunisse. — Quelle nouvelle? demanda-t-il avec un tremblement dans la voix.

— Seulement que M. Madison, votre président, a jugé à propos de déclarer la guerre à l'Angleterre.

— Vous voulez plaisanter, je suppose.

— Je vous parle très-sérieusement, et je vous déclare en outre que ce bâtiment est une prise de la frégate de Sa Majesté Britannique que vous voyez là-bas.

— En ce cas, je suis un homme ruiné! dit-il en poussant un profond soupir. Je regrette seulement de ne pas avoir entendu parler plus tôt de cette guerre. J'ai sur le pont deux jolis petits canons, et vous ne m'auriez pas eu à bon marché, je suppose.

Je souris en l'entendant parler de résister à une frégate de cinquante canons; mais le laissant jouir de l'idée de sa vaillance, je lui demandai s'il n'avait rien à nous donner à boire, attendu qu'il faisait très-chaud.

— Non, répondit-il avec humeur; je n'ai rien, et quand même...

— Allons, allons, lui dis-je, songez que vous

êtes ma prise. La civilité ne coûte rien, et elle peut être bien payée.

— Vous avez raison, répondit le capitaine, qui se trouva touché dans sa partie sensible. Holà, mousse! apportez-nous des verres et quelques bouteilles de Madère. Et peut-être ce jeune officier aime-t-il les longs bouchons, apportez-nous aussi du Bordeaux.

Le mousse obéit, et le vin arriva très-promptement. Pendant cette conversation, la frégate donnait chasse, mettait des canots en mer, et prenait autant de bâtimens marchands qu'elle pouvait en atteindre. Je fis déployer toutes les voiles du brick pour aller la rejoindre.

— Puis-je vous offrir quelque chose à manger? me dit le capitaine; vous n'avez pas dîné, je suppose; car il n'est pas encore midi.

J'acceptai son offre en le remerciant, et il descendit à la hâte dans sa cabine pour donner ses ordres, me dit-il, mais plutôt, je crois, pour rendre quelques objets invisibles à mes yeux; et dans le fait, il y eut un sac de dollars que nous ne pûmes trouver. Quelques instans après il vint me rejoindre, et l'on ne tarda pas à nous avertir que le dîner était prêt. Une volaille rôtie et un jambon ne déplaisent jamais à

un midshipman, et j'y fis grand honneur. Quelques verres de Madère me mirent en gaîté.

— Allons, capitaine, m'écriai-je, buvons à une guerre longue et profitable.

— Maudit soit le butor qui ne répondrait pas amen! — Mais où avez-vous dessein de me conduire? à Halifax, je suppose. Ne me laisserez-vous pas mes nippes et ma pacotille?

— Tout ce qui vous appartient personnellement vous sera laissé. Mais votre bâtiment et sa cargaison sont à nous.

— Bien, bien, je sais cela. Mais si vous vous conduisez bien à mon égard, vous verrez que je ne serai pas ingrat. Donnez-moi seulement votre parole que j'aurai tout ce qui m'appartient, et je vous dirai quelque chose qui pourra vous être utile.

Lorsque je lui en eus fait la promesse solennelle, il prit son télescope et me fit voir un grand bâtiment qui entrait dans la baie. Il me dit qu'il venait de Smyrne, qu'il était commandé par un de ses concitoyens, qu'il allait à Boston, et qu'il était richement chargé. Je lui tournai le dos avec mépris, mais, comme il n'y avait pas un moment à perdre, je fis un signal à la frégate, et elle mit en panne pour m'attendre.

Dès que je fus à bord, je rendis compte au capitaine de ce que je venais d'apprendre et de la promesse que j'avais faite, et qu'il approuva. Il envoya sur-le-champ un équipage sur la prise, en fit sortir les prisonniers, et donna la chasse au bâtiment qui m'avait été indiqué, et qui fut pris à neuf heures du soir.

J'ai rapporté ce qui m'est arrivé, mais il ne faut pas en conclure qu'on trouve souvent dans les Américains tant de perfidie et d'égoïsme. Lorsque je fis mes adieux au capitaine du brick, il me dit : Je crois que j'équiperai un corsaire pour prendre quelques-uns de vos bâtimens marchands.

— Prenez garde de ne pas être pris vous-même, car vous passeriez le temps peu agréablement à bord d'un de nos bâtimens qui servent de prison. Tout cela est votre faute, messieurs les Yankees. Vous nous avez cherché une querelle d'Allemand pour plaire à Bonaparte, et il vous crachera à la figure quand il n'aura plus besoin de vous. Pourquoi votre président a-t-il déclaré la guerre à votre mère-patrie?

— Mère-patrie! damnation! vous voulez dire belle-mère, je suppose.

Le bâtiment qu'il nous avait indiqué fut la

huitième et dernière prise que nous fîmes ce soir-là. Il se trouvait dans le nombre un brick qui était sur son lest. Nous y fîmes passer tous nos prisonniers, à qui nous laissâmes tout ce qui leur appartenait personnellement, et nous les laissâmes libres de retourner chez eux. J'espérais qu'il me serait permis de conduire ma prise à Halifax, mais le capitaine jugea à propos de me garder avec lui. Pendant notre croisière, qui dura deux mois, nous prîmes quelques corsaires. Nous brûlâmes les uns, et nous coulâmes les autres à fond.

Un jour que nous avions bord à bord un de ces bâtimens corsaires que nous avions pris, nous y mîmes le feu fort imprudemment, après en avoir retiré tout ce qui en valait la peine, parce que nous voulions donner la chasse à un autre navire, et que nous aurions perdu du temps à mettre un canot en mer pour faire cette opération. Les flammes éclatèrent beaucoup plus tôt que nous ne l'avions cru possible, et nous craignîmes quelques instans qu'elles ne se communiquassent à la frégate. Heureusement nous avions vent arrière, et nous fûmes bientôt hors de danger.

Notre croisière étant terminée, je demandai

la permission de retourner en Angleterre pour y passer mon examen; le temps de mon service comme midshipman était sur le point d'expirer. On m'engagea à rester, et à attendre une chance de promotion à bord du vaisseau amiral; mais j'avais plus de motifs que je ne désirais en donner pour préférer de passer mon examen dans un port d'Angleterre. Enfin j'obtins mon congé, et la permission de partir. Le lecteur me fera sans doute l'honneur de croire que j'avais écrit quelques douzaines de lettres à Eugénie, dont la jeunesse et la beauté avaient entretenu mon amour pour elle, sans aucun refroidissement. Mon père m'avait aussi, dans quelques-unes de ses lettres, parlé d'Emilie Somerville, que j'aimais aussi, mais d'une flamme plus pure et plus céleste. Elle était mon soleil, et Eugénie était ma lune.

Mon père, dans la dernière lettre que j'avais reçue de lui, m'avait engagé à revenir en Angleterre, désirant me présenter à quelques personnages importans qui pouvaient accélérer mon avancement dans le service. Cet avis était bon, et comme il s'accordait avec mes vues, je le suivis. Mon capitaine daigna me dire qu'il était fâché de me perdre, et je reçus l'adieu le plus

cordial de tous les officiers et de mes compagnons.

Après une traversée de six semaines, j'arrivai à Plymouth, et je finissais précisément alors ma sixième année de service comme midshipman.

FIN DU PREMIER VOLUME.